



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

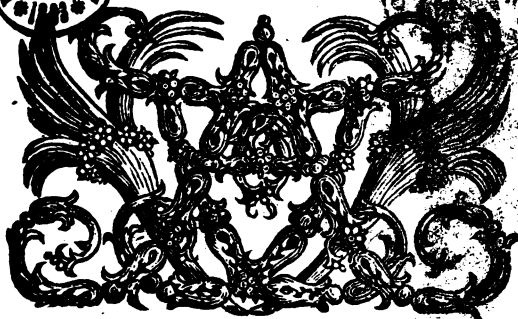


Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
DU 80
MERCURE
GALANT.



ARTIER DE JANVIER
TOME IX.



A LYON,
Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere.

M. DC. LXXX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



LIVRES NOUVEAUX
du Mois de Janvier 1680.

Dissertation sur la véritable
conversion du Pêcheur par
Monsieur Dusuel, 12.

*La véritable Devotion envers la
sainte Vierge, établie & défendue,
in 4. du Pere Crasset Jesuite.*

LIVRES NOUVEAUX
du Mois de Fevrier.

*Origine du Blazon & des Orne-
mens d'Armoiries du R. P. Mene-
strier, avec plusieurs figures en tail-
le douce, 12. 2. Vol. 4. libr. & on en
trouvera aussi d'enluminé pour six
livres les deux volumes.*

*La Devineresse ou le faux En-
chantement, par l'Auteur du Mer-
cure Galand, 12. avec neuf figures,
35. sols.*

— *Idem sans figures*, 25. sols.

Histoire des Roys de France de Monsieur d'Epéron , revue par Monsieur de Prade, 12. 2. livres, 10. sols.

Panegyrique & Harangue prononcée au Roy par Monsieur l'Abbé Tallement de l'Académie Française, 8. 2. livres.

Vie du Cardinal Commandon par Monsieur l'Abbé Fléchier, 12.

Le Chrestien qui veut estre sauvé , par le Pere Cyprien de Camache, 24. 20. sols.

LIVRES NOUVEAUX du Mois de Mars.

La Relation du Mariage de Monseigneur le Dauphin , indonze, 20. sols.

La seconde & dernière Partie de l'illustre Parisienne de Monsieur

*sieur de Preschat, indouze. L'on
trouve aussi le premier volume.*

*Histoire de la Conquête d'Es-
pagne par les Maures, indouze,
2. vol. 3. livr. 10. sols.*

*Stratira Tragedie de Monsieur
Pradon, indouze, 15. sols.*

*Meditations pour tous les jours de
la Semaine Sainte, indouze,
20. sols.*

*Histoire generale de tous les Siecles
de la Nouvelle Loy, laquelle en-
seigne ce qui est arrivé de plus
notable dans l'Eglise & dans le
monde, tous les jours de l'An-
née, depuis la naissance de Je-
sus-Christ jusqu'à present, com-
posée par le Reverend Pere Da-
vid l'Enfant de l'Ordre des Fre-
res Prescheurs, Docteur en Theo-
logie, indouze, 3. vol. 4. livres
10. sols.*

Des Obligations des Ecclesiastiques

ã iij

*tirées de l'Ecriture Sainte &
des Saints Peres de l'Eglise & de
S. Chrysostome, 12. 2. livr.*

*Traitez Historiques & Dogmati-
ques sur divers Points de la Dis-
cipline de l'Eglise & de la Mo-
rale Chrestienne, contenant un
Traité des Jeusnes de l'Eglise,
par le Pere Louis Tomassin, in
octavo, 3.l. 10. sols.*



EX

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Décembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNKIERS. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, présenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé E. COUTEROT. Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le

27. Avril 1680.

Avis pour placer les Figures.

LA Lettre en Chifre doit regarder la page 115.

Les Armoiries de l'Amour doivent regarder la page 248.



EXTRA



EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.



QUARTIER DE JANVIER 1680.

TOME IX.



U E vous seriez injuste, Madame, si vous doutiez du plaisir que je me fais de vous satisfaire en toutes choses, quand vous me voyez dans une occupation continuelle pour vous en donner des marques, & qu'à peine je me suis acquité d'une longue Lettre avec vous, que j'en recommence une autre! Les recherches qu'il m'a falu faire pour vous rendre un compte exact des Ce-

Q. de Janvier 1680.

A

session qui faisoit le comble des desirs d'un Amant , ne luy laissant plus rien à souhaiter , il s'endort dans sa bonne fortune , & peu à peu tourne la teste vers un autre Objet ; au lieu que les rigueurs d'une Belle ne faisant qu'enflâmer davantage son amour , elles le soutiennent , comme l'on voit que les Soufflets qui devroient éteindre le feu , en augmentent l'ardeur , ou comme la chaleur naturelle se concentre d'autant plus dans le cœur , que le froid extérieur est violent.

II. QUESTION.

Si la jalousie d'une Maistresse est plus à craindre que la jalousie d'un Rival.

LA jalousie est toujours à craindre. En quelque sujet qu'elle reside. Celle d'une Maîtresse est plus opiniâtre , mais celle d'un Rival est plus dangereuse. Il n'y a dans la première que quelques cheveux à perdre , ou quelques coups d'ongles à essuyer , & bien souvent mesme on

est quite pour quelques reproches ; mais un Amant qui devient jaloux , en veut à la vie de son Rival , & quoy qu'on ne se bate plus pour les Dames , il y peut avoir de méchans momens pour l'un & pour l'autre , pour peu qu'ils ayent de cœur , & qu'il entre de violence dans leur amour.

III. QUESTION.

S'il est plus avantageux à un Homme qui se refout à se marier, d'épouser une Personne dont il est fort amoureux, qu'une autre pour laquelle il n'a dans le cœur que de l'estime.

LE Mariage estant , comme on dit , le tombeau de l'Amour , on ne s'y doit engager que sur le pied de faire bientost les Funerailles de ce petit Dieu. Tout ce qui peut sortir de sa cendre , c'est une parfaite estime pour une Femme , suivie de beaucoup de complaisance , & c'est ce qui fait l'unique bon-heur du Mariage. Ainsi le party de celuy qui satisfait son

son amour en se mariant , est plus agreable ; mais le party de celuy qui ne suit que les mouvemens de l'estime , est bien plus sûr & plus solide.

IV. QUESTION.

Si une Maistresse fait plus souffrir un Amant , quand elle luy prefere un Rival qu'elle a dessein d'épouser, que quand elle luy en prefere un dont elle ne veut qu'estre aimée.

LA Coquetterie est le fond & l'humour des Femmes. Il y en a pourtant en qui elle est retenue par la crainte ou par la raison , & par là une Maistresse qui prefere un Rival à dessein d'en faire un Mary , se laissant conduire par la raison , est beaucoup plus excusable que celle qui ne veut qu'estre aimée ; & comme le cœur n'est jamais la dupe de l'esprit , elle peut suivre les mouvemens de cet esprit sans interesser ceux de son cœur.

V. QUESTION.

S'il est plus prejudiciable à un Pere de Famille d'estre grand Ioüeur, que grand Buveur, ou grand Chicaneur.

L'Homme est né avec diferentes passions. Celle du Jeu ne s'éteint que par le defaut de finances, & l'âge ny la disgrâce ne la diminuent point. Elle est aussi la plus noble de toutes, parce qu'elle participe plus du grand Seigneur. Les Procés au contraire, & l'attachement que l'on y a, sont des marques d'une ame vetilleuse, qui par de fausses rubriques ou des defauts de formalité, veut s'emparer d'un bien étranger. La Crapule & la Debauche sentent le Faquin, & le Crocheteur. Celuy qui s'y laisse emporter, merite d'avoir le sort de tous les deux. Cependant si l'on ne considere que ce qui est de moins de frais pour un Pere de Famille, l'attachement qu'il aura pour le Vin, l'emportera sur le Jeu, & sur la Chicane, puis qu'il

qu'il se peut satisfaire à peu de frais. Mais outre que sa raison se troublera, & que sa santé se diminuëra avant le temps, il passera toujours dans les bons intervalles pour un mal honneste Homme, & n'aura jamais que des Amis de bouteille, ou de la lie du Peuple.

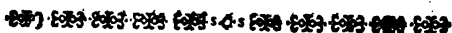
SUR LES TALISMANS.

IL s'est trouvé des Talismans, & l'Histoire de Constantinople fait mention de celuy qu'un sçavant Arabe avoit mis dans un Serpent d'airain, contre la Peste. Ce Serpent fut abatu d'un coup de Masse d'armes, par Mahomet II. deux ou trois jours apres la prise de Constantinople; & cette Ville qui avoit esté fort saine & fort commode, n'a pû depuis ce temps-là se garantir de la Peste toutes les années. On travaille encor à la fabrique de ces Talismans parmy les Sçavans, mais il en est comme de la Pierre Philosophale. Elle se peut trouver, on la cherche, & cependant elle ne se trouve point.

L'Histoire des Fleurs employée dans le septième Extraordinaire, a esté trop generalement approuvée, pour ne me pas

8 Extraordinaire

donner lieu de croire que vous en verrez la suite avec plaisir. Le stile aisé & galant dont elle est écrite, fait connoître qu'elle est du mesme Auteur qui a fait ce que vous en avez déjà vu. C'est tout ce que je vous en puis dire, puis qu'il continue à cacher son nom.



SUITE DE L'HISTOIRE AMOUREUSE DE QUELQUES FLEURS.

Par le Berger Fleuriste du Pais
des Am-B.

IL n'est rien icy-bas qui dure.
Ce qu'on croit le mieux affermy,
Ne le fut jamais qu'à demy;
Tout est sujet à l'aventure.
Ne faisons point les vains,
Les Fleurs & les Humains
Ne sont point en cela de diverse nature.

L'An



*L'Auteur des changemens , le Temps , fit
oublier*

Au facile & bon Violier,

Après un assez long murmure,

Tout ce qu'il avoit sur le cœur

*Contre nostre Muguet , pour sa galante
humeur;*

*Et ce qu'il en croyoit avoir reçu d'in-
jure*

Avant & depuis leur rupture,

A cause des yeux doux

*Qu'il avoit quelque temps fait à la Vio-
lete ,*

Avant qu'il la connût coquette;

Surquoy ce Violier amoureux & jaloux,

N'entendoit point de raillerie,

Et s'en estoit mis en furie.



*Le Temps luy fit aussi condamner en
secret*

Le rapport indiscret

Que la Janette en sa colere

En avoit bien osé luy faire ;

Et sentir mesmes du regret

D'avoir sur ce sujet,

A ▼

Qu'il trouvoit si remply d'épines,
 Ecouté trop souvent , comme ses vrais
 Amis,
 Le Chevreseuil, & le Volubilis,
 Sans soupçonner ces langues serpenti-
 nes ,
 D'estre ses plus grands Ennemis.



Ainsi la Paix suivit la Guerre.
 On se revit d'abord avec quelque froi-
 deur ,
 Puis d'un air tiède , enfin avec cha-
 leur.
 Cette réunion étonna le Parterre.
 Fleur & Fleurette en dit son sentiment,
 En parla bien diversement;
 Mais le commun la prit pour une Paix
 fourrée,
 Qui ne seroit pas de durée;
 Et fit un mauvais jugement.



La Violette en eut une douce surprise.
 Les Fleurs de son humeur sont sans res-
 sentiment ,
 Et quoy qu'on ait pû faire , excusent aisé-
 sement.

Elle

Elle attribuoit à franchise
Tout ce que le *Muguet* dans son facheux
transport
Contr'elle avoit dit de plus fort,
Et n'en faisoit compte, ny mise.



Mais ce ne fut pas tout ; dès ce premier
moment

Elle osa concevoir l'envie & l'esperance
De la ravoir bientôt pour son Amant,
Malgré la consequence
D'un tel événement.

Ce retour luy sembloit d'une haute im-
portance

Pour la gloire de sa beauté.

Elle s'y figuroit grande facilité,
Prenant en sa douceur beaucoup de con-
fiance;

Car on avoit beau dire , elle ne croyoit
pas

Qu'un cœur qu'elle eut atteint, pût avant
le trépas

Estre soustrait à sa puissance.



Le *Muguet* toutefois la voyoit sans
desirs.

Il ne pouvoit penser à son humeur co-
quette,

Sans une aversion secreete.

L'Immortelle faisoit sa gloire & ses plai-
sirs ;

C'estoit de part & d'autre une constance
égale ;

Point de Rival , ny de Rivale.



Trois mois encore eurent leur cours

Sans traverse importune

Dans la douceur de leurs amours.

Mais enfin quelle est la Fortune

Qui ne soit pas sujete aux caprices du
Sort ?

Nostre Amant se croyoit au dessus des
alarmes,

Il bravoit fierement toute sorte de charmes,

Et le succès montra qu'il avoit tort.



Le desir de voir la Iannete

Avec qui la paix s'estoit faite

En mesme temps qu'avec le Violier.

Le fit aller en son quartier.

Il y trouve la Violete

Avec le Chevreseuil , qui faisant fort le
fier ,

La traitoit d'un air Cavalier.

*Il prit , sans y penser , le party de la
Belle ,
Elle s'imagina que c'estoit par dessein ,
Et dès lors se mit en cervelle
De tenter le projet qu'elle avoit dans le
sein.
Elle luy lance donc un regard favorable ,
Et bientôt apres , un semblable ,
Et voyant qu'il osoit en soutenir les
traits ,
Elle en pousse aussitost de si pleins de ren-
dresse ,
De douceur , de langueur , d'amoureuse
caresse ,
Que le pauvre Muguet surpris de tant
d'attraits ,
Ne fit pas un moment de bonne resis-
tance ,
Et comme s'il n'eust eu ny force , ny pru-
dence ,
Il bannit de son cœur ,
(Sans avis , sans raison , sans delay ,
sans douteur)
Aversion , mépris , dédain , indifférence ,
Pour y redonner place à ce nouveau Vain-
queur ,
Et l'y rétablir en honneur.*

Ainsi



*Ainsi se ralluma cette flâme imprevenue
 Dans l'ame du Muguet , par une simple
 venue ,*

*Avec un tel dereglement,
 Qu'il en perdit memoire & jugement.
 Il oublia qu'aimer la Violette
 C'estoit aimer une insigne Coquette
 Plus grande que ne fut jamais
 Parmy les Animaux la folâtre Leurete,
 Et parmy les Oyseaux la celebre Fan-
 vere ,*

*Et ce qu'on admiroit de vertus & d'at-
 traits*

*Dans la belle & sage Immortelle ,
 Luy parut une bagatelle.*



*De quel plus grand aveuglement ,
 Dieux ! pourroit on blâmer la Fleur la
 plus champêtre ?*

*Et quel effet vit-on jamais parestre
 Qui rinist plus de l'enchantement ?*



*Le Muguet charmé de la sorte,
 Tâche aussitost de faire voir
 Le nouveau feu qui le transporte,
 A la Beauté dont il sent le pouvoir,
 Sans que le Chevreseuil , & la fausse
 Jannete, S'aperçoi*

S'aperçoivent de sa défaite.

*Les doux regards , & les demy soupirs ,
Forment dans ce besoin la maniere dis-
crete*

Dont il luy marque ses desirs.

*Mais dès qu'il est dans sa retraite ,
Il s'exprime plus clairement ,
Il met en Vers son changement ,
Et le décrit avec la mesme grace
Qu'auroit pu faire une Fleur du Par-
nasse.*



*La Violete , au guet de toutes parts ,
Avoit sçeu remarquer & soupirs , &
regards.*

*Elle n'osoit pourtant s'imputer la vi-
ctoire ;*

Sa grande ardeur pour l'obtenir

L'rendoit timide à la croire ,

Quoy qu'elle ne pust s'abstenir

*De tourner toujours tout , bien & mal ,
à sa gloire.*



*Deux jours s'estant passez sans éclaircis-
sement ,*

Sa curiosité luy devient un tourment.

*Pour voir nostre Muguet , elle feint la
visite*

D'une

D'une Veuve , Fleur de mérite;
 Et là , ne le rencontrant pas,
 Elle va le chercher chez d'autres Fleurs
 d'élite ,
 Le trouve , & luy conte ses pas.

Confus de ses bontez , & pour les recon-
 noître ,
 Belle-fleur , luy dit-il , l'Amour nostre
 grand Maître ,
 M'a fait parler le langage des Dieux
 Sur un miracle de vos yeux ;
 Dans ce Billet vous le pourrez con-
 noître ;
 Mais non , regardez-moy , vous le
 connoîtrez mieux.

D'un tel événement la double con-
 noissance

N'est pas trop pour ma défiance,
 Reprit la Violette , & je ne puis trop
 voir

Pour m'assurer contre vostre incons-
 tance ,

Et sçavoir quelle est la puissance
 Qui vous remet dans le devoir.

C'est celle de vos yeux , luy dit-il , je
 vous jure, Elle

Elle seule a produit ce merveilleux
effet ;

Et je juge de là, que rien dans la Na-
ture

N'est ny si fort, ny si parfait.

Elle m'a tout d'un coup remis sous
vostre empire,

Plus soumis que jamais à tous vos sen-
timens ,

Résolu d'y rester jusqu'à ce que j'ex-
pire ,

Ne dûs-je expirer de mille ans.

A ces mots desirez , la Coquette soupire,

Et prend alors le Billet de sa main,

Et finement le cache dans son sein.

*Puis regardant jusques au fonds de
l'ame*

Nôtre Amant tout en flâme ,

Séparons-nous , dit-elle , on se verra
demain.

Les Fleurs du voisinage

Pourroient concevoir de l'ombrage

D'un plus long entretien.

Pensez en moy , pensez y bien,

Et sur tout croyez-moy fidelle,

Puis que pour vous j'ay toujours esté
telle ,

On

Ou puisse le Soleil me secher tout
soudain.



*La Belle estoit fourbe & menteuse
Autant que charmante & flatense,
Ses défauts égaloient pour le moins ses
appas.*

*Bien des Fleurs auroient pris pour une
menterie*

*Cette dernière flaterie,
Elle ne mentoit pourtant pas.*



*Vne Coquette est si ravie
De vivre sous le joug des amoureuses
Loix,*

*Qu'un Amant qu'elle aime une fois
Elle l'aime toute sa vie;
Mais son amour est un bien si commun,
Qu'elle fera pour cent, ce qu'elle fait
pour un.*



*De cette humeur estoit la Violette.
Nostre Muguet comptoit cela pour rien.
Il prit pour verité la charmante Fleurette,
Et n'en fut que plus vain.*



*Après cette douceur, une œillade dis-
crete*

Leur

Leur servit à se dire adieu.

Ils quitterent tous deux le lieu

Où leur rencontre s'estoit faite.

*C'estoit pres du Réduit d'un grand Passe-
velours ,*

Fort indulgent pour l'amourette ,

*Où devant leur rupture ils passoient de
beaux jours.*



La Belle partit la premiere ,

*Et viste en son quartier avançant son
retour ,*

Elle lut aussitost , d'une avide maniere ,

*Dans un coin retiré , le Billet plein d'a-
mour.*

Il eut le bonheur de luy plaire.

Elle en recommença la lecture trois fois ,

Mais ce fut bien une autre affaire ,

*Lors que le jour suivant elle entendit la
voix*

*Du Muguet prosterné par respect devant
elle ,*

Luy témoigner cent repentirs

*D'avoir luy disoit - il , d'une façon
cruelle ,*

Pour une simple bagatelle ,

*Irrité son esprit , & troublé leurs plai-
sirs.*

La



La Belle triompha de jays
 De voir cet Amant à ses pieds,
 Et d'oïr des discours si bien appropriez,
 Aussitost le pardon s'oétroye,
 Tous les crimes sont oubliez,
 Et leurs cœurs se sentant ensemble
 reliez,
 A mille douceurs sont en proye.



Ils avoient le champ libre, & depuis
 quelque temps
 Le Violier estoit aux champs;
 Mais le Ciel est jaloux, & quelquefois
 s'irrite
 Contre les plaisirs innocens,
 Et prend le party des absens.



Une Fleur de taille petite,
 Que nos Amans ne remarquerent pas,
 Oïit & vit i ont leur tracas.
 Elle s'appelloit Marguerite,
 Et seule avoit plus de caquet
 Que d'autres Fleurs un gros Bouquet.
 Chaque chose par elle estoit cent fois re-
 dite.



Par elle aussi, bientost tout le Parterre
 sçent,

La

La réunion faite

*Entre nostre Muguet & nostre Vio-
lete ,*

*Le Billet , l'Entrevue , & tout ce qu'il
luy plût.*



A cette fâcheuse nouvelle

*On vit presque mourir la constance Im-
mortelle ;*

*Son bon Amy le Lys en pâlit de dou-
leur ,*

*Il s'en fallut bien peu que sa chere Ama-
rante*

N'en tombast du haut de sa plante ;

La Rose pâle en eut moins de couleur

Par la haine secreete

Qui regnoit dans son cœur

Contre la Violete.

*Par la mesme raison , l'Iris & la Jan-
nette*

*Manquerent sur le pied d'en secher de
langueur ;*

Et pour le Pavot , la Mamie

S'en laissa contre terre aller de jalousie.



*Dans le Parterre enfin tout fut per-
suadé*

Que le Muguet pour un tel procedé

Méri

22 *Extraordinaire*

*Méritoit qu'on le fist brouter par une
Chevre ,*

*Ou dechiqueter par un Lievre ,
Malheurs les plus grands d'une Fleur
De belle forme & d'agreable odeur.*

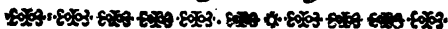


*Mais l'Amour qui se plaît aux coups
qu'on n'attend gueres ,
Rit des pleurs & des cris qu'attirent ses
misèbres ,*

*Et mesme a fait dresser exprés
De sa victoire , un insigne Trophée ,
Au pied du fameux Arbre , où finit la
Vallée*

*De la Belle Cerès ,
Et c'est là qu'aujourd'huy les Nymphes
bocageres ,*

*Les Abeilles , les Papillons ,
Les Zephirs & les Oisillons ,
Les Bergers avec les Bergeres ,
Peuvent voir , s'ils ont de bons yeux ,
Ce Monument galant & glorieux.*



D E S

T A L I S M A N S .

C'Est aux Persans à qui nous de-
vons l'invention des beaux Arts,
&

& des Sciences les plus curieuses. C'est d'eux que nous avons appris à monter au Ciel , & à descendre dans la Terre , pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché. C'est d'eux que nous avons la connoissance de la Cabale & de la Magic. C'est d'eux enfin de qui nous tenons le secret des Figures , ou des Images talismaniques. Ces Peuples ont esté les premiers à observer le cours & le mouvement des Astres, leur situation, leurs aspects , & leurs oppositions. Ils ont reconnu le pouvoir que ces Corps ont sur les Sublunaires , & la dépendance des Corps Sublunaires , des Celestes. Ils ont remarqué que les Astres n'influënt pas également sur tous ces Corps , mais que chaque constellation influë principalement sur quelques-uns , auxquels elle imprime de certaines marques & de certains caracteres , dont dépend toute leur force & leur vertu. Ils ont enfin observé les premiers le raport & la sympathie qu'il y a entre les Pierres , les Métaux , & les Planetes. Ils ont reconnu les impressions de Saturne dans la

Extraordinaire

la Turquoise & dans le Plomb ; celles de Jupiter , dans l'Etain & dans la Pierre Sardienne ; celles de Mars, dans le Fer & dans l'Emeraude ; celles du Soleil , dans le Diamant & dans l'Or ; celles de Vénus , dans le Cuivre & dans l'Amétiste ; celles de Mercure , dans l'Ayman & dans le Vif-argent ; & celles de la Lune dans l'Argent & dans le Cristal. L'expérience leur a fait connoître que les Pierres & les Métaux avoient beaucoup plus de force en de certains temps , que dans les autres , & qu'ils recevoient plus abondamment les influences des Planetes , quand elles se trouvoient dans leurs propres Signes , qu'elles estoient exaltées , & qu'elles n'estoient batuës d'aucuns maléfiques. Le hazard leur a fait découvrir dans la terre de certaines Images qui estoient naturellement dressées sur des Pierres , par la seule impression des Astres , lesquelles surpassoient de beaucoup celles que l'adresse & l'industrie des plus habiles Ouvriers pouvoient faire.

Si la beauté de ces Figures a surpris
les

les Persans, ils n'ont pas eu moins d'étonnement quand ils se sont apperçeus de la vertu qu'elles avoient de guerir les maladies , & de chasser les Bestes venimeuses. C'est ce qui leur a donné lieu de chercher à imiter la Nature , & de graver de semblables Figures sous de certaines constellations sur des Pierres , ou des Plaques de Métal, pour voir si elles auroient la mesme force des naturelles. Ils y ont d'abord remarqué plus de vertu qu'elles n'en avoient auparavant ; & comme ils se sont attachez à dresser plusieurs de ces Figures en différens temps , & sous différentes constellations , ils ont enfin trouvé le secret de les rendre aussi puissantes que les naturelles.

Ce Secret a esté long-temps tenu caché parmy ces Peuples. On n'en parloit que par Enigmes & par Figures, mais les Arabes le découvrirent quelque temps apres , & le publièrent ensuite dans toute l'Asie sous le nom de Talismans , ou de Figures constellées , car Talisman en Arabe signifie une Image , ou une Figure. Quelques Autheurs confondent ce mot avec

Q. de Janv. 1680.

B

avec celui de *Maguen*, qui signifie un Caractere, mais il y a bien de la différence entre les Caracteres & les Talismans. Les Caracteres sont de certains Chifres que l'on trace ordinairement sur du Vêlin d'un Enfant mort né ; & les Talismans sont des Figures, ou des Images Celestes, que l'on fait sous de certaines constellations sur des Médailles, ou des Anneaux de métal, ou sur des Pierres.

Ces Images ne sont pas toutes faites de la même manière. Les unes sont gravées, les autres sont en bosse, ou en relief. Les unes sont taillées sur des Pierres, les autres sont gravées ou élevées sur des Métaux. Les unes enfin sont dressées sous de certaines constellations, & les autres sous d'autres.

Les Arabes & les Persans attribuent beaucoup d'effet à ces Figures. Elles font, disent-ils, des Demy-Dieux, de ceux qui les portent. Elles guérissent les maladies qui les affligent. Elles détournent celles qui les menacent. Elles chassent les Animaux qui les incommodent. Elles les préser-
vent

vent sur Mer, de la tempeste & du naufrage. Elles les rendent intrépides dans les Combats. Elles leur soumettent les Animaux les plus farouches. Elles les font aimer des Princes. Elles les élèvent aux premières Charges & aux plus hautes Dignitez. Elles les rendent heureux auprès des Belles. En un mot, elles les font réussir dans tout ce qu'ils entreprennent.

Les Talismans estoient autrefois si communs dans toute l'Asie, qu'il n'y avoit presque point de Ville dans laquelle on ne vit de ces Figures. Les Matelots en avoient à la Pronë de leurs Vaisseaux, pour se garantir des écueils & du naufrage. Les Laboureurs en mettoient dans leurs Campagnes, pour les rendre fertiles. Les Malades en portoient, pour guérir leurs infirmités. Sous le Règne de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours, on trouva dans les Fossees de Paris une Plaque de cuivre, sur laquelle estoit gravée la Figure d'un Rat, d'un Serpent, & d'une Flâme de feu. Peu de temps après qu'on

eur osté cette Plaque , on vit dans Paris une quantité prodigieuse de Serpens & de Rats , & il arriva dès le lendemain un embrasement considérable dans cette Ville. Quelques Auteurs veulent que cette Plaque fust un Talisman qui avoit esté fait pour préserver Paris du feu , & pour en chasser les Rats & les Serpens , qui y estoient fort communs auparavant. On a veu autrefois dans Constantinople un Cheval d'airain , qui préservoit la Ville de la Peste , & des autres maladies contagieuses. On parle souvent de cet Anneau talismanique, dont la Duchesse de Valentinois se servit pour se faire aimer de Henry II. On dit qu'un certain Carme nommé Ristorius à Prato , guérit il y a quelque temps à Florence plusieurs Personnes de la goutte , en leur faisant porter l'Image Celeste des Poissons. Quelques Historiens rapportent que l'on voit en beaucoup de lieux des Images de Scorpions & de Serpens taillées sur des Pierres , qui guérissent , quand on les touche , la piqueûre de ces Animaux , & qui
los

les éloignent du lieu où elles sont placées.

Comme les Talismans ne sont pas tous faits de la même manière, ils ne produisent pas aussi les mêmes effets. Ils suivent la nature de la constellation sous laquelle on les a dressés. Les Images talismaniques des Planètes, ont toute leur vertu particulière. Celle de Saturne rend celuy qui la porte, puissant, riche, heureux dans la découverte des choses cachées. Celle de Jupiter l'élève à quelque Dignité considérable. Elle fait qu'on a de l'estime & de la vénération pour luy. Celle de Mars le rend hardy, entreprenant, & victorieux de ses Ennemis. Celle du Soleil luy concilie l'amitié des grands Seigneurs, & luy donne de l'ascendant sur leurs esprits. Celle de Vénus le fait aimer des Belles. Celle de Mercure le rend sçavant & éloquent; & celle de la Lune le rend heureux dans les Voyages. En un mot; les Images, ou les Sceaux des Signes du Zodiaque, & des autres constellations, ont la même vertu de ces Astres.

Il y a beaucoup de choses à observer avant que de dresser une Image , ou une Figure talismanique. Il faut premièrement sçavoir à quel usage on prétend se servir de cette Figure. Il faut en suite regarder quelle constellation est capable de produire l'effet que l'on s'en propose. Il faut enfin connoître l'heure & le moment de son exaltation , & qu'elle ne soit battuë d'aucuns maléfiqes, pour dresser en mesme temps son Image sur quelque Médaille ou Anneau de métal, ou sur quelque Pierre qui luy soit propre.

Les Talismans sont comme autant de Miroirs ardens , qui réunissent toutes les influences des Astres sous lesquels on les a dressez , & qui les réfléchissent sur celuy qui les porte. La matiere dont on les fait , a d'elle-mesme beaucoup de disposition à recevoir les impressions de ces Corps ; & la Figure que l'on y grave , agit avec tant de force , qu'elle luy tient lieu des mesmes influences. C'est un effet de la ressemblance de cette Figure avec les Celestes. C'est une suite nécessaire

cessaire de la sympathie que l'Animal dont on a gravé la Figure, a avec les constellations.

Si les Talismans produisoient les effets qu'on leur attribue, ce seroit la plus belle invention & la plus avantageuse que l'on pût jamais s'imaginer. Il n'y a point de miracle que l'on ne fît par le moyen de ces Figures, mais je doute qu'elles ayent le pouvoir qu'on leur donne. Si les Astres ont quelques influences, il semble qu'elles ne soient point assez fortes pour communiquer tant de vertu à ces Images. Je ne vois pas aussi sur quel fondement on pourroit établir la sympathie que l'on suppose entre les Pierres, les Métaux, & les Planètes, ny ce que la Figure d'un Animal, qui n'a en effet aucune ressemblance avec les Celestes, pourroit avoir de particulier, pour donner tant de force à une Plaque de métal, ou à un morceau de Pierre sur laquelle on l'auroit taillée. Je croirois plutôt qu'il en est de ces Images comme de la peau de Lyon, qui fait, à ce qu'on

B iiij

dit, triompher celuy qui la porte , de ses Ennemis , & qui cependant n'a pas la force de rendre cet Animal victorieux de ceux qui l'attaquent.

Si l'on ne voit point de Scorpions, ny de Serpens , dans les lieux où il y a de ces Figures , c'est un effet de la subtilité de l'air , qui empesche la génération de ces Animaux. On n'a , par exemple , jamais veu de Bestes venimeuses dans l'Isle de Garnesey ; & si quelqu'un a eu la curiosité d'y en porter , il les y a veu mourir peu de temps apres. On peut dire la mesme chose de la Peste & des autres maladies contagieuses , lesquelles sont plus communes en de certains temps & en de certains lieux, que dans les autres. Il y a mesme beaucoup de Villes où la Peste estoit autrefois fort commune , & où elle n'a fait aucun ravage depuis plusieurs Siecles. On n'y voit cependant aucune Image talismanique , à qui l'on puisse attribuer cet effet. Quand on examine meürement toutes ces choses , on est en obligation d'avouër que cette Science est bien incertaine,

ne , & que l'on doit adjoûter peu de croyance aux exemples que l'on en rapporte.

*SAINT ANDRE' de Constances,
Docteur en Medecine.*

Je vous ay déjà envoyé quelques Lettres de passion qui ne vous ont pas déplû. En voicy une d'un Amant banny , dont je me croy obligé de vous faire part. Elle a ses beautez , & mérite bien d'avoir place icy.



A MADEMOISELLE DE***

ESt-il possible , Mademoiselle , que vous soyez sensible à mes disgrâces , vous qui avez eu assez d'injustice pour me defendre de vous voir , & assez de dureté pour me dire que vous ne recevriez plus de mes Lettres ? Non , non , mon éloignement ne vous touche pas. Ma cruelle destinée ne vous inspire aucun sentiment de générosité ou de compassion pour

B v

moy , & j'ay veu toutes mes espérances s'évanouir , dans le moment que vous m'avez témoigné qu'il falloit nous séparer pour jamais. Quel commandement ! Quelle résolution ! Helas ! Quoy , apres m'avoir avoué que vous me donniez part dans vostre estime , & que vous entriez dans mes interests , vous avez pû sans chagrin me dire qu'il falloit cesser de se voir , & que vostre raison l'emportoit sur vostre inclination ? Est-ce là cette amitié sincere , qui devoit estre à l'épreuve de ce que le temps , l'oubly , la mort , & l'inconstance mesme ; ont de plus cruel ? Est-ce ainsi que vous traitez une Personne qui ne ressent pour vous que des mouvemens de respect , & de tendresse ? Allez , Ingrate , vous n'avez jamais eu de considération pour moy , & vostre cœur , quoy que sensible en apparence , est demeuré indifférent , pendant que le mien vous exprimoit la passion d'une maniere forte & insinuante. Que répondrez-vous à ces reproches , & comment pourrez-vous justifier que vous ayez pour moy une heureuse sympa

sympathie , apres m'avoir annoncé la plus funeste nouvelle que je puisse apprendre ? Souvenez - vous que vous m'avez dit , que je devois pour vostre satisfaction , & pour mon repos, vous arracher un cœur qui a fait vœu d'estre éternellement à vous. Hé-bien , j'y consens. La raison me guérira , & je tâcheray de vous imiter en me dégageant d'une passion , qui me rend le plus infortuné de tous les Hommes. Mais hélas , je reconnois que je le tenteray inutilement. Vostre mérite a imprimé sur mon cœur un caractere trop tendre , pour croire que la longueur de l'absence puisse l'effacer. Oüy , belle Ingrate , malgré le déplorable état où vos rigueurs me reduisent , je prétens demeurer pour vous dans des sentimens d'estime & de respect. Mais si c'est un crime de vous estimer, & de vous voir , je vous éviteray avec soin. Je sçay que cette résolution me coustera cher. Cependant il faut que je vous obeïsse , & que je m'expose à ce que l'éloignement a de plus fatal, pour faire cesser les malheurs de vostre vie.

Co

Ce qui suit est de Monsieur Gardien, Secrétaire du Roy. Vous sçavez, Madame, qu'il ne s'explique pas moins agréablement sur les matieres galantes, qu'il raisonne sçavamment sur celles qui sont d'érudition.

*SENTIMENS SUR LES
cinq Questions du dernier Ex-
traordinaire.*

SUR LA PREMIERE.

ENcore qu'il n'y ait rien de plus naturel à l'Homme que de se roidir contre les difficultez, soit que son orgueil ne puisse souffrir d'en avoir le démenty, soit que la nécessité d'aplanir les voyes qui conduisent à la fin qu'il s'est proposée, exige de luy qu'il rassemble ses forces; soit enfin qu'il considere tous les obstacles qui se présentent, comme le prix légitime qu'il luy en doit coûter pour l'acquisition du bien qu'il poursuit; néanmoins si l'espérance ne le soutient
parmy

parmy ces oppositions , ou si elles durent un assez longtems pour luy donner celuy de faire reflexion sur la vanité de l'Objet de sa recherche, il arrive ou que sa patience se change en desespoir, ou que n'en ayant qu'une certaine mesure proportionnée à l'estime qu'il fait de ce bien , cette mesure vient enfin à s'épuiser. D'autre costé , le cœur humain est fait de telle maniere, qu'à peine est-il parvenu à la possession de ce qu'il a si ardemment désiré , qu'il ne se sent plus les mesmes empressements, soit que ne trouvant plus rien qui l'excite il tombe dans le défaut d'action, ou n'agisse plus que foiblement ; soit que la gloire de son triomphe luy en fasse mediter de nouveaux ; soit que les fausses apparences qui dans une veüe éloignée , l'avoient deceu , s'estant dissipées , il voit alors l'objet , tel qu'il est; soit enfin & (ce qui est tres veritable) qu'à raison du mouvement continuel qui agite toutes les choses , elles ne peuvent demeurer qu'un instant dans la même situation. Voila, ce me semble, les raisons qui peuvent faire que l'amour apres avoir longtems frapé à la porte

porte d'un cœur, qui ne luy répond que par des refus, & par des rigueurs, désespérant de le pouvoir fléchir, ou croyant avoir assez fait pour mériter un traitement plus favorable, va chercher sa prétendue félicité dans l'indolence, ou dans une nouvelle poursuite; ou bien qu'après la pénible conquête de ce cœur, il s'y ennuye s'il n'y trouve un mérite extraordinaire qui soit capable de l'entretenir, ou quelques agréables artifices qui prennent soin de l'amuser. Mais parce que l'on demande si l'amour diminué plutôt par les rigueurs, que par les faveurs, je croy pouvoir dire, Premièrement, qu'à parler en general; & à raisonner seulement par la possibilité, les unes & les autres peuvent l'accroître & le diminuer, & qu'ainsi il faut distinguer, comme je feray bientôt; & en second lieu, que comme elles sont à l'esprit à peu près ce que la douleur & le plaisir sont au corps, & que celle-là tend toujours à la destruction, au contraire de celui-cy dont le propre est de conserver; il s'ensuit qu'il est très-naturel de fuir la première; mais qu'il ne l'est pas de se rebuter du

du second. A la verité tous les excès sont dangereux, & l'on peut mourir de joye comme de douleur ; mais le premier est incomparablement plus rare, parce que ce qui semble le causer est de soy conforme à la nature, & que de semblables evenemens sont bien plutôt l'effet de la foiblesse du sujet qui reçoit l'impres-
sion, que de la violence de la cause qui agit. L'inconvenient le plus ordinaire que cause l'abondance, & l'excès d'un mesme plaisir, est la satieté ; mais elle n'est pas toujours une maladie mortelle à l'amour ; ce n'est quelquefois qu'une legere indisposition qui passe d'elle même, ou qui ne manque pas de remedes ; par le secours desquels le plaisir se renouvelle & se rétablit. Je conseillerois donc à une Dame qui veut se conserver l'amour de ses Adorateurs, d'y employer non pas de ces rigueurs d'emportement, d'orgueil, ou d'incivilité, qui tost ou tard donnent à l'amour le coup de la mort, ou le mettent en fuite ; mais à la bonne heure, de ces rigueurs de devoir, d'épreuve & de bien-seance, qui le piquent & le tiennent en haleine. Encore faut-il pour bien faire, qu'elle sçache les

les assortir & les diversifier adroitement par le mélange de ces sortes de faveurs qui flatent l'appetit sans l'assouvir, & qui ne défendent pas l'espoir, sans pourtant donner d'assurance. Mais si elle se trouve d'humeur à aller encore plus loin que je ne dis, & qu'abandonnant à sa seule tendresse la dispensation de ses faveurs, cette mauvaise oëconome vienne à en faire une profusion sans reserve; qu'au moins la Dame se garde bien alors, de se fier ny à la grandeur de son mérite, ny à la vertu de son Amant; mais qu'elle tâche d'estre toujours si bien avec les Graces, qu'elle en puisse incessamment tirer dequoy redonner celle de la nouveauté aux faveurs dont elle est si liberale. Ouy (& c'est un secret de la dernière consequence pour elle) il faut qu'elle prenne autant de soin à les empêcher de vieillir, qu'elle en prendroit pour ne pas vieillir elle-mesme, si c'estoit une chose possible.

*Belles qui vous plaisez à regner sur les
cœurs,*

Voulez-vous qu'ils vous soient fideles? •

Ou

*On n'accordez jamais les plus cheres
faveurs,*

On rendez les toujours nouvelles.

SUR LA SECONDE.

QUE cette Fille de l'Amour qui
donne la mort à un Pere si tendre,
est dénaturée ! Que ce Dragon toujours
veillant, qui se devore soy-mesme sans
mesme se détruire, est monstrueux ! &
que ce mortel poison dont l'amertume
si sensible n'empesche pas qu'un misera-
ble cœur n'en fasse la nourriture, est
quelque chose de surprenât ! Parlâs sans
figure, que la jalousie est barbare ! qu'el-
le est terrible ! qu'elle est capricieuse !
Cependant comme avec toutes les hor-
reurs dont elle est capable, elle est in-
comparablement plus funeste à ceux
qu'elle possède, qu'à ceux contre qui el-
le agit, j'estime que dans les deux es-
peces de la Question proposée, elle n'est
pas redoutable à un cœur qui sçait bien
aimer. Ce qui rend la jalousie un des
plus cruels fleaux de l'esprit, c'est qu'el-
le n'est pas une passion qui marche tou-
te seule comme quelques autres, mais
qu'el

qu'elle est un assemblage de plusieurs passions à la fois. L'amour la produit comme nous venons de dire, & elle ne le perd point de veüe; la crainte & la tristesse sont ses compagnes inséparables; & il y a entr'elle & la colere d'étroites & de dangereuses liaisons. Avec tout cela, quel mal, je vous prie, me peut faire l'amour de mon Rival pour ma Maîtresse, tandis qu'elle ne l'écouterà pas? Si j'ay pour ce que j'aime tout le zele que je dois, je souhaiteray de voir tous les cœurs soumis à son empire: sa gloire sera la mienne, & plus son merite luy attirera d'hommages, plus mon choix aura d'approbation. Il faut pourtant l'avouer, cette reflexion est délicate, & tient plus de la speculation, que de la pratique. Vn Amant dans les veües que je viens de dire, peut s'applaudir de voir plusieurs autres Amans touchés des perfections de sa Belle; mais l'amour propre dont on ne se dépouille jamais, ne manquera pas de luy faire apprehender qu'elle ne soit enfin elle-même touchée de leurs soumissions. C'est en ce point là que la bizarrerie est grande; car d'un costé il s'en faut peu que

que nostre orgueil naturel ne nous persuade que nous meritions par préférence les affections de toute la terre. Ainsi quand cet Objet souverainement cher, & qui nous tient lieu du monde entier, nous honore de sa correspondance, outre les autres raisons qui nous le font aimer, nous l'estimons en cela comme un juge équitable qui nous rend justice ; Et de nostre merite, & de son équité, nous concluons qu'il en usera toujours de la sorte. D'autre costé, un reste de connoissance de nous-mêmes nous crie du fonds de nostre misere, que cette presumption & cette confiance peuvent bien nous en imposer ; que nous ne sommes pas sans défauts, non plus que cette Belle ; & que soit par raison, ou par caprice, elle pourroit choisir mieux, ou changer avec avantage. Quand donc un Rival qui n'est plus maistre de sa jalousie, s'emporte à m'en donner des marques, il me laisse cette premiere bonne opinion de ma Maistresse & de moy ; il fait voir qu'il est alarmé de ses propres défauts, & que l'Objet commun de nostre poursuite ne juge pas en sa faveur. Ainsi les craintes
de

de ce Rival dissipent les miennes ; ses chagrins publient son malheur & ma bonne fortune ; & tout ce qui l'humilie fait mon triomphe. Pour sa colere, tant s'en faut qu'elle me fâche , qu'au contraire, comme elle me marque parfaitement l'excès de ses peines , elle me donne une double joye , & de le voir dans la souffrance , & de me voir exempt de ce qui le fait souffrir. O le grand régal ! ô le charmant spectacle pour un Amant que son Rival possédé de toutes les fureurs de la jalousie ! Mais me direz-vous, il trouvera moyen par ses artifices de me broüiller avec la Dame ; foible ressource pour luy ; ses éclats nous ont déjà servy d'avertissement ; Mais sa rage ira jusques à attenter à ma vie ; il en est peu de si lâches ; En tout cas , je prendray mes précautions , mais sans grande inquiétude, puis qu'un galant Homme qui n'est menacé que de ce costé-là , & qui ne craint rien pour son amour , se tient fort en assurance. Passons , s'il vous plaît , aux considérations que peut mériter la jalousie d'une Maistresse. Que cette passion a de charmes chez une Belle dont je suis épris ! que ses craintes , sa tristesse , sa colere , sont touchantes ! qu'elles ont d'éloquence & d'efficace ! que tout cela me dit parfaitement je vous aime , & qu'il me le persuade bien mieux que si elle me le disoit de sa propre bouche ! Ce sont icy des actions toutes naturelles , & sans artifice ; c'est le pur langage de son cœur , langage mille fois plus certain que celui des paroles , qui n'est le plus souvent qu'imposture. D'ailleurs , combien a-t-on vu de Femmes dont on n'auroit jamais tiré ce charmant aveu , sans le secours de la jalousie ? Qu'on l'accable donc tant qu'on voudra d'injures & d'opprobres cette malheureuse passion l'ose dire, qu'elle n'en est tout-a-fait digne que quand elle

elle est sans fondement , ou trop fréquente ; extravagante , ou brutale. De soy c'est un poison , je le veux ; mais de cela me mes on en peut faire un antidote salutaire ; c'est une fièvre , je l'accorde : mais la fièvre n'est pas toujours mortelle , il y en a qui ne sont que passageres , & dont la chaleur toute étrangere qu'elle est , peut servir à la chaleur naturelle , soit en la dégageant d'abord de quelques humeurs pécantes qu'elle consumera , soit en les donnant à connoistre pour les chasser entierement par des remedes convenables. Ainsi un peu de jalousie qui ne sera pas de durée , servira à des éclaircissmens necessaires , dissipera des soupçons dangereux , & coupera la racine à des déiances qui eussent fait périr l'Amour. Ce n'est donc que l'excès de la jalousie qui doit faire peur , & ce n'est aussi que cela que je craindray dans l'esprit de ma Maistresse , à la différence de la jalousie de mon Rival dont l'excès m'est toujours favorable , & dont la moderation pourroit luy servir à me nuire. Mais de quoy me mettre tant en peine , puisque que j'ay en mon pouvoir de quoy guerir l'esprit de cette chere jalouse ? car enfin c'est ce que l'on ne refuse jamais qu'à ceux que l'on n'aime pas. Que les deux Sexes se rendent icy justice ; ils seront obligez de demeurer , d'accord de cette verité , & que tous ces murmures & toutes ces crieies vagues contre la jalousie , ne sont souvent que de foibles pretextes que l'on seroit bien fâché de ne pas avoir. Notre malignité est si grande , que comme si les fautes du prochain , legitimoient les nostres , il y a des rencontres, où si nous n'osons pas luy demander par grace qu'il en commette , du moins nous nous affligeons lors qu'il ne le fait

fait pas. Aimons bien ; Tout nous sera facile. Pour moy je me conformeray de tout mon pouvoir aux délicatesses de cette belle & chere Personne ; je me contraindray un temps , afin de n'avoir plus à me contraindre. Ce n'est pas un grand mérite , que de se soumettre à la beauté , aux grandes perfections , & à une humeur qui n'a rien que de commode ; mais de sacrifier sa complaisance aux foiblesses d'un Objet bien aimé, ouï, bien aimé , je le repete, c'est se mettre en droit de devenir le maistre de sa confiance , aussi bien que de son affection. L'experience confirme ce que je dis ; & si l'on en usoit de la sorte dans le commerce de l'amitié, l'on en verroit de solides & de contentes, en bien plus grand nombre que l'on n'en voit pas ; La jalousie des Rivaux seroit touïjours méprisable , & celle des Amans entre eux seroit fort peu à craindre. Ce sont là les raisonnemens d'une Personne que je connois qui a beaucoup du sincerité , qui tâche de se mettre au dessus des erreurs du vulgaire, & qui croit que presque de toutes choses l'on peut faire un bon usage ; mais que le point

point principal est de fuir les extremitez. Dans l'enjoüement qui luy est naturel , je luy ay oüy dire au sujet de la presente Question, qu'il seroit toujors prest de se charger de cent quintaux de jalousie d'un Rival , pourveu que luy-même en pût donner seulement une once à sa Maîtresse.

SVR LA TROISIESME.

SI l'amour est de telle nature, que les plaisirs qu'il a le plus recherchez, commencent à luy estre à charge , au moment qu'il vient à les posseder ; & si dans la compagnie des Graces, & entre les bras mêmes de la Complaisance, ils ont esté capables de luy causer des dégoûts & des inquietudes , que fera-t-il quand il ne pourra plus goustier ces mesmes plaisirs qu'accompagnez des peines & des chagrins , qui sont presque inséparables du Mariage ? Comment pourra-t-il s'accoutumer à coucher sur des épines, luy qui s'est trouvé incommodé sur des Lits de Roses ? Que je le plains en cet état le pauvre Amour, si l'estime ne vient à son secours, & ne luy preste des forces, sinon pour luy
re

donner la première vigueur, du moins pour l'empêcher de succomber, & pour luy aider à porter de bonne grace le fardeau que l'Hymen vient de luy mettre sur les épaules ! Resvant à la cause d'où peut procéder une si grande différence de pouvoir entre l'Amour qui s'en fait tant à croire, & l'Estime qui ne se produit qu'avec retenuë, je ne sçay si j'ay rencontré quelque chose qui en vaille la peine, en examinant si ce ne seroit point par la même raison de la différence que nostre orgueil nous fait trouver entre l'indigence & les richesses, entre la honte de recevoir ce qui nous manque, & la gloire de faire des libéralitez de nostre propre fonds. Pour donner jour à cette pensée, ou à cette resverie, comme l'on voudra l'appeler, ne pourroit-on point raisonner de la sorte ? Aimer, c'est desirer la possession d'un bien qu'il est au pouvoir d'un autre de nous accorder ; & quand nous l'avons obtenu, si cette ardeur vient à cesser, n'est ce point que nôtre nature par sa malignité se laisse bien-tôt de devoir son bonheur aux bon-té d'autrui ? Cette ingratitude déguisée

guisée & presque imperceptible, n'est-ce point là ce que nous appellons ennuy & dégoût ? Mais quand j'ay de l'estime pour quelqu'un , par exemple pour un Brave , pour un Homme de probité, & ainsi du reste, n'est-ce point qu'encore qu'en effet je ne fasse autre chose que m'acquiescer d'un devoir auquel son mérite m'oblige , neantmoins ma vanité me persuade en secret , que je luy fais un grand present , en luy donnant une chose tres-pretieuse, puis qu'elle contribue le plus à sa gloire ? Permettez moy de pousser plus loins ce caprice , & de demander encore si ce n'est point que sentant chez moy les idées de cette bravoure & de cette probité, reconnoissant qu'elles sont le propre de ma nature , & qu'en puissance je suis tout cela, quand en acte je serois tout le contraire , c'est à moy-mesme & aux vertus dont je me flatte, que je rends ce tribut de mon estime; D'où il est aisé de conclure , qu'à moins que par une conduite opposée à la premiere, ce Brave, ou cet autre vertueux, ne m'oblige à luy retrancher mes dons , ou qu'il ne vienne à détruire cette Image

Q. de Janv. 1680.

C

de moy - même, que je revere & que j'honore dans luy, je continueray toujours d'avoir pour luy cette même estime. Mais pour dire quelque chose de moins raffiné, l'amour dont on entend parler icy, n'estant presque autre chose qu'une operation de la volonté, qui toute servante qu'elle devoit estre, ne s'érige que trop en Souveraine, & même en Tyranne, principalement dans les grandes passions, agissant avec emportement, sans conseil, & à l'aveugle, il ne faut pas s'étonner si les effets tiennent si fort de la nature de leur cause. L'estime au contraire est beaucoup plus une production de l'Entendement ce Roy sage & éclairé, qui ne fait rien qu'avec gravité, qu'après de sérieuses reflexions, & qu'en grande connoissance de cause, d'où il arrive que des délibérations si bien fondées sont peu sujetes au changement. Passons encore à quelque chose de plus familier. L'amour est un torrent toujours violent, mais plus ou moins selon que les débordemens de la concupiscence y contribuent: il s'écoule & il finit avec ce qui luy avoit servy de matiere; au lieu que

que l'estime qui vient toujours de l'idée de la Vertu , est comme un grand Fleuve qui roule ses eaux d'un cours tranquile & perpetuel , parce qu'il a un Ocean d'où il les reprend à mesure qu'il les y porte. Mais sans tant philosopher, voulez-vous qu'en deux mots je vous dise ce qui (à mon sens) fait que l'estime est bien plus propre que l'amour à faire un bon Mariage & à l'entretenir en paix ? C'est que le Mariage est le remede de l'amour , & que l'estime est le remede du Mariage.

SVR LA QVATRIESME.

IL me semble que je la voy, cette Personne si aimable & si chérie , qui prend la plume pour signer d'un mesme coup & le titre de son engagement avec l'Amant qu'elle choisit , & l'Arrest de mort de celuy qu'elle rejette. Quelle douleur pour ce malheureux ? de quelle horreur son imagination n'est elle point saisie , quand elle luy represente une foule de plaisirs qu'il ne croyoit faits que pour luy , & parmy tout

cela toutes les beautez & tous les charmes de son inhumaine Maîtresse au pillage de la passion de ce trop heureux Rival ! Quelque affreuse neantmoins que soit cette idée, il en est de plus terribles, & elle n'est insupportable qu'à celui dont la passion grossiere est plus fondée sur les sens que sur les tendresses du cœur. En effet, il est encore de grandes Ames chez qui des evenemens aussi fâcheux trouvent de la patience pour les souffrir, de l'indulgence pour les excuser, & de la générosité mêmes pour les approuver, si de solides raisons de nécessité, de devoir, & de vertu, le demandent. Aussi dans ces tristes occasions ces cœurs heroïques ne sont pas toujours entierement frustrez de la recompense due à l'excellence de leur merite; l'estime & la tendresse demeurent toujours les mêmes, ou ne changent que pour augmenter; & pour l'ordinaire, ceux qui leur ont causé ce martyre, ne se trouvent pas à beaucoup pres si avantageusement partagez. Mais quand un Amant veritablement tendre & délicat, & dont le feu épuré ne tient que de la matiere, vient à perdre ce cœur

cœur dans lequel il vivoit plus que dans le sien propre, parce qu'il en faisoit, ou qu'il se proposoit d'en faire le siege de sa felicité & de sa gloire, & qu'il voit que perdant tant de choses à la fois, il les perd & sans exception & sans ressource, ah que cette aventure est funeste & douloureuse ! Mais quand par une reflexion encore plus terrible il considere que cette perte de tous ses biens, ou du moins de toutes ses espérances, n'est que pour enrichir une Idole du caprice & de la foiblesse du Sexe (car c'est ainsi que dans son desespoir il envisage ce Rival qu'on luy préfère) ah que ce sacrifice est barbare ! & où trouver des paroles pour exprimer la douleur de celui qui le souffre ? Nous ne pourrions luy en prester d'assez fortes ; ses maux, selon luy, passent tous nos raisonnemens, & il ne pourroit luy-mesme nous en fournir que tres-peu & de tres confuses ; c'est tout ce que son accablement luy permet. Pour comprendre quelque chose de l'état de ces deux Amans malheureux, imaginons-nous, s'il vous plaist, deux riches Négocians qui ayent confié à

l'inconstance de la Mer le fonds principal de leurs fortunes & de leurs espérances ; celui - là voyant son Navire donner contre un Banc qui le brise , sçait neantmoins si bien se posséder , que par les ordres qu'il donne , il en sauve avec l'Equipage la charge la plus precieuse , & en est quitte pour le Corps du Vaisseau , au lieu que celui - cy voyant son Pilote d'intelligence avec un Corsaire , luy enlever pour jamais , & dans des lieux inaccessibles , & le navire & toutes ses richesses , il tombe dans une ~~retard~~ *retard* que stupidité , ou prend le party de finir ses jours par son desespoir. Je voy bien les défauts de cette comparaison ; mais le moyen d'en faire de justes sur des maux qui n'en souffrent point , au moins si nous en voulons croire de certains cœurs d'un sensible extraordinaire. Selon eux, pour se consoler de telles disgraces , la vie entiere ne suffit pas ; & en effet nous en avons vû qui n'ont finy leur langueur que par leur mort. Mais pour changer de ton en finissant ce discours. Si nous nous affligeons moins de nous voir prése

préferer un Rival que l'on épouse, que celui dont on ne veut qu'être aimée, n'est-ce point parce que cette Maistresse qui se marie, se punit & nous vange en se donnant un Maître, mais qu'elle nous insulte, & nous fait voir le nostre, quand elle fait un Favory.

SUR LA CINQUIESME.

Comme l'honneur, le plaisir, & le profit joints ou séparés, après nous avoir fourny les motifs de toutes nos entreprises, font encore tout l'avantage & le prix de nos actions, & par conséquent de nos habitudes, qui ne sont que des actions répétées, il s'ensuit nécessairement que le des-honneur, la peine, & la perte, assemblez ou disjoints, font tout le prejudice que nostre conduite peut nous attirer. C'est encore une maxime de morale, que si le Pere de famille se doit à luy-même quelques égards particuliers, il est bien plus obligé de veiller sur tout ce qui peut réfléchir de sa Personne sur celles qui composent la Maison, qui dans l'ordre politique ne fait avec luy qu'un

C iij

même Corps dont il est le Chef. Suivant ces principes d'autant plus certains qu'ils sont plus communs, il est aussi ce me semble d'autant plus aisé de décider la Question proposée. Si le Joueur n'acquiert pas de gloire à jouer, parce qu'en effet ce n'est pas un sujet qui y soit propre; du moins s'il est loyal Joueur, comme je le suppose icy, l'honneur qu'il peut mériter d'ailleurs, n'en recevra point de tache; il pourra demeurer toujours un véritablement honneste Homme, & les siens n'auront point de reproche légitime à luy faire de ce costé-là. Mais pour le grand Buveur, cette qualité, qui, à bien le prendre, n'est qu'un terme radoucy, pour signifier un yvrogne de profession; cette mauvaise qualité, dis-je, le rend extrêmement méprisable, puis que s'exposant fréquemment à perdre l'usage de la raison, & venant en effet à le perdre quelquefois, en ce point non seulement il cesse d'estre Homme d'honneur, mais même en quelque façon il cesse d'estre Homme. Quelle confusion & quelle douleur pour lors à une Femme & à toute une Famille, de voir

voir celui qui devoit gouverner les autres , ne se pouvoir gouverner luy-même, & estre reduit à un état pire que celui des Brutes ! Quant au Chicanier, si la turpitude de ce vice ne le ravale pas au bas étage des Bêtes , dont il a toutefois l'artifice des plus rusées, & la cruauté des plus feroces; l'on peut dire neantmoins qu'il passe dans un ordre, ou pour mieux dire, dans un desordre encore plus funeste. Comme il n'employe la raison que pour la combattre, & la détruire, s'il pouvoit, par tout où elle s'oppose à son avidité , & que son application continuelle ne tend qu'à faire succomber la Justice sous les formalitez de la Justice mêmes; d'Homme il devient une espece de Demon, la terreur des Malheureux qu'il attaque, l'aversion de tous ceux dont il est connu, en un mot l'ennemy du Genre humain. Je veux que luy & toute sa famille , qu'il aura enrichie des dépouilles de la Veuve , de l'Orphelin , & de tout un voisinage, soient aussi insensibles à leur honte, qu'ils le sont aux reproches de leur conscience : Pour ne pas sentir les maux,

C v

on ne s'en porte pas mieux, au contraire l'on n'en est que plus malade. Tant que la memoire de leurs usurpations durera, cette insensibilité ne les empêchera pas d'estre l'objet de la malediction de ceux à qui tant d'injustices auront causé de la perte ou du scandale. Venons maintenant au plaisir & à la peine que ces trois sortes d'excès peuvent faire ressentir à ceux qui s'y abandonnent. A considérer le plaisir simplement par les sens extérieurs, le Buveur s'en trouvera le mieux ou le seul partagé; mais la volupté apres avoir par ses premiers traits réjoui & satisfait la nature, dégènera biẽ-tost en dégoust & en accablement, & ainsi ce plaisir tout sensuel se trouvera avoir esté de peu de durée. Du costé des sens intérieurs, la fantaisie estant à chacun la mesure & le poids de son plaisir, il s'ensuit que le Joieur, le Buveur, & l'Homme de chicane, se trouvent également contents. Enfin à examiner le plaisir du costé de la raison, on peut dire que s'il y a icy quelque distinction à faire, c'est en faveur du Joieur, lors que par un gain

gain considérable il se voit possesseur d'un bien effectif, dont l'acquisition n'est sujete à aucun remords. Sans descendre dans une si ample discussion pour ce qui est des peines & des inquietudes des trois Personnages de cette Scene, celles du Joueur me semblent & plus fréquentes & plus vives; Le Buveur n'en ressent point que celles que j'ay touchées en passant, & il se soucie peu du lendemain. Et pour le Chicaneur, à compter les poursuites, les sollicitations, & les soins continuels qu'il faut qu'il essuye, & y joignant l'agitation continuelle de ses malignes espérances & de ses justes craintes, tout cela me persuaderoit facilement que ses peines sont les plus grandes, n'estoit que s'en estant fait une habitude, elle luy en diminue de beaucoup le sentiment. Mais c'est trop s'attester sur des plaisirs & des peines qui ne regardent ces trois supposés de nostre Question que personnellement, & à quoy leurs Familles ne s'interessent point, sinon en tant que ce sont des signes du profit ou du dommage qui en revient, & c'est ce qui reste à examiner. Le grand
Joueur

Joueur perd & gagne , selon le hazard & selon sa conduite. L'on en a vû qui se sont enrichis, & qui ont fait de grandes fortunes , & (ce qui est à estimer davantage) qui ont sçeu les conserver. l'on en a vû aussi qui ont perdu de grands biens , & qui se sont ruinez sans ressource. Cependant je diray un mot qui semblera peut-estre hardy, mais qui se trouve confirmé par l'expérience, & dont bien des Gens pourroient m'avoüer. Il est presque impossible qu'un grand Joueur qui sçait bien le jeu, qui pousse ou se retire prudemment , selon que la chance le favorise ou luy est contraire , & qui sçait empêcher qu'on ne le trompe ; il est, dis-je , presque impossible que se conduisant de la sorte , il ne se trouve au bout de chaque année avoir fait un gain considérable ; mais je suis fâché de le dire , il y a pour luy la malheureuse nécessité de jouer toujours , & d'acheter ce gain aux despens de la chose la plus précieuse de toutes , vous entendez assez que c'est le temps. Pour ne me pas rendre ennuyeux , je laisse à d'autres à luy en exagérer la perte, aussi

aussi-bien qu'au Buveur & à l'Homme de chicane, qui en font encore un pire usage que luy, car celuy-là ne gagne jamais, & perd toujours ; il perd sa réputation, il altere sa santé, il dissipe son bien, & ruine sa famille, & s'il semble acquérir des Amis, ce sont des Amis de bouteille ; & c'est tout dire. Enfin à l'égard du dernier, il est vray que pour l'ordinaire il s'enrichit en ruinant les autres ; mais outre que quelquefois il se ruine aussi par ses propres artifices, & qu'il se fait quantité d'Ennemis, ces biens qu'il amasse engagent son honneur & son ame, & comme enfin de compte les restitutions ne se font jamais, la conséquence est aisée à tirer. Donnez-moy donc un grand Joueur, qui soit loyal, qui se possède, & qui sçache se garantir de la..... je le diray, de la tricherie, l'usage dans cete matiere autorise le mot, mais il laisse toute l'infamie à la chose, qui est à mon sens une des plus grandes Scele- rates, & qu'il faudroit punir plus sévèrement que le vol des grands chemins ; donnez-moy, dis-je, un grand Joueur qui aye toutes ces conditions
que

que je viens de dire, & je soutiens que la famille aura plus à se contenter & moins à rougir de sa conduite, que s'il vivoit dans la crapule, ou qu'il fîst de la chicane son exercice continuel. Je ne sçay si ce jugement sera approuvé, mais j'ose dire qu'il doit estre d'autant moins suspect, qu'il est d'une Personne qui ne pourroit jouër une heure sans s'ennuyer. Heureux mille & mille fois celui qui ne jouë que par honneste divertissement, qui ne se donne à la bonne chere qu'aux occasions raisonnables, & qui ne connoist la chicane que pour s'en défendre.

Les Enigmes proposées dans ma Lettre du Mois de Decembre, dont les Mots estoient l'Eponge & le Ver à soye, ont donné lieu aux Explications que vous allez voir. Les deux premières sont de Monsieur Rault, de Roëten. Il n'y a que luy qui en ait donné sur l'Eponge.

I.

POUR sçavoir quelle est ma nature,
Que l'Enigme icy vous figure.
Sans en découvrir le secret,
Qu'en l'eau seulement on me plonge,
Vous

*Vous verrez à l'instant paroître mon
Portrait,*

Si dessus vous passez l'Eponge.

I I.

M*ercure, que ton Art paroist in-
génieux,*

Quand tu nous dépeins la merveille

D'un petit Ver industrieux,

Qui d'une adresse sans pareille

*Fait un riche travail pour les Roys &
les Dieux!*

Tu luy fais filer ser entrailles,

*Et si de Filet d'or il se forme un Ber-
ceau,*

Du mesme or pour ses funérailles

Il sçait composer un Tombeau.

On ne le peut voir qu'avec joye.

*Oùy, Mercure, tu vaines les plus sça-
vans Pinceaux.*

Puis qu'on n'a point veu de Tableaux

*Jamais si bien aux yeux peindre le Ver
à loye.*

RAVIT, de Roüen.

I I I.

Q*ui peut estre le Fils dont le Pere
& la Mere,*

*Nez sans nister tous deux, périssent en
Oysens?*

Co

*Ce mystere paroît nouveau,
Et le seul Ver à soye, est de ce caractere.*

*Mad. DE QVERJEAN, du Fret
en Bretagne.*

I V.

V*ous estes pauvre, & vivez sans
éclat;*

*Cependant vostre noble ouvrage
A le glorieux avantage
De pouvoir, dites-vous, enrichir un
Etat.*

*Je vous connois à ce langage,
Il vous peint trop parfaitement,
Admirable Animal; & sans que l'on
vous voye,*

On devine facilement

Que vous estes le Ver à soye.

Mad. HEUVRAD, de Tonnerre.

V.

L*E Ver à soye est l'Enigme seconde
Que vous lisez au Mercure Galant.
Quoy qu'en malheurs toute sa vie abode
Par son travail aussi beau qu'excellent,
Il se fait voir utile à tout le monde,
On le recherche & sur terre & sur l'ode,
Son rare ouvrage a toujours un brillant
Qui fait aimer pour son rare talent
Le Ver à soye.*

du Mercure Galant. 65

*Sur tant d'esprit, quoy que l'Homme se
fonde,*

*Il ne sçauroit le vaincre en travaillant:
Ces beaux Habits dont la Brune & la
Blonde*

*A leurs beautez font un Trône brillant,
Vantent par tout, pour sa vertu féconde,
Le Ver à soye.*

Les Réclus de S. Leu d'Amiens.

V I.

J*E croyois en voulant m'acheter un
Habit,*

Qu'il me falloit de la Monnoye;

Mais par un bonheur tout subit

*Le Mercure m'apprend qu'il faut un
Ver à soye.*

Mad. DV FRESNE-GUEPIN.

V I I.

C*royez-moy, petit Ver, ce peloton
de soye*

N'empesche point qu'on ne vous voye;

*Vous devez, ce me semble, un peu mieux
vous couvrir.*

Si la chaleur vous a fait vivre,

La glace qui semble vous suivre,

Pourroit bien vous faire mourir.

*Le Nouveau Bourgeois
d'Abbeville.*

D E



DE L'ORIGINE DE LA POUDRE A CANON.

L'Usage de la Poudre à Canon est plutôt un présent du hazard, qu'un effet de la force, & de l'application de l'esprit. On avoit inutilement consumé beaucoup de temps en la recherche d'un Secret, qui n'a coûté qu'un moment à la Nature. Elle a voulu peut-être user de ce prodige pour élever nostre esprit à de plus importantes considérations, & faire en sorte que nous admirions dans nostre neant les effets de la Toute-Puissance. Car quoy que la Poudre à Canon semble n'être dans le monde qu'à la ruine des Hommes, néanmoins sa violence peut servir à nous obliger de craindre la Justice Divine, qui employe quelquefois les Foudres du Ciel pour désoler les Familles les plus nombreuses, & pour renverser les Murs les plus forts, les
Tours

Tours les plus élevées , & les Edifices les plus superbes.

Ce que nous appellons maintenant Artillerie , a des effets presque semblables aux Foudres du Ciel. Vous diriez que Dieu , las de s'en servir , les a mis entre les mains des Hommes, afin qu'ils deviennent contre eux-mêmes, les exécuteurs des Arrets de sa Justice, mais comme cela regarde les maux qui nous viennent de la Poudre à Canon, il faut parler de son origine.

Polidore Virgile rapporte qu'un Allemand de fort basse extraction , ayant broyé du Soulfre dans un Mortier , à dessein d'en préparer une Medecine, il le couvrit d'une Pierre, pour en conserver la Poudre jusqu'au temps qu'elle luy devoit estre nécessaire ; mais voulant avoir du feu, il eut recours à une autre Pierre , sans prendre garde qu'il en pouvoit tomber dans son Mortier, dont la couverture n'estoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y en entrât. En effet , une écincelle ayant mis le feu à la Poudre , la couverture du Mortier sauta dehors avec un éclat , & une violence surprenante. Cet accident le surprit

prit d'abord ; mais il ne fut pas longtemps sans concevoir l'envie de s'affluer de cette invention par une seconde expérience. Il y réussit assez, pour former le dessein de faire un petit tuyau de fer, dans lequel ayant mis la Poudre qu'il venoit d'éprouver, il obtint l'effet qu'il s'estoit promis de cette nouvelle machine.

Ceux de son Siecle l'appellerent *Bonbarde*, d'un mot Grec qui veut dire son ou bruit. C'est d'où nous est venu le mot de *Sclopus* ou *Stlopus*, qui signifie une sorte d'Armes à feu, que portent à la guerre les Gens de pied. Mais le nom de celles que nous appelons Arquebuses vient de deux mots, dont l'un est Latin, & l'autre Italien. Sans doute que les Italiens se servent du mot *Busium*, pour nommer ce que nous appellons un trou telle qu'est la lumiere du Canon ; & parce qu'il est necessaire qu'une semblable machine soit courbée en façon d'Arc, on l'appelle en Latin, *Arcusbusius*. Si cette explication ne regardoit pas plutôt l'Artillerie que la Poudre à Canon, je dirois encor qu'on a fait depuis ce temps

temps-là plusieurs autres sortes de Canons , qui ont chacun selon son espece un nom different , comme l'*Emerillon*, le *Faucon*, le *Sacre*, la *Couleuvrine*, & le *Basilic*, les noms desquels ont quelque rapport avec certains volatiles insectes, & quadrupedes, qui sont d'ordinaire ennemis des autres animaux irraisonnables , & souvent de l'Homme même.

L'auteur que je viens de vous citer, nous apprend que cet Allemand découvrit son Secret aux Vénitiens, qui selon Munsther , s'en servirent utilement au Siege de la Cluge, que le même Polidore appelle *Chioza* , & à qui les Latins ont donné le nom de *Fossa Claudia*, où ils tenoient les Génois assiegez en l'an 1380.

Il se trouve quelques Ecrivains, qui ont crû qu'un nommé Tillerie, inventa l'Artillerie ; mais pour l'Allemand, dont les autres font mention , il n'est point nommé dans leurs Ecrits. Au contraire , ils ont voulu que la Posterité ignorast l'Auteur d'une Machine si pernicieuse , croyant qu'on ne peut se vanger de luy avec plus de marques
de

de ressentiment , qu'en déroband son nom à nostre connoissance.

Il n'est pas difficile de croire que cet Allemand apporta l'usage de la Poudre à Canon du Royaume de la Chine, puis que quelques Auteurs disent, que ce fut en l'année 1378. ce qui seroit arrivé deux ans avant le temps qu'il feignit l'avoir inventée. Un Moderne écrit que l'Artillerie estoit il y avoit déjà fort long-temps en usage parmy les Peuples de ce Royaume-là. Et ce qu'on dit d'eux , ne doit pas nous surprendre , puis qu'il est certain que les Chinois ont l'imagination forte , & l'esprit penetrant. C'est pour cette raison qu'ils inventent des Machines aussi admirables que celles des Chariots, & des Canons , ceux là roulent, & ceux-cy se déchargent avec du vent sans y employer ny Chevaux ny Poudre à Canon , dont ils peuvent se servir pour des Machines presque semblables , qui ne different qu'en la maniere de les faire mouvoir.

Mais soit que l'Artillerie, ou la Poudre à Canon nous vienne de la Chine ou de l'Allemagne , Munsther nous apprend

apprend qu'Achilles Gallarus Historien luy écrivit, que l'Artillerie a esté en usage en la Mer de Dannemarch l'an 1434. & que celui qui l'inventa, fut un Moyne qu'il appelle Bertholde Schuvarth, qui se mesloit de la Chimie. Car je croy qu'on ne peut discourir de l'origine de l'Artillerie, sans parler de celle de la Poudre à Canon, qui en est la plus considérable partie.

Ce n'est pas mon dessein de traiter icy des Machines de Guerre dont se servoient les Anciens avant qu'on ait eu le secret de la Poudre à Canon, pour marquer avec plus d'exacitude le temps auquel fut inventée leur Tortuë, leur Belier, leur Fôde; & leurs autres Instrumens sont trop connus à ceux qui lisent les Autheurs Grecs & Latins, pour en ignorer l'usage. Il ne me reste plus qu'à dire quelque chose de la composition de la Poudre, telle qu'on la fait à present.

Il est certain qu'au commencement il n'y entroit que du Soulfre pulverisé, mais ensuite on y a ajoûté du Nitre, & du Charbon de Saulx broyez ensemble. Ce mélange de trois choses si différentes en qualitez, doit estre arrosé d'Eau
de

de Vie rectifiée, dont néanmoins on fait évaporer l'eau, en la sechant, afin que l'esprit de-Vin y demeure. Cet Esprit & ceux du Canfre, qui quelques-fois y sont employez, à l'approche du feu, en précipitent merveilleusement l'inflammation.

Les Chymistes disent que la Poudre à Canon est composée d'Esprit, d'Ame, & de Corps. Le Nitre en est l'Esprit, le Soufre en est l'Ame, & le Charbon en est le Corps. Le Soufre est de qualité moyenne, entre le fixe & le volatil. Il lie l'Esprit avec le Corps, c'est à dire, le Nitre ou le Salpêtre, qui sont volatils & de nature sulphurée, avec le Charbon. Cette composition a un effet si prompt & si violent, qu'on ne voit presque rien qui soit ou plus agile, ou plus actif. Le feu qui rencontre le combustible, travaille avec une activité surprenante à la division du cendreuse, pour se délivrer de l'embaras des autres Elemens, & remonter à sa Sphere d'une vîtesse admirable. Lors qu'il trouve des obstacles, il fait voir les prodigieux efforts de sa puissance; & parce que l'Homme a le moyen de le mettre en usage

usage , Lactance l'appelle un Animal divin. En effet, les Brutes , qui se servent des trois autres Elemens , ne savent s'aider de celui-cy en aucun de leurs besoins, ce qui luy fait dire qu'une telle prerogative , est un signe certain de l'immortalité de l'Ame.

Quoy que l'usage du feu soit d'un grand secours aux Mortels; lors néanmoins qu'il est employé à la ruine, & à la desolatiō des Etats, l'on peut dire que c'est le fleau de l'Homme, & le pire de tous les maux qui luy puissent arriver; de sorte que nous avons lieu de souhaiter que celuy qui fut l'Inventeur de la Poudre à Canon, eust eu ou moins d'esprit, pour ne pas s'appercevoir de sa propriété & de sa vertu, ou moins d'envie de découvrir son Secret aux Venitiens, qui l'ont appris ensuite à toute la Terre.

LE CESNE, de Coutance.

•••••

SOLITUDE.

O V peut-on se plaire sans vous?

*Trouve-t-on rien de beau que les lieux où
vous estes,*

Q. de Janvier 1680.

D.

74 *Extraordinaire*
Et n'inspirez - vous pas mille douceurs
secretes
Qui donnent aux plaisirs ce qu'ils ont
de plus doux ?



Icy les Promenoirs sont pour moy sans
appas ;
Les Bois , les Prez , dont la tendre
verdure
Me fait voir les beantez de la jeune Na-
ture,
N'arrestent mes yeux, ny mes pas.
Au contraire , je sens que leur gayeté
naissante
Frape mon cœur d'un ennuyeux regret,
Et semble me dire en secret,
Fuy de ces lieux , Belise en est ab-
sente.



J'entendis mesme un de ces soirs,
Que Zephire disoit à Flore,
En luy rendant ses amoureux devoirs,
Ne reverrons-nous point encore
Belise, dont le teint par ses vives cou-
leurs
Sert de modele à l'émail de nos
Fleurs ?

N'ap



N'apperçois-tu pas que ces Roses,
Depuis qu'elle est absente , ont perdu
leur odeur ?

Ne meurent-elles pas dès qu'elles sont
écloses ?

Ont-elles plus d'éclat ny de fraîcheur,

Et quand par tout ailleurs elles s'épanouissent,

Voit-on pas tous les jours icy qu'elles
fanissent ?



Considerez ces Hiacintes,

Et ces autres petites Fleurs,

De qui les mourantes couleurs

Nous adressent les tristes plaintes.

Voy-tu pas qu'elles vont sécher ?

Mais qui peut les en empêcher ?

Mes humides baisers , & les pleurs de
l'Aurore,

Ne rétabliront point leur mourante
beauté.

Les regards du Soleil encore,

Par qui dans ces Jardins tout est res-
suscité,

Ne leur rendrôt jamais cette vivacité
Que leur donna Belise en les faisant
éclore.

D ij



*Je croy que Flore eut quelque jalousie
D'entendre son Amant parler de la fa-
çon,*

*Car ce doux & tendre Garçon
Témoignant craindre le soupçon
Dont il sembloit qu'elle eust l'ame
saisie,*

*Luy dit; Flore, de bonnefoy,
Je n'ay jamais aimé que toy;
Mais il faut que je le confesse,
Si Belise qui voit ses fers par tout
portez,*

*Avoit un peu de ta tendresse,
On luy devoit offrir toutes les li-
bertez,*

*Comme à la Reyne des Beutez,
Flore satisfaite & contente,
Témoigna regretter vostre absence à son
tour,*

*Et confessa que ce séjour,
Depuis que vous estiez absente,
N'inspiroit plus les plaisirs & l'a-
mour.*

*Elle avoüa son cher Zéphire,
De tout ce qu'il venoit de dire,
Et par une sinterié*

Donc

*Dont peu de Femmes sont capables,
Reconnuz que vostre beauté
Rendoit ces lieux encor plus agreables.*



*La solitaire Echo , cette Hostesse des
Bois,*

*Qui ne dit rien qu'on ne luy dise,
M'a parlé par deux ou trois fois,
Et m'a toujours demandé si Belise
Ne l'obligeroit plus de répondre à sa
voix.*



*La Naysade du clair Ruiffeau
Qui baigne & qui nourrit cette aimable
Prairie,*

*M'a paru ce matin la teste hors de l'eau,
Et m'a dit ; Dis-moy, je te prie,
Belise ta plus chere envie,*

*Cet Objet adorable & beau,
Qui donne à tous les cœurs des pas-
sions si vives,
Ne viendra-t-elle plus faire honneur
à mes Rives ?*



*Ne la verray - je point au cristal de
mon onde*

78 *Extraordinaire*

Se rafraîchir & se laver ?

Ha , si ce bien me pouvoit arriver,
Que j'irois promptement le dire à tout
le monde,

Et que toutes les Mers auroient bien-
tost appris.

Qu'elles n'ont jamais eu de trésor de
ce prix !

Je publierois ses avantages
Aux Climats les plus écartez,
Et je vanterois ses beautez
Chez les Peuples les plus sauvages
Je leur dirois que dans ces lieux,
Quelle éclaire de ses beaux yeux,
Toutes choses se réjouissent,
Et je leur ferois concevoir
Qu'on s'apperceoit qu'elles languis-
sent.

Dés le moment qu'on cesse de les
voir.

Ce petit Rossignol , de qui la voix, ai-
mable

Nous entretenoit si souvent,
Et qui nous enchantoit le jour d'aupara-
vant,

N'a plus pour moy rien d'agréable.

La

*La voix des autres diminuë,
Ils ne s'efforcent plus à qui chantera
mieux,
Et chacun d'eux me dit d'un accent en-
nuieux,
Où la langueur se continuë.
Le plus beau miracle des Dieux,
Belise, qui charmoit ton esprit &
tes yeux,
Ne s'offre plus à nostre veuë;
Sans-doute elle a quitté ces lieux.
Helas ! hélas ! hélas ! qu'est-elle de-
venuë ?*

*Puis que dans cette Solitude
Tout se plaint de ne vous plus voir,
Belise, concevez quelle est l'inquiétude
D'un cœur sur qui vos yeux ont pris un
plein pouvoir,
Et qui se fait encor un scrupuleux de-
voir
De se témoigner à luy-mesme,
Qu'on n'a jamais aimé de la force qu'il
aime.*

*Il est certain que toutes mes pensées
N'ont que mon amour pour objet,*

D iiij

Et qu'il faut qu'elles soient forcées,
 Pour s'attacher à quelqu'autre sujet.
 Sans cesse je vous confidere,
 L'examine de vous jusques au moindre
 trait,
 Je parle à vous, je fais vostre Portrait,
 Je me flatte & me desesperé,
 Et je ne me laisse jamais
 Ny de ce que je dis, ny de ce que je fais.



Je vous voy mille fois plus belle
 Que toutes ces rares Beantez
 De qui les noms fameux ont esté si van-
 teux,
 Et mesmes la Vénus d'Apelle
 N'est pas de la Beauté le plus parfait
 modèle.
 Vous avez plus de grace qu'elle,
 Et les traits du Pinceau ne peuvent ex-
 primer
 Ce charme naturel qui force à vous ai-
 mer.



Si je pouvois, quand vous estes presente,
 Vous voir assez distinctement,
 Pour vous représenter dans tout vostre
 agrément,
 Que mon amour seroit contente,
 Que

Que chacun vous trovast si belle & si
charmante !

Mais quand de ces plaisirs je suis prest à
jouir,

Mille perfections me viennent ébloüir,
Je vous voy moins que je ne vous admire,
Mes yeux sont moins attachez que sur-
pris,

Et le desordre est tel dans mes esprits,
Que plus je veux parler, & moins je sçay
que dire.

Enfin, adorable Belise,

Je n'ay point de plaisir que celuy d'estre
à vous,

Et ce bonheur m'est si cher & si doux,
Qu'entre les biens, c'est le seul que je
prise.

Si je pouvois vous faire concevoir
Avec quelle douleur je cesse de vous voir,
Et quels transports d'amour me donne
vostre vue,

Vous avoüeriez assurément,
Que toutes les beautez dont vous estes
pourvue

Ne pouvoient qu'en may seul trouver un
digne Amant.

~~CHAPITRE DE L'EXTRAORDINAIRE DU QUARTIER D'OCTOBRE 1679.~~

SUR LES QUESTIONS de l'Extraordinaire du Quar- tier d'Octobre 1679.

I.

JE ne voy pas qu'on doive balancer à prendre party sur cette premiere Proposition. L'amour diminuë plutôt par les faveurs d'une belle, que par les rigueurs. Je sçay qu'en portant un jugement si des-interesté, je parle contre la plûpart des Amans qui aiment les faveurs, & ne souffrent les rigueurs qu'avec une peine extrême; mais je suis obligé de rendre justice à la vérité, aussibien qu'à l'expérience & à l'autorité du Poëte, qui dit que nous nous efforçons toujours contre ce qui nous est defendu. *Nititur in vetitum.* Ainsi nous aimons plus passionnément une Belle qui nous le defend, que celle qu'on nous veut obliger d'aimer, & qui nous accorde trop facilement des faveurs qui la font enfin mépriser. Un jugement si équitable n'auroit pas besoin de preuve plus solide, si la foule
des

des Amans ne s'y opposoit , & ne me donnoit occasion d'y ajoûter ce simple raisonnement, que pour bien juger d'une chose, il faut estre élevé au dessus d'elle, n'y prédre aucune part, & n'y avoir aucun interest. Un homme dans ce dé-gagement, peut sainement juger de la chose qui luy est présentée. Or les Amans n'ayant aucune de ces conditions, il est vray de conclure qu'ils ne peuvent en porter un jugement équitable; d'où vient qu'on dit communément que l'amour est aveugle; C'est à dire, qu'il aveugle ceux qui ont de l'amour pour la chose dont ils pretendent juger. D'ailleurs lors qu'on aime une Belle dans ses rigueurs, on aime sa vertu, son merite, & sa beauté, qui la rendent infiniment aimable; au lieu qu'en l'aimant pour ses faveurs, on ne songe plus à son merite. On luy rend seulement amour pour amour; ce qui est naturel aux Animaux, qui aiment ceux qui leur font du bien. Un Amant dans les faveurs n'aime une Belle que parce qu'elle fait son bonheur, qui se diminue aisément lors qu'il la possède, & de là vient l'inconstance si ordinaire aux Amans.

*Je vous le dis en verité,
 Croyez-moy, charmante Sylvie,
 Vne agreable auſterité
 Vous rend bien plus digne d'envie.
 Vn Amant ſe rend aſſidu
 Aupres d'un Objet defendu,
 Sa rigueur l'attire & l'excite;
 Mais s'il obtient de vous quelque douce
 faveur,
 Il aime moins voſtre merite,
 Qu'il n'aime ſon propre bon heur.*

II.

L'Ecriture Sainte ſemble avoir decidé cette Queſtion, lors qu'elle a dit que la colere d'une Femme ſurpaſſe toute colere, & que ſa malice n'a rien qui l'égale, parce que l'iniquité de l'Homme n'a pris ſa ſource que de la mechanceté de la Femme. Ce ſont des veritez que l'Eccleſiaſtique enſeigne. Ainſi les Dames ne trouveront pas mauvais que j'aſſure que la jaloſie d'une Maîtreſſe, eſt plus à craindre que celle d'un Rival, ſur tout apres ce qu'en a dit le Poëte, *Furens quid femina poſſit* ? En voicy la raiſon principale, & fort moderée. Il eſt conſtât que
nous

nous souffrons plus d'un Objet que nous aimons , & qui nous hait , que d'un Objet que nous haïssons , & qui nous hait aussi. Or la Maistresse estant l'Objet aimé de son Amant , il est certain que plus il l'aime , plus elle le tourmente cruellement par sa jalousie. Il n'en est pas de mesme de la jalousie de son Rival , qui est souvent cause que l'Amant aime plus fortement sa Maistresse , parce qu'il la voit aimée par d'autres ; ce qui fait dire à cet Amant.

*Je me moque de mon Rival ,
Il ne peut me faire aucun mal
Dont je ne tire la vengeance ;
Mais si Philis est contre moy,
L'Amour n'est plus d'intelligence ;
Je crains tout de son peu de foy ;
Oüy , je dois craindre tout de cette ja-
lousie ,
Car si son ame en est saisie ,
Je puis bien m'aprestier à souffrir mille
maux ,
Et n'esperer aucun repos.*

I I I.

JE conseilleraï toujours à une Belle
d'épouser plutôt un Homme pour
qui elle n'a que de l'estime dans le
cœur, qu'un autre qu'elle aime avec
passion. La raison est, que cette passion
venant à se ralentir, on ne trouve plus
la satisfaction qu'on s'estoit promise;
au lieu qu'en épousant une Personne
de mérite, on a la joye de voir croistre
son amour en voyant augmenter ce
mérite, qui ne diminuë jamais dans
ceux qui se l'estant une fois acquis,
prennent toujours un grand soin de le
cultiver.

*Prudent Tirsis, sage Berite,
L'amour est le nœud des Esprits;
Il ne sçauroit estre mieux pris
Que dans l'estime du mérite.*



*Un Amant n'est pas plus content,
Que quand son amour est constant;
Mais sans mérite il n'est plus de constance,
Et l'amour qui nous charme tant,
Si l'estime ne fait toute son assurance,
Est fort sujet à défaillance.*

I V.

I V.

IL est assez vray-semblable , qu'une Maistresse fait plus souffrir un Amant quand elle luy préfere un Rival dont elle ne veut qu'estre aimée , que quand elle luy en préfere un qu'elle a dessein d'épouser , puis qu'elle ne fait par ce dernier choix aucun tort à cet Amant , en luy préférant celuy qui doit faire son bonheur propre. Ainsi l'Amant ne devoit pas mesme souffrir d'une option si légitime. Il auroit au contraire droit de se plaindre , si on luy préferoit un Rival qui ne devoit estre qu'Amant , & non Epoux. De cette sorte une Maistresse le feroit plus souffrir , & il auroit droit de luy dire ,

Si c'estoit un Epoux , quoy que toujours fatal ,

Je souffrirois sans en rien dire ;

Mais me préférer un Rival ,

Iris , c'est me mester au martine .

Oüy , rendez heureux vostre Epoux ,

Aimez - le tendrement comme un autre vous-mesme ,

Aimez-le comme je vous aime ,

de

*Je ne me plaindray point de vous ,
 Et mes tourmens , Iris , me seront assez
 doux ;
 Mais ma douleur seroit extreme ,
 Et j'en ressentirois les plus sensibles
 coups ,
 Si vous me préféreriez quelque Rival ja-
 loux.*

V.

JE suis assez embarrassé à prononcer sur cette Proposition , que je juge également préjudiciable à un Pere de Famille , puis que l'expérience nous apprend que les plus grandes Maisons sont décheuës , les unes par le Jeu , les autres par les Débauches , & grand nombre par les Procés. Ceux qui sont assez malheureux pour en ressentir l'effet , jugeront chacun selon le malheur qui les a réduits à la misere. Les uns assureront que le Jeu est le plus préjudiciable ; les autres diront au contraire , que les grands Procés le sont encor plus ; & moy je concluray que les grandes & continuelles débauches apportent incomparablement plus de dommage , & de préjudice à un

Pere

Pere de Famille, en ce qu'elles le rendent en tout temps incapable de la gouverner, & de la maintenir.

*Le feu, le Procès, la Chicane,
Subtilisent toujours l'esprit,
Mais la débauche l'abrutit;
Ainsi plus qu'eux je la condamne.*

Je souhaiterois, Monsieur, avoir plus de loisir que je n'en ay, pour vous dire quelque chose des Talismans, & de la Pierre Philosophale, dont j'ay des Remarques assez curieuses. Vous sçavez qu'il en est parlé dans les Conférences Publiques du Sieur Renaudot; que le Sieur Davity parle amplement du Sieur Nicolas Flamel, & de quelle maniere il a trouvé la Pierre Philosophale. Vous-même, Monsieur, vous n'ignorez pas ce que c'est que le Clou du Cabinet du Grâd Duc de Toscane. Ce Clou est moitié or & moitié fer, & cela s'est fait lors qu'un Maréchal ferrât disposant une drogue pour un Cheval, & la tournant avec ce Clou, il trouva la drogue si bien composée, & le feu dans un degré si propice, que la partie du Clou qui trempoit dans la drogue

gue devint tout jaune. Enfin le Clou
ayât esté porté aux Orfevres, ils assure-
rent tous que cette partie estoit de bon
or , quoy que ce Marechal ne sceust
par quel moyen cela s'estoit fait , &
qu'il luy fust impossible de produire
une autre fois le mesme effet. Mais on
ne me donne qu'autant de temps qu'il
m'en faut pour vous assurer que nos
Messieurs & moy , sommes toujours
vos tres , &c.

LES RECLUS DE S. LEV D'AMIENS.

MADRIGAL.

A *Hi n'est-ce pas haïr mon repos &
ma vie,
D'attendre la jeune Silvie
Dans ce Bois écarté ?
Maraïson, oste-moy cette funeste envie,
Je ne puis soutenir l'éclat de sa beauté,
Je m'expose à sa cruauté,
Ab n'est-ce pas haïr mon repos & ma
vie ?*

AUTRE

A U T R E.

Quand vous seule avez sçeu l'amour
que j'ay pour vous,
Tout m'a paru si doux,
Jusqu'à vos rigueurs mesme.
Mais quel changement a mon sort !
Iris, je voudrois estre mort,
On dit que je vous aime.

A U T R E.

Je ne puis soutenir vostre injuste coura-
roux,
Mon cœur est accablé de craintes &
d'allarmes,
Vous l'avez d'un seul mot percé de mille
coups.
Ah si vous pouviez voir quel torrent font
mes larmes,
Je serois trop heureux, mais trop vengé
de vous.

A U T R E.

Nous allermons plus, Silvie,
Jamais un Mary jaloux,
En des termes si doux,
N'exprima sa jalousie.

Car

Car quand il dit que je suis amoureux ,
 Mais que je n'ose vous le dire ,
 Ce n'est rien contre vous d'un Esprit soup-
 çonneux ;
 Et pour moy , n'ay-je pas tout ce que je
 desire ,
 Alors qu'aupres de vous on me croit mal-
 heureux ?

E P I T A P H E.

CY gist qui posseda les plus riches
 Trésors
 Qui formèrent jamais & l'Esprit & le
 Corps ,
 Le modele parfait des vertus & des char-
 mes ,
 Iris enfin , le chef-d'œuvre des Dieux ,
 Et sur tout à mes yeux ,
 Qui ne s'ouvriront plus que pour verser
 des larmes.
 Tout ce qu'on voit icy leur paroist odieux
 Depuis le jour qu'Iris habite dans les
 Cieux ;
 A l'âge de vingt ans la Parque l'a ravie.
 Pleure , pleure , Passant , sur son funeste
 sort ,
 Pleure aussi sur ma triste vie ,
 Elle est bien pire que sa mort.

R E P O N

*** (0) ***

*RESPONSE AUX CINQ
Questions du dernier Extra-
ordinaire.*

PUIS que les cinq Questions que vous proposez sont un champ où il est libre à un chacun de s'exercer, je vous feray part, Monsieur, de ce que j'ay appris par ma propre experience, qui n'est pas moins certaine que ce que les autres en diront suivant les subtilitez de la raison. Je puis dire d'abord que si j'ay éprouvé des rigueurs, j'ay quelquefois reçu des faveurs; mais j'ay senty souvent mes desirs s'éteindre par la possession des Objets, apres lesquels j'avois soupiré. En effet, nostre inclination corrompue, nous porte plutôt à chercher de nouvelles conquestes, qu'à conserver la mesme ardeur pour celles qui nous sont assurées. Il est vray que l'amour produit l'amour, & que lors que nos feux sont excitez par le merite & la vertu, ils s'allument de plus en plus, par les devoirs, & par les
corres

correspondances mutuelles qui sont un effet de la sympathie ; mais combien voyons nous peu de ces véritables Amans , qui considèrent plutôt la Personne aimée, que leur propre satisfaction & leur intérêt ? Souvent les feux s'éteignent aussi-tôt que la cause qui les a produits vient à cesser ; & si au contraire l'on trouve trop d'amour dans les chaînes où l'on est engagé , la crainte qu'on a que le même bonheur ne soit communiqué à un autre, rend l'amour insupportable , & le fait dégénérer en fureur. Cette passion que l'on nomme jalousie , est commune à l'un & à l'autre Sexe , & les Femmes (à mon avis) sont celles sur qui elle exerce davantage sa tyrannie. Comme elles ne sont pas occupées dans les affaires publiques & particulières , qui peuvent dissiper en partie un mal qui ne consiste que dans l'imagination , elles en sont plus susceptibles ; & comme leur amour est plus violent , elles portent aussi plus loin leur desir de vengeance contre celles qu'on leur préfère , aussi-bien que contre ceux qui les méprisent. Pour cette
confide

considération, il semble qu'il est souvent moins avantageux d'épouser celle que l'on aime avec passion, qu'une autre pour qui l'on n'auroit que de l'estime, parce que l'amour est aveugle, & n'est pas compatible avec la prudence, au lieu que l'estime qui n'est venue que par degrez se perfectionne tous les jours, & n'est pas sujette aux prompts changemens, qui sont ordinaires aux choses dont la naissance est précipitée. On peut ajouter que les alliances de ceux dont les cœurs ne sont pas transportez des fureurs de l'amour, sont plus solides & de plus longue durée, parce qu'elles ne sont pas troublées par la jalousie que l'on nomme la corruptrice de l'amour, & des agrémens qui en sont la nourriture. Néanmoins ce qui est un abus par accident dans quelques ames foibles, ne doit pas faire condamner l'amour qui ne doit pas estre limité par des degrez, & l'on n'y peche jamais par excès, puis que l'on peut aimer sans mesure; au contraire la médiocrité incline vers la froideur qui est une autre extremité encor plus viciieuse, dans laquelle les cœurs mal-

unis

unis sont à charge les uns aux autres.

La quatrième Question paroist d'une ne curiosité inutile ; car il importe peu à celuy qui perd sa Maistresse , qu'elle tombe entre les mains d'un Mary ou d'un Galant , puis que la perte est également irréparable. Néanmoins on peut dire que plus le changement est odieux & illégitime , plus le regret est sensible. On peut se consoler par raison quand on nous refuse ce qu'on ne nous doit pas , & sur tout , lors qu'il s'agit d'un engagement pour toute la vie ; mais il est extrêmement rigoureux que le libertinage soit couronné au préjudice de la sincérité de nos affections , & que par un mépris criminel , & une malice infructueuse , on se donne à celuy qui ne s'affujerit à aucune Loy , & peut se jouier à tous momens de sa foy.

Pour ce qui est de la cinquième Question , je ne m'arresteray pas à faire la peinture de ces trois passions qui causent souvent la ruine des Familles. Je diray seulement que le Jeu est ce qui nous réduit en moins de temps dans la dernière indigence. Il est vray que le Vin est un vice qui a plus de difformité,

formité, puis qu'il ensevelit la raison,
que la Chicane cause non seulement
la perte des biens de la fortune, mais
aussi de ceux de l'esprit, qu'elle acca-
ble d'inquiétudes; qu'il n'y a rien de si
contraire à la charité que la temerité
des Plaideurs, puis qu'elle fait tort au
Prochain, aussibien qu'à nous-mêmes.
Neanmoins le Jeu est plus préjudicia-
ble aux Familles dans ses effets, quoy
qu'il soit moins criminel dans l'action.
Il rend ingénieux pour trouver de-
quoy se satisfaire. C'est un charme
dangereux qui sçait nous ébloüir par
des espérances trompeuses, & un pré-
cipice où l'on s'abyme de plus en plus,
dans l'espérance de recouvrer ce que
l'on a perdu.

BOICERVOISE.

FICTION

SUR L'ORIGINE

D E

LA POUDRE A CANON.

T*Out le monde sçait que Pluton,
Dieu du Styx & de l'Achéron,
Ravit dessus une Chaumière*

Q. de Janvier 1680.

E

La ravissante Proserpine,
Tellement que Dame Cerés
Eut beau temps à courir apres,
Mais tous n'en sçavent pas, je jure,
Certaine petite aventure,
Que j'entreprends de raconter,
Pourveu qu'on veuille m'écouter,
Ainsi que les yeux contre terre,
Je la lûs dessus une pierre,
Assez proche du Mont Gibel,
Dont le vomissement mortel
Met souvent ses Voisins en peine,
Lors qu'il couvre toute la Plaine,
De feux & de charbons divers,
Qui viennent du fond des Enfers;
Le Mont Gibel est en Sicile,
Et se nomme Etna chez Virgile:
Ce fut là pres, qu'un Monument
Ietté par le vomissement
De ce Mont brûlant, me fit lire
Ce que je m'en va vous redire.
Quand Pluton seulete trouva
Proserpine, & qu'il l'enleva,
Pour tenir avec luy ménage,
Elle n'eut pour tout appanage
Que ce qu'elle avoit sur le corps.
Ses appas firent ses trésors,
Et, s'il en faut croire le Poète,

du Mercure Galant

Une seule petite Boëte
Où de la Poudre elle serroit,
Dont par fois elle se pondroit,
Fut le Bijou qu'elle eut en poche,
Le jour que de Pluton l'approche,
Dont elle ne se doutoit pas,
Luy fit ainsi donner le pas,
Comme elle l'avoit de sa Mere,
Ceste Boëte luy devint chère,
Es de ce qu'elle renfermoit,
Défaite elle ne se feroit,

Par aucune chose du monde,
Sur lant quand elle eut passé l'onde
Même au Pais d'Achéron,
Dedans la Barque de Charon,
Car l'Enfer étant loin de Chypre,

Qui rime avec la Ville d'Ipre,
Et ne s'y trouvant point d'Iris,
Dame Proserpine aux yeux gris,
Apprehenda plus que la foudre
De trouver la fin de sa Poudre,
Comprenant tres-bien le besoin
Qu'elle avoit de prendre grand soin
De paroistre toujours Blondine
Dedans l'infemale Cuisine,
Aux yeux de l'amoureux Pluton,
Qui chérit les Blondes, dit-on,
Parce que le teint en est rare

Chez les Habitans du Ténare.
Cependant son cruel destin
Voulut que la Boëte prit fin,
Où la Poudre estoit enfermée,
Quoy qu'extremement ménagée.
Pendant trois à quatre mille ans,
Et jusqu'à pres de nostre temps,
Peu s'en falut que la Déesse,
Tant elle en conçut de tristesse,
Ne mourut de cet accident.
Le péril en fut évident,
Et son chagrin si remarquable,
Que Pluton, quelque impitoyable
Qu'on le voye ordinairement,
S'en émeut effroyablement,
Et voulant en sçavoir la cause,
Qui luy fut longtemps Lettre close.
Après bien du temps il apprit
Quel malheur tourmentoit l'esprit,
On piquoit ainsi qu'une épine
Le cœur de Dame Proserpine.
D'abord au remede il pensa,
Et dès le moment envoya
Cent mille Lutins en campagne,
Voulant qu'il ne fust ny Montagne,
Ny Riviere, ny plat País,
Dans l'Empire infernal compris,
Où de la Poudre ils ne cherchassent,
Jusques

*Jusques à ce qu'ils en trouvassent ,
Qui pût appaiser la douleur
De Proserpine son cher cœur ,
Remplaçant la Poudre premiere
Dont elle se tenoit si fiere.
Mais apres d'infinis détours
Qu'ils firent pendant plusieurs jours,
Certain Démon dedans un Antre,
Qu'on croit du Monde estre le centre,
Voyant je-ne-sçay-quoy de blanc,
Qui sembloit attaché de rang
A la voûte de la Caverne
La plus profonde de l'Averne ,
S'alla de bonheur aviser
Qu'on pouvoit le pulvériser.
En effet c'estoit du Salpêtre ,
Qu'en semblables lieux on voit naître,
Et qu'on pulverise aisément
Par le moindre concassement.
En ayant fait l'effet sur l'heure ,
Il s'écria , Que je meure ,
Si je n'ay trouvé ce qu'il faut
Pour remédier au defect
Qui met si fort Pluton en peine
Pour Proserpine nostre Reyne ;
Et puis dans le creux d'un Roseau ,
Qu'il coupa sur le bord d'une eau ,
Qui n'estoit pas bien éloignée,*

Il versa plus d'une poignée
De Salpêtre pulvérisé,
Ou qu'il avoit bien menaisé,
Et s'en court en diligence
Vers la Plutonique audience,
Seûr d'estre bien recompensé,
Cela sembloit tres-bien pensé :
Mais voyez la bizarrerie
Du Sort, ce n'est point raillerie.
Pendant que Pluton écoutoit
Ce que le Lutin rapportoit
De son heureuse découverte,
Il en éprouva tost la perte;
Car une des Dames d'atour
De Proserpine, dont la Cour
Est toute pleine de Furies,
De Torches ardentes monies,
Ayant voulu voir de trop pres
Ce que rapportoit cet Exprés,
Une étincelle petillante
Qui partit de sa Torche ardente,
Fut cause que l'on vit beau jeu ;
Car le Salpêtre ayant pris feu,
Comme matiere combustible,
Il fit un éclat si terrible,
Que tous le Roseau se rompit,
Avec un si furieux bruit,
Qu'il remplit tout là d'une crainte,
Done Pluton même eut l'ame atteinte.

Bien leur en prit d'estre immortels ,
Car s'ils n'eussent pas esté tels ,
Ils auroient eu la peau bien dure ,
S'ils n'avoient eu quelque blessure
De tant d'éclats de ce Roseau ,
Dont ne resta pas un morceau :
Mais quand la frayeur fut cessée ,
A Pluton vint une pensée ,
Touchant la desolation
Qu'une semblable invention
Pourroit causer dessus la terre ,
Où tout est frêle comme verre.
Il en fit donc plusieurs essais ,
Qui se rencontrant toujours vrais ,
La firent à la fin résoudre
De faire porter cette Poudre ,
Mise à dessein dans un Canal
De bois , de fer , ou de métal ,
Aux Hommes , afin qu'ils apprissent
A se tuer , & qu'ils périssent.
Aussitôt dit , aussitôt fait ,
Cela réussit à souhait :
On ne scauroit compter les sommes
Des maux qu'ont enduré les Hommes ,
Depuis cet envoy que Pluton
Leur fit de la Poudre à Canon ,
Qui tire ainsi son origine
De la Poudre de Proserpine.



DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

LEs vertus que l'on attribué à la Pierre Philosophale, sont toutes divines. Il n'y a point de maladie qu'elle ne guerisse en peu de temps. Elle fait vivre des siècles entiers ceux qui s'en servent, sans estre sujets aux moindres infirmités ; elle rajeunit les Vieillards les plus décrépites, & les entretient dans une santé vigoureuse, jusqu'au terme que Dieu a destiné pour leur vie. Ces effets sont peu de chose en comparaison de ceux qu'elle produit sur les Pierres, & les Métaux : elle change le Cristal en Pierres précieuses ; elle rend le Verre maleable ; elle convertit le Vif-argent, le Plomb, & les autres Métaux, en Or aussi pur, & aussi parfait que celui des Indes.

Puis que la Pierre Philosophale a tant de vertu, il ne faut pas s'étonner si elle est recherchée de tant de Gens. Il n'y a personne qui ne coure après
les

des richesses : il n'y a point de Vieillard qui ne cherche à se dépouiller de sa vieille peau ; & il n'y a point de Malade qui ne mette tout en usage , pour se guérir du mal qui l'accable.

Quoy que la Pierre Philosophale ait beaucoup de Partisans , il se trouve cependant fort peu de ceux qui s'y attachent , qui y réussissent. Cette matiere est si embrouillée, & les Auteurs en ont parlé avec tant d'obscurité, qu'il est presque impossible de les entendre; il semble mesme qu'ils n'en aient écrit que pour l'obscurcir davantage. C'est ce qui a donné lieu à mille procedez, & à mille operations différentes. Les uns se sont imaginez que la matiere de la Pierre se trouvoit dans le Sang, dans les Excremens , dans le Vin, dans le Tartre , dans la Rosée, dans la Mane, & dans le Miel. Les autres l'ont cherchée dans le Vif-argent , dans l'Or, dans l'Antimoine , & dans les autres minéraux. Les uns se sont servis de plusieurs matieres qu'ils ont mêlées ensemble. Les autres ont crû qu'il n'y avoit qu'une seule & unique matiere, à laquelle il ne falloit rien ajouter.

E n

Les uns enfin se sont persuadez que la Pierre ne se pouvoit faire sans de grandes dépenses , & sans un travail fort pénible. Les autres ont crû que comme c'estoit l'ouvrage de la Nature, elle se devoit faire à peu de frais , & que l'Artiste ne faisoit qu'aider la Nature par une voye fort simple , & fort aisée.

Il seroit assez difficile d'expliquer les Enigmes dont on se sert pour chercher la Pierre Philosophale , si l'on ne s'appliquoit particulièrement à la lecture des Autheurs qui en ont écrit. Il ne faut pas s'ennuyer de lire , & de relire plusieurs fois un mesme Livre ; on en tire tous les jours de nouvelles lumieres , un passage en éclaircit souvent un autre , & l'on y trouve quelques fois ce que l'on n'y avoit sçeu découvrir auparavant. Mais il faut se prendre garde des Livres des Imposteurs , & des Sophistes ; il faut accorder ce que l'on trouve dans les Autheurs avec la Nature , & il faut l'imiter , & la suivre en toutes choses. *In omnibus Naturam imitator*. C'est là le seul moyen de venir à bout de cet Ouvrage ; c'est la seule

seule voye qui peut nous conduire à la connoissance de la matiere dont on le fait , de la maniere dont on la prépare , des couleurs , & des changemens qui y arrivent , & du temps que chaque couleur doit paroistre , & que l'Ouvrage est achevé.

Quoy que les Autheurs ne nomment point la matiere de la Pierre , cependant ils demeurent tous d'accord que c'est une chose fort commune, qui coûte peu, & que les Pauvres peuvent avoir comme les Riches. Un ancien Philosophe nous avertit de laisser la pluralité des matieres , pour s'attacher à une seule chose , laquelle a de soy-mesme tout ce qui luy est nécessaire. Alphidius dit que l'on n'a besoin que d'une seule matiere , qu'il faut décuire continuellement dans un seul vaisseau. Morien ajoute que quoy que les Philosophes se contredisent souvent sur la matiere , & qu'ils la nomment tantost d'une façon , & tantost d'une autre, ils n'entendent tous parler que d'une seule & mesme chose.

Les Autheurs ne conviennent point de la nature de la matiere. Les uns disent

disent qu'elle est métallique, les autres veulent qu'elle soit minérale. L'Auteur du Kofaire dit qu'elle a esté commencée par la Nature sous une forme métallique, mais qu'elle l'a laissé imparfaite. Petrus Bonus veut qu'elle soit la mesme, dont la Nature engendre les Métaux dans les entrailles de la terre. Raymon Lulle, Bazile Valentin, Zachaire, & le Trévísan, se servent de la mesme matiere, dont les Métaux se forment dans la terre ; mais il est bien difficile de connoistre quelle est cette seule & unique matiere, dont la Nature se sert pour faire les Métaux. L'Auteur du Traité du Sel des Philosophes, en parle de cette maniere. *Il n'y a, dit-il, qu'une seule chose dans le monde, qui puisse demontrer la verité de nostre Art. C'est une Pierre, & ce n'est pourtant pas une Pierre. On l'apelle Pierre par ressemblance, parce que c'est une matiere dure & seche, qui se peut broyer & reduire en poudre, comme une Pierre. Il ajoute, Qu'on la trouve dans la nouvelle Maison de Saturne, que c'est l'Antimoine triomphant, le Bismuth ou l'Etain de glace fondant à la chandelle, le Cobaltum*
qui

qui noircit davantage que le Plomb & le Fer, le Plomb qui fait les épreuves, &c.

S'il est difficile de connoître la matiere de la Pierre Philosophale, il ne l'est pas moins de sçavoir la maniere dont il la faut preparer. Quelques Auteurs veulent qu'on la prenne telle que la Nature la donne, & que l'ayant enfermée dans un vaisseau scellé hermétiquement, on la décuise par une douce & lente chaleur, jusqu'à ce qu'elle acquiere cette belle couleur de Pavot champestre, qui doit couronner la teste du Roy. Les autres pretendent qu'il est necessaire de separer les superfluites qui se trouvent dans la matiere, avant que de la mettre dans le vaisseau, & qu'il la faut ensuite conduite avec un feu moderé, qui ne surpasse point la chaleur d'une Poule qui couve des œufs, de peur de brûler les fleurs, & d'étoufer l'Enfant dès sa naissance.

Le feu agissant doucement sur la matiere, en eleve sans cesse un certain phlegme insipide, lequel retombant plusieurs fois dessus, la dissout peu à peu, & en écarte les parties les unes des autres, mais cette humidité le dessecche
in

insensiblement, & la matiere se change bien-tost en une poudre impalpable, qui resiste à la plus grande violence du feu.

Quoy que cette operation soit fort simple, & qu'il n'y ait qu'à enfermer une seule fois la matiere dans son vaisseau, & à la décuire par une douce & lente chaleur, les Auteurs ne laissent pas de l'embarrasser de mille noms, & de mille operations diferentes. Quand ils s'apperçoivent que la matiere commence à pousser quelques vapeurs au haut du vaisseau, ils l'appellent *Sublimation*; quand ces vapeurs retombent sur la matiere, ils la nomment *Distillation*; quand ils voyent que la chaleur épaissit la matiere, qu'elle s'obscurcit, & qu'elle devient noire, ils l'appellent *Corruption* ou *Purification*; & quand elle commence à se blanchir, ils la nomment *Incineration*. Ils luy donnent ainsi differens noms suivant les divers changemens qui luy arrivent.

La matiere n'est pas longtemps sur le feu, sans qu'on s'apperçoive de quelque changement considerable. Isaac
le

le Hollandois dit qu'elle devient toute noire en peu de temps, & qu'il n'y a point de couleur dans le monde par laquelle elle ne passe, avant que d'estre rouge. Ripleus dit qu'après avoir vu une infinité de couleurs différentes dans la matiere, elle devient blanche comme de la Neige, qu'elle se pare ensuite d'une belle couleur Citrine, qui degenerate peu à peu en faux Citrin, & qu'elle devient enfin de la couleur du Pavor champêtre.

Les Auteurs n'assurent rien de positif, ny du temps que chaque couleur doit paroître, ny de celuy que l'ouvrage est achevé; il n'y a que l'experience qui puisse nous en assurer. La plupart n'y mettent pourtant que dix, douze, ou quinze mois.

Quand on a une fois fait la Pierre Philosophale, il est aisé de multiplier, & de l'augmenter non seulement en quantité, mais aussi en force & en vertu, de maniere qu'un seul grain soit capable de guerir mille Malades, & de changer mille livres de métal en or. La multiplication s'en fait en y ajoutant deux ou trois parts de la même

me matiere dont on l'a composée , & en la décuifant quelque temps à un feu doux & temperé. Plus on la multiplie , plus elle devient puiffante , & fa vertu peut aller jufqu'à l'infy.

Il n'y a point d'Autheur qui ne parle de la projection de la Pierre fur les Métaux , & qui n'enseigne la maniere dont on s'en doit servir pour guerir les maladies les plus rebelles, & les plus inveterées. Zachaire nous dit qu'il n'eust pas fitost achevé son ouvrage , qu'il jetta un peu de cette matiere sur du Vif-argent qu'il avoit fait échauffer dans un Creuset , & qu'en moins d'une heure le Vif-argent fut converty en Or tres-fin , qui refista à toutes les épreuves. Ceux qui se servent de la Pierre Philosophale pour la guerison des maladies, en meflent un peu avec quelque liqueur convenable , & le font prendre au Malade le matin à jeun. Ils réiterent ce remede jufqu'à ce que le Malade foit entierement guery.

C'est donc en vain que l'on apporte beaucoup de raisonnemens pour combattre la Pierre Philosophale , & que l'on

l'on passe pour Resveurs , & pour Phantastiques ceux qui la cherchent. Cette Science a fait toute l'occupation des plus grands Monarques de l'Asie , & des plus sages Philosophes de l'Antiquité. Combien mesme a-t-on veu de Saints Religieux qui s'y sont attachez avec beaucoup d'application & d'exactitude , & combien voit-on encor à present de sçavans Hommes qui s'y appliquent ? S'il y a quelque chose à condamner dans cette Science , ce sont les abus qui s'y commettent par quelques Chymistes qui se vantent d'estre les veritables possesseurs de ce Secret , & qui promettent des richesses immenses à ceux qui les veulent écouter ; ce qui leur fait trouver des Dupes, qui sous esperance d'avoir un jour de grands Biens, dissipent malheureusement le peu que la Fortune leur en a donné.

LE PHILOSOPHE INCONNU.

Le seul Mr Miconet de Châlons sur Saône , est venu à bout de trouver le sens de la dernière Lettre en Chifres , & il y a leu ces quatre Vers.

Con

114 Extraordinaire

Continuez, galant Mercure,
On souhaite à l'envy que vostre reg-
ne dure;

Et comme vous plaisez à tous,
Tout le monde se plaist à travailler
pour vous.

*Pour dechiffrer ce Quatrain, il ne s'a-
gissoit que de multiplier dans les divers
Chifres qui composent chaque lettre, le
dernier Chifre par le premier, & de sous-
traire de ce produit le nombre que marque
le Chifre du milieu, dans les lettres qui
sont formées de trois Chifres. Ainsi 3 1
valent un C, qui est la troisième lettre de
l'Alphabet, parce que trois fois un valent
trois; 7 2 valent un O, qui est la quator-
zième lettre de l'Alphabet, parce que sept
fois deux valent quatorze; 4 7 5 valent un
N, par que quatre fois cinq valent vingt.
Si de vingt vous ostez sept, qui est le Chi-
fre du milieu, il restera treize, & par con-
sequent ce nombre de treize vaudra une
N, qui est la treizième lettre de l'Alpha-
bet. Tous les Chifres où le nombre multi-
plié passe vingt trois, sont des Nulles.
Ainsi ces trois divers Chifres 48, 178,
84, employez dans la Lettre dont je vous
apprens*



19
 un
 une
 e, il
 fane
 va-
 sce-
 Al-
 buis

 ven-
 ui a
 et je
 tres.
 est
 let-
 leux
 nisse
 tra-
 pour

5.

55.
 19:
 19:
 16.
 33.

CHIFFRES

Conti
On souh
ne
Et cor
Tout le
po

Pour c
gissoit qu
Chiffres
dernier C
traire de
la Chifr
sont for
valent 24
E. Alpha
trois; 7
Zième le
fois deu
N, par
Si de v
fre du n
sequenz
N, qui
bet. 7
plié pa
Ainsi
84, emj



apprens le secret, ne valent ensemble qu'un A marqué dans ces Chifres 178, où une fois huit, fait huit. De huit oster sept, il restera un, qui vaut un A : 48 & 84, sont des Nulles, parce que quatre fois huit valent trente-deux, qui est un nombre excédant celui de ving-trois lettres de l'Alphabet. La mesme chose de 84, où huit fois quatre, valent aussi trente-deux.

Voicy un nouveau Chifre de l'invention du mesme Monsieur Miconet, qui a trouvé le secret de celui-cy, & dont je vous en ay déjà envoyé plusieurs autres. L'Alphabet en est tres-regulier, & est moins embarrassant, en ce que chaque lettre n'est composée que d'une ou de deux notes d'Arithmetique. Ce Chifre ne laisse pas d'estre fort subtil, & peut-estre aura-t-on besoin de s'appliquer fortement pour developper ce qu'il contient.

LETTE EN CHIFRES.

62. 59. 64. 8. 19. 81. 61. 39 : 55.
 35. 44 : 24. 75. 61. 41. 37. 20. 19 :
 59. 62. 76. 89. 95. 32. 41. 36. 19 :
 3. 23. 28. 83. 72. 56. 76. 81 : 9. 16.
 33.

116 Extraordinaire

33. 34. 47. 51 : 69. 64. 8. 11. 28.
 33. 52 : 53. 9. 29 : 73. 88. 87. 72.
 63. 58. 41 : 45. 59. 8. 17. 36 : 37.
 17. 31. 40. 57 : 74. 12. 17. 20. 6.
 26. 43. 61 : 60. 80 : 92. 18. 23. 40.
 37. 57. 74. 20. 15 : 31. 51. 60 : 48.
 34. 47. 28. 45. 40 : 10. 21. 20. 3. 90.
 71 : 59. 37. 55. 74. 14. 19. 2. 70. 61.
 56. 76. 55 : 59. 12. 13. 30. 83. 95.
 90. 73 : 91. 96. 76. 59. 27. 32. 44.
 39. 52. 71 : 82. 87. 9. 12. 29. 38.
 57. 77. 60. 21. 26 : 87. 90. 76. 63.
 44. 61. 66 : 12. 32. 45 : 90. 85. 67.
 52. 35. 44. 25 : 6. 23. 37. 52 : 49.
 29. 80. 97. 88. 37. 42. 62. 41.

P'adjointe une Lettre en Figures à ce nouveau Chifre. Je sçay qu'il ne peut servir à aucun commerce d'écriture, mais il peut estre regardé comme une Enigme dont on prend plaisir à chercher le sens. Il a mesme son utilité, en ce qu'il fait connoître les Armes de plusieurs Maisons. Attachez-vous à les regarder. Vous y trouverez celles de Mr le Comte de Tavanès, de Mr le Duc du Lude, de Mr de Sonvray, de Mr de la Ferté, de Mr de Roquelauré, de Mr de Chevreuse, de la Duché

ché & Pairie de Langres, de Mr de Varembon, d'Orange, du Royaume de Jerusalem, & de la Maison de Tolède, qui est celle du Duc d'Albe en Espagne.

Quoy que vous ayez déjà vu beaucoup de Traductions de l'Ode d'Horace, qui commence par *Donec gratus eram tibi*, je ne laisse pas de vous en envoyer une nouvelle, que je suis assuré qui vous plaira, non seulement parce qu'elle exprime fort naturellement la pensée du Poëte; mais parce qu'elle est d'une Personne de vostre Sexe, & que Mademoiselle Castille qui nous l'a donnée, a une facilité de Génie qui fait aimer tout ce qu'elle fait. Ce que je vous dis d'elle, vous paroîtra jusque dans des Paroles qu'elle a faites pour chanter, & que je joins à cette Traduction.

*** (O) ***

ODE IX. DU III. LIVRE
D'HORACE.

TYTIRE.

TAndis que j'avois seul le bonheur de
te plaire,
De t'embrasser, de prendre en ce Bois
solitaire

Sur

Sur ta bouche de rose un baiser amoureux,
 Et que le Berger qui t'adore,
 A ces tendres faveurs n'aspiroit pas en-
 core,
 Tytire des Bergers estoit le plus heu-
 reux.

AMINTE.

Tandis que seule aussi je regnois sur ton
 ame,
 Et que brulant pour moy d'une constante
 flamme,
 Toute ta gloire estoit de vivre sous ma
 Loy;
 Avant que cette Ame legere
 Brulast pour une autre Bergere,
 Quelle Bergere estoit plus heureuse que
 moy ?

TYTIRE.

Non , je ne compte point de beaux jours
 dans ma vie,
 Que depuis que je fers l'adorable Silvia.
 Qu'à ma Flute sa voix joint de charmans
 accords !
 Ah ! si pour la rendre immortelle,
 Il falloit qu'aujourd'huy je mourusse pour
 elle ,
 Je souffrirois pour elle aujourd'huy mille
 morts.

AMIN

A M I N T E.

Point de plaisirs pour moy dans l'atho-
reux Empire,

Que depuis que pour moy le beau Damon
soûpire.

Il n'est point de Berger aimable comme
luy.

Ab ! s'il falloit mourir pour cet Amant
fidelle,

On verroit pour Damon son Aminte au-
jourd'huy

Endurer mille fois la mort la plus cruelle.

T Y T I R E.

Mais, dy-moy, si l'amour reveilloit dans
nos cœurs

Nos premières ardeurs,
Et s'il nous réjoignoit d'une éternelle
étreinte,

Si je renonçois pour jamais
A la blonde Silvie, à ses divins attraits,
Pour ne voir que la brune Aminte ?

A M I N T E.

Alors, bien que Damon soit beau comme
l'Amour,

Qu'on se vaye emporté plus de fois cha-
que jour,

Qu'en un mois sur la Mer on ne pout
voir d'orages,

N'im

120 *Extraordinaire*

*N'impose, seûre de ta foy,
Si malgré tes mépris, si malgré tes ou-
trages,
A t'aimer constamment de nouveau tu
m'engages,
Pour mon cœur quelle douce Loy,
De vivre, de mourir, Tytre, avecque toy!*

A I R.

*Mon Berger
Est toujours volage;
Mon Berger
N'aime qu'à changer.
Un moment à chaque objet l'engage,
Et ce moment
Rompt son engagement.
Mad. DE CASTILLE, Rue
du grand Chantier.*

DES
TALISMANS.

*IL n'y a rien de plus merveilleux que
les Talismans chez les Cabalistes.
Ce*

Ce secret est tout divin, ou du moins si admirable, que c'est le plus rare effet de l'Art & de la Nature. La Pierre Philosophale aussi hautement louée que vainement recherchée par les Chymistes, n'a rien qui luy soit comparable. Elle pourroit estre plus utile, mais elle ne sçauroit estre plus admirable. Il ne faut donc pas s'étonner si les Roses - croix l'emportent sur les Souffleurs, & si la Chymie le cede à cette belle Magie; mais en verité il y a icy quelque chose de plus surprenant que l'Art mesme. C'est que ny les uns ny les autres ne sçavent ny ce qu'ils cherchent, ny les moyens de le trouver. Tout ce que Guafarel, & son Critique, ont dit pour & contre les Talismans, ne nous red pas plus éclairer sur cette matiere, & on ne remporte autre chose de cette lecture, lors qu'on en juge de bon sens, sinon que l'un se forme un fantôme pour se faire peur, & l'autre une chimere pour la combattre; car enfin s'il y a des Talismans, c'est quelque chose de si vain & de si ridicule, qu'il n'y a que le vulgaire capable de s'y attacher, & s'il n'y en a pas,

Q. de Janvier 1680.

F

du moins qui ayent la vertu qu'on leur attribué, il faut estre fou pour s'entester d'une Science imaginaire.

Cependant, comme il y a des Visionnaires dans les Sciences & dans les Arts, aussi bien que dans les autres choses, les Cabalistes ont donné à cette réverie un nom & des principes. Ils ont tiré les principes de l'Astrologie judiciaire & de la Magie naturelle, pour ne pas dire de la Magie noire & scandaleuse; car de quelque deguisement qu'on se serve, il y a si peu de difference entre les Caracteres magiques & les Talismans, qu'on peut les confondre sans estre soupçonné de malice ou d'ignorance.

Le nom de Talisman est Hébreu ou Caldéen selon quelques-uns. Selon d'autres il est Arabe, & il y a plus d'apparence; les Arabes s'estant particulièrement appliquez à cette Science, & l'ayant apprise aux autres Peuples. Mais enfin; soit que le mot vienne de *Telasmen*, ou de *Telefmenaijo*, il veut dire Image astrale ou constellée. C'est le nom que les Latins luy ont donné, l'appellant ainsi par sa definition propre.

pre. Quelques-uns neantmoins, pour mieux prouver son excellence, & pour montrer qu'elle a esté connue des Grecs & des Latins, assurent que le mot est Grec, & vient de *Talefmenon*, qui veut dire perfection, ou du mot Latin *talus*, qui signifie tel ou ressemblant, le Talisman estant un portrait qui agit avec plus ou moins de force, selon qu'il a plus ou moins de ressemblance. Quoy qu'il en soit, on peut appeller cette Science la Science des Images, ou du moins des Imaginaires, puis qu'elle consiste toute en Images ou Figures, ou plutôt qu'elle ne subsiste que dans l'imagination de ceux qui s'y attachent.

Ils pretendent que comme une Image parfaite agit aussi puissamment sur l'ame de celuy qui la considere, que la chose qu'elle represente; de mesme ces Talismans estans bien faits, influent la mesme vertu, & operent les mesmes effets que l'Astre dont ils ont la figure. Les Portraits n'ont esté inventez que pour suplée à l'absence des objets dont on veut conserver le souvenir. Ils soulagent beaucoup dans un grand

éloignement, & il n'y a point d'Amant qui n'ait ressenti le pouvoir du Portrait de sa Maîtresse. Nous sommes fort éloignez des Astres, & il arrive de grands changemens en nous, avant que nous recevions d'eux les influences qu'ils nous veulent départir. Les Cabalistes y ont pourveu par le moyen des Talismans, qui non seulement nous communiquent toutes ces influences sans mélange, & dans un instant, mais encore d'une maniere si forte & si efficace, qu'elles ne peuvent estre combattues d'aucun autre maléfique.

Le Talisman, dont la figure sera d'un Scorpion, estant bien fait sous ce signe, en renferme toute la vertu, & ne peut estre exposé dans un lieu où il y a de ces Animaux, sans les faire mourir ou les mettre en fuite. Il en est comme du Portrait d'un Ennemi qu'on ne peut voir sans agitation & sans horreur, & qui fait mourir quelquefois celui qui l'envisage. Mais il y a icy quelque chose que je ne puis comprendre, qui est que la figure d'un Animal en fasse mourir un autre de la même espece, & le chasse d'un lieu où elle devroit

vroit l'attirer. Monsieur de Brenes dit dans ses Voyages , qu'il vit dans les murailles de Tripoly une Pierre taillée en Scorpion , qui avoit la vertu , à ce qu'on l'assura , de faire mourir toutes les Bestes venimeuses , & particulièrement les Scorpions dont cette Ville étoit infectée auparavant. Tel étoit l'Hippodrome de Constantinople qui fut élevé pour le mesme sujet ; & cette Plaque de cuivre dont parle Gregoire de Tours, qu'on trouva dans les Fossez de Paris, sur laquelle il y avoit un Serpent & un Rat; ce qui preservoit, dit-on, cette grande Ville des Rats & des Serpens. Les Cabalistes répondent à cela par un grand nombre de raisons astrologiques & specieuses , & n'oublient pas le Serpent que Moïse faisoit porter dans le Desert pour garantir le Peuple de Dieu d'un pareil accident; mais outre qu'il y a de l'impiété de donner le nom de Talisman au Serpent de Moïse , qui estoit un pur ouvrage de la sagesse & de la puissance de Dieu, il y a si peu de solidité dans leur raisonnement , qu'il est facile d'en remarquer l'erreur & la foiblesse.

Belon rapporte une chose assez plaisante d'un Turc qui guerissoit du mal de Rate par une Figure pareille de bois de Noyer qu'il faisoit secher à la cheminée. N'estoit-ce pas là un admirable Talisman ? Il y avoit neantmoins plus de ressemblance du costé de la Figure, qu'au ponce du pied droit de Pirchus qui guerissoit du mesme mal ceux qui en estoient touchez. Il en estoit ainsi des Psylles d'Afrique , des Marles d'Italie , & des Ophigogenes d'Asie, qui avoient le pouvoir de guerir de plusieurs maladies dangereuses. On peut dire que ces Gens-là avoient le secret des Talismans, ou du moins la vertu d'une Science qui se vante de guerir les maladies les plus incurables.

Ce Livre de Salomon , dont parle Joseph , estoit composé de charmes qui repoussent toutes sortes de maladies. Il dit que cette façon de guerir avoit grand cours de son temps parmy ceux de sa Nation, & qu'un Juif étant à la Cour de Vespasien , guerit plusieurs Démoniaques en ptesence de cet Empereur , en leur attachant au nez un Anneau , où au lieu de la Pierre il

y

y. avoit une espece de racine enchassée , qu'ils n'avoient pas plutôt sentie, que le Diable sortoit de leur corps, apres avoir recité quelques Paroles qui estoient contenues dans ce Livre de Salomon. Il ajoute que cet Eleasar (ainsi se nommoit ce Juif) pour montrer la force de son Art, faisoit apporter un Bassin plein d'eau qu'il commandoit au Démon de renverser , afin de faire connoistre qu'il estoit sorty du corps du Malade. Cette Histoire peut estre veritable, mais elle ne prouve pas si fortement l'excellence de la Sagesse de Salomon , que le pretend cet Auteur. Il n'y a rien de merveilleux dans cet événement , puis que la racine qui estoit dans l'Anneau pouvoit agir sur le Démon par un effet naturel ; & les Paroles & le Bassin d'eau sentent si fort le Charlatan, qu'ils destruisent la vertu du Remede. Il y a mesme beaucoup d'apparence que Joseph s'est trompé , & que le Livre de Charmes qu'il attribue à Salomon, est le Livre de Vers magiques de Zoroastre, ou de Misraim, selon les Hebreux.

Quoy, qu'il en soit , si Philon a eu

raison d'appeller la Magie une Science perspective , par laquelle les effets admirables de la Nature sont mis au jour , ne peut-on pas dire la même chose de la Science des Talismans? Justin Martyr ne craint pas d'attribuer les Prodiges que faisoit Apollonius , à la grande connoissance des choses de la Nature. Il avoit sans doute cette Science perspective dont parle Philon , c'est à dire le Secret de faire des Images si parfaites des Astres , qu'elles imprimoient les mêmes qualitez & les mêmes influences. Avicenne dit que toutes les choses matérielles obéissent à l'Ame bien disposée & élevée au dessus des sens. Albert le Grand assure que les Paroles & les Caractères sont des instrumens dont les corps Celestes se servent pour faire des Miracles. D'autres sont prévenus en faveur de l'Homme, & prétendent qu'il possède des Vertus divines, & quelquefois celle d'une Plâte ou d'une Pierre en tel degré, qu'il peut executer par elles des choses qu'on prendroit pour des Enchantemens. En faut-il davantage pour établir le pouvoir des Talismans? & faut-il s'étonner

ner si on n'a pû desabuser de grands Hommes, des Telchius de Rhodes, des Idées Daçtiles de Crete, des Haruspices de Toscane & du Pérou, pour ne rien dire des Gamahez ou Caractères Magiques qui approchent fort des Talismans ?

Je ne parle point icy des Charmes & des Caractères qui se font par les Paroles Outre qu'on peut douter si hors les Paroles dont l'Eglise se sert dans les divines cérémonies, il y a quelque vertu secreta & cachée sous les nōs, il n'est icy question que de Figures ou Images cōstellées sur lesquelles les Astres agissent, & qui operent conformément à leurs influēces sur les autres Corps auxquels elles sont apliquées, mais il n'y a pas moins de foiblesse à croire que de certaines Lettres ou Chifres comme étoient les Lettres Ephésiennes si vantées dās l'Antiquité, ayant plus de vertu que quelques mots chimériques qui ne signifiet rien. Philostrate dit que les Indières fōt cheminer les Dragōs, & les endormēt par certains mots qu'ils pronōcēt. Nous aprenōs dās quelques Relations, que ceux de Senega dōnent aux

Negres des Billets qu'ils appellent **Grigris**, qui ne contiennent que quelques mots Arabes, par la vertu desquels ils prétendent estre preservez de beaucoup d'inconveniens.

Les Talismans sont donc de certaines figures d'Hommes, de Plantes & d'Animaux gravez ou taillez sous la Constellation dont on a besoin, & sur la Pierre ou le Métal qui leur est propre; ce qui opere des effets admirables, comme les Cabalistes prétendent lors qu'il ne manque rien à la Figure qu'on a dressée. Je n'en rapporte point d'exemples. Les Histoires en sont remplies. On en fait pour tout. Il y en a mesme pour la conservation des Tombeaux, qu'il faut bâtir dans des heures favorables & examinées par les Astrologues; parce que tout le bonheur des Familles dépend de là, selon l'opinion des Peuples de la Cochinchine. Enfin il est des Talismans comme de la Pierre Philosophale. Ils guerissent les Malades, ils rajeunissent les Vieillards, ils donnent des honneurs, des plaisirs & des richesses.

Il faut avouer qu'il y a des Pierres
preci

precieuses qui ont une vertu essentielle & particuliere ; mais bien souvent on leur attribue des effets extraordinaires qui ne sont que dans l'imagination des Foibles & des Crédules. On dit qu'une Pierre, qui se trouve dans le ventre du Coq, rendoit Milon de Crotoné invincible. Le Diamant fait apparoitre les Esprits lors qu'on les invoque par eau, & la Pierre Synochitis sert à les retenir lors qu'on les a évoquez. La Dentritis blanche, enterrée sous un Arbre qu'on veut couper, empesche que la Coignée ne se rebouche. Voila un plaisant Talisman. On en devroit mettre de contraires sous les Arbres qu'on veut conserver. On dit des merveilles des Agathes qui se trouvent dans l'Isle de Candie. Elles preservent des Araignées & des Scorpions, pourvû qu'elles aient une peau de Lyon gravée au dedans. Elles detournent les Tempêtes & arrestent le cours des Rivières. Si elles sont marquetées, elles causent la dissention & la discorde; & si elles sont de simple couleur, elles rendent invincibles ceux qui les portent. La Pierre Aspilates rassure ceux qui ont peur; mais la Chelonia est admirable. On pretend

que se rinçant la bouche du miel , & tenant apres cette Pierre sur la langue, elle fait prédire les choses à venir pendant un jour entier , pourveu que la Lune soit pleine ou en conjonction; mais si elle est dans le décours , cette Pierre n'opere qu'avant le Soleil levé. L'Eumecés fait voir en dormant tout ce qu'on desire sçavoir. Pline dit encor que les Pierres qu'on trouve dans les Arbres sont singulieres pour faire porter l'Enfant à terme. Il y en a mesme qui sont propres pour la generation, témoin telle que la Princesse Timaris loüa par ses Vers, & qu'elle dédia à Vénus pour ce sujet. Le Jaspe vert traverse d'une ligne blanche , passe pour un Côtte-charme chez les Peuples Orientaux ; & mesme on luy attribué le don d'Eloquēce. La Pierre d'Aigle a la vertu de découvrir les Larrons, au rapport de Dioscoride; & Belon dit que les Caloiers s'en servent en la reduisant en poudre. Ces Caloiers, qui ont plusieurs Secrets de cette nature , sont confondus par quelques Auteurs sur ce sujet , avec les Talismans, certains Prestres de la Loy de Mahomet , qu'on
dit

dit fort attachez à la Magie ; ce qui a donné lieu de croire que c'est d'eux que viennent les Talismans, & d'où ils sont ainsi appelez.

Cette conjecture n'est pas sans vraisemblance. Mais pour revenir aux Pierres précieuses, l'Ametiste, où les noms du Soleil & de la Lune sont gravez, exempte de poison celui qui la porte pendue au col. Mais il y a une Pierre qui est entierement constellée , & qui contient naturellement la vertu des Talismans, & on la nomme pour ce sujet *Stellata* ou Etoile. Enfin ces Sçavans de la Chine, & des Indes, qu'on nous vante tant dans les Livres , assignent la destinée & la fortune des Hommes aux Pierres précieuses , ainsi qu'un certain Zacharias l'assuroit autrefois au Roy Mitridate. Peut-on rien imaginer de plus merveilleux que les sept Anneaux , que Jarchas Prince des Brachmanes donna au grand Apollonius , qui portoient le nom des sept Planetes , & qui devoient servir chaque jour de la Semaine ? Quoy que tous ces effets soient peu croyables , on peut dire néanmoins avec Pline,

Pline, que les Pierres précieuses, *ubi in arctum coacta rerum nature majestas*, ont des vertus admirables, & qu'elles peuvent agir comme les autres Mixtes, soit par leur matiere, soit par leur forme substantielle, mais toujours conformément à leur nature, car hors de là c'est une chimere. Que la Pierre Solomite croisse & décroisse selon les faces diferentes de la Lune, cela se peut; mais que les Pierres ayent des propriétés occultes, qu'elles reçoivent du Ciel à cause des figures qu'on leur donne durant certaines constellations, c'est une superstition de la fausse Astrologie. Cependant s'il y a des Pierres qui operent par l'émanation & l'écoulement de leur substance, comme il arrive dans tous les corps du consentement de tous les Philosophes, il faut avouer qu'elles peuvent communiquer les vertus qu'elles ont reçues des Astres, sous lesquels elles ont esté taillées; car d'où vient cette vertu naturelle dans les Minéraux & dans les Végétaux? N'est-ce pas un effet de l'influence des Astres? Si donc on les expose d'une certaine maniere, & dans un

en certain temps où les Astres ont des influences plus fortes & plus favorables, qui doute qu'elles n'en reçoivent des proprietez qu'elles n'avoient pas ? Si l'on dit que la raison pourquoy les Grecs & les Romains portoient des Bagues au doigt de la main gauche, nommée annulaire pour ce sujet, est parce qu'il y a ~~un~~ nerf qui répond au cœur, & qui sert de vehicule à la vertu cardiaque de la Pierre précieuse qu'on y porte, peut-on trouver étrange qu'une Bague qui sera enchantée, puisse communiquer un effet dangereux qui émeut le cœur & l'imagination, & qui surprend la raison & les sens ? On a donc eu lieu de croire que de pareilles Bagues avoient enchanté Henry II. & Charles-Quint. On dit aussi que Moïse estant contraint d'abandonner une Femme Egyptienne, qu'il avoit épousée, il luy donna une Bague qui avoit la vertu d'oubly, afin qu'elle ne pensast point à luy dans son absence. Il faut donc dire que les Pierres précieuses ont, & peuvent avoir des qualitez surprenantes pour le bien, ou pour le mal des Hommes; & c'est surquoy

quoy les Cabalistes fondent le grand pouvoir de leurs Talismans, comme sur les Plantes qu'on appelle signes, ou marqués, ou caracteres de quelques maladies, ainsi que la Poulmonaire, l'Epatique, & tant d'autres sur lesquelles on peut travailler, & que l'Art nous apprend d'imiter. La vertu des Simples n'est pas moins admirable que celle des Minéraux. Elle a fait l'application du plus sage des Roys. Il connoissoit depuis le Cedre jusqu'à l'Hysope, & il n'y avoit point de l'ante sur laquelle il n'eust fait une parabole, comme parle Joseph, c'est à dire, une application de sa vertu & de sa propriété : mais qu'il est dangereux d'en pervertir l'usage, & de s'y appliquer avec trop d'attache ! Cette Science devient la punition de ceux qui en font leur étude. *Vidi, reconnoist ce grand Roy; cuncta que fiunt sub Sole, & ecce universa vanitas & afflictio spiritus.* La Science des Talismans n'est elle pas de cette sorte ? On les appelle les Emblèmes de la Nature. Mais que l'explication en est vaine & criminelle, & qu'on peut dire avec raison, *Hanc occupatio-*

*nem pessimam dedit Deus filiis Hominum,
ut occuparentur in ea!* Quittons cette
fole curiosité de vouloir pénétrer tous
les secrets de la Nature , & de vouloir
faire par elle , ce qu'elle est incapable
de faire elle-mesme. J'ay appris , dit
l'Oracle de la Sagesse , que l'Homme
ne peut rendre raison des ouvrages de
Dieu, que plus il la cherche, moins il la
trouve ; & que le Sage mesme , s'il dit
qu'il la connoist , ne la peut trouver.

Que ces Images soient donc fausses,
on n'en peut pas douter ; mais il faut
demeurer d'accord qu'elles font tou-
jours un grand effet sur l'imagination
qui en est prévenue , car enfin chaque
sens introduit son image dans l'esprit
qui comme un sceau , demeure gravée
dans l'entendement , autant qu'elle est
conservée par la memoire ; ce qui en-
tretien dans l'erreur & dans l'aveugle-
ment, ceux qui sont entestez des Scien-
ces vaines & curieuses. Mais ce ne se-
roit rien si la chose en demouroit là, &
si ces faux Mages n'infectoient le vul-
gaire de leurs opinions dangereuses.
Le Peuple superstitieux & crédule , va
plus loin. Il prend ces prestiges & ces
illu

illusions pour des miracles, & le moindre Charlatan pour une Divinité. Graces au Ciel, nous vivons dans un Siecle & sous un Regne, où les Esprits sont des abusez des Sciences cachées & secretes. On a sçeu discerner le solide de la bagatelle, & le mensonge de la verité. On peut dire aussi qu'on n'a jamais penetré dans les Sciences avec plus de lumieres & de bon sens, ce qui les rend saines & utiles, & ceux qui s'y appliquent sages & vertueux.

D. L. V. R.

Les deux Enigmes de ma Lettre de Janvier dont les Mots estoient le Chemin, & les Lunetes, ont fourny quantité d'Explications. Mr le Président de Silvecane de Lyon, a renfermé le sens de l'une & de l'autre dans ce Quatrain.

Point de détours pour les misteres;
 Mercure, allons le grand Chemin;
 Tes Lunetes icy ne sont pas nécessaires,
 Et nous découvrons tout sans aller au Devin.

La Lettre qui suit, contient une Explication particuliere de l'Enigme des Lunetes. J'avouë

J'Avoüe, Monsieur, que c'est se prendre un peu tard à vous écrire, que de commencer par vous remercier de vos Lunetes. Elles sont les plus netes que j'aye encor pû trouver. Aussi m'ont elles fait voir clair pour la premiere fois dans vos Enigmes. Ce qui m'a embarrassé en devinant celle-cy, c'est que vous dites qu'on ne les reçoit jamais qu'à son corps défendant, & que non seulement moy, mais encor beaucoup de Vieillards, les ont reçues avec toute la joye possible, eux qui ne peuvent regarder celles que leur donnent les Marchands, qu'avec un chagrin extraordinaire. Il ne manquoit plus aux Gens âgez que des Lunetes, pour lire vostre Mercure. Puis que par ce Présent vous leur levez la difficulté qu'ils avoient, je ne doute plus que la presse ne soit plus grande que jamais, & que vous ne prolongiez la vie à bien des Vieillards mélancoliques dont les Enfans vous seront fort obligez, & entr'autres moy, qui pour vous marquer l'obligation que je vous en ay, me suis avisé

140 *Extraordinaire*
avisé de faire les Vers que vous allez
voir sur vos Lunetes.

*Que tous les Gens âgéZ qui n'ont pas du
Mercure*

*Fait encor aucune lecture,
Viennent se divertir dans ce Livre enga-
geant.*

*A l'humeur d'un chacun toujours il s'ac-
commode :*

*Pour les Vieux d'aujourd'huy nous le
voyons changeant,*

*Car de les réjoûir quoy qu'il sceust la
méthode,*

*Et quoy qu'il fust d'ailleurs sur tout fort
obligeant,*

*Il n'osoit s'en servir, ce n'estoit pas la
mode.*

*Il montre aux jeunes Gens à se bien di-
vertir,*

*Avec esprit à debiter fleuretes ;
En Estrenne aux Vieillards qui veulent
ralentir*

*De leurs jeunes MoitiéZ les chaudes
amouretes,*

*Au premier jour de l'An il offre des Lu-
netes,*

*Afin d'y voir plus clair, & s'en mieux
garentir.*

Vous

du Mercure Galant: 141

Vous agrérez, Monsieur, que je vous rende le change. Vous m'avez donné vos Lunetes en Enigme. J'ay eu bien de la peine à les deviner. Trouvez bon aussi que dans ce temps, principalement où tout le monde se masque, je vous envoie un nom déguisé d'une Personne qui sera sans masque, ay déguisement, vostre &c.

*L'ANTIMOINE, du Quartier
du Louvre.*

I.

C'*Est assez consulter cette Enigme bi-
zarre,
En vain pour la cacher son Auteur fais
le fin,
Difficilement on s'égare,
Quand on a trouvé ce Chemin.*

P. GEOFFROY.

II.

P'*Our deviner l'Enigme du Mer-
cure,
Tu te donnes, Damon, une vaine tor-
ture;
Tes yeux trop affoiblis par le nombre des
ans*

N'en

N'en pourront découvrir le véritable
sens.

Ne sois point glorieux , & quoy qu'on
puisse dire ,

Employe un peu d'aide à la lire ,

Car sans cela , ma foy , tu mets tout de
travers ,

Tu déchires l'Authentique , & dis mille for-
netes.

Enfin , croy-moy , prends des Lunettes,
C'est l'unique secret pour pénétrer ses
Vers.

L'ancienne Société d'Abbeville.

I I I.

J'Avais beau lire & beau relire ,
Je n'appercevois point ce que vouloient
nous dire

Les Enigmes du dernier Mois.

Jamais sens sous un si beau stile

Ne m'a paru si difficile ;

J'eusse en vain de mes Gands déchiré tous
les doigts ,

Sans le secours de ma petite Fille ,

Dont les ans tout au plus ne font que deux
fois trois.

N'auriez-vous point les visieres mal
netes ,

M'a

*M'a-t-elle dit , en me prenant la main ?
Mon Papa , prenez vos Lunetes ,
Ce sera le plus court Chemin.*

*HEUVRARD , de Tonnerre,
Intendant de Monsieur
de Richebourg.*

I V.

*Q*ue le Chemin à tous les Curieux
A débité de momens precieux !
Cet habit blanc qui vient à la traverse ,
Quoy que de neige , empesche qu'on ne
perce
De ces beaux Vers le sens mistérieux.



*Pour arriver à ce but glorieux ,
Il faut , je pense , avoir plus de deux
yeux.
C'est un endroit où bien souvent on verse
Que le Chemin.*



*Après la Mer , & la Terre , & les Cieux ,
C'est pourtant luy qui paroist le plus
vieux.
Il sert en Guerre , à la Paix , au Com-
merce ,*

Et

*Et des sujets où nostre esprit s'exerce,
Il n'en est point qui me revienne mieux
Que le Chemin.*

**LE FIEVRE, d'Argenton-
Chateau.**

V.

AU sortir du Logis, roulant dans ma
cervelle

*les Vers de l'Enigme nouvelle,
A me voir on m'eust crû vain de juge-
ment.*

*Tantost je me plantois droit comme une
Statue,*

*Et tantost d'un prompt mouvement
Mes pas irréguliers me portoient lourde-
ment*

Sur tous les Passans de la Rue.

*A la fin trop remply de ce zele rimeur,
L'en rencontre un de tres méchante hu-
meur,*

*Je pensay d'un seul choc le renverser par
terre.*

*Le Brave alors d'une voix de Tonnerre,
En me repoussant d'une main,
Cadebiou, me dit-il, regardez le Che-
min.*

**LE PRIEUR PELEGRIN, de
Pignans en Provence.**

VI.

V I.

Mercure , tu m'as mis d'une terrible
humeur ,

J'aurois voulu de tout mon cœur
Voir ton Enigme à tous les Diables ;
Ce n'est pas que les Vers n'en soient fort
agrecables ,

Ils sont en vray stile du temps ,
Enfin l' Enigme est des mieux faites ;
Mais pour en découvrir le sens ,
Il est fâcheux qu'à l'âge de vingt ans
Il faille prendre des Lunetes.

Le mesme.

V I I.

CHer Confrere en Bacchus , voudras-
tu bien m'en croire ?

Laisse - là Mercure , & ne songe qu'à
boire.

Je veux qu'il ait beaucoup d'appas ;
Pour moy , sans balancer , je préfere un
Repas

Atant de beaux Discours , d' Airs , & de
Chansonnetes ,

Amy , fais-en de mesme , & remets tes
Lunetes.

Nous sommes dans un temps où l'on a le
goust fin ,

Q. d e Janv. 1680.

G

*On n'y vit point du vent ; mais un excel-
lent Vin.*

*Un lambeau de Mayence , une bonne
ventrée ,*

*Ont plus de Partisans dedans cette
Contrée ,*

Que la plus celebre Ecrivain.

*L'Amy de la Bouteille,
d'Abbeville.*

V I I I.

A *Vx Vieilles la Lunete est toujours
necessaire ,*

*Mais ce n'est pas ce qui me tient en
soin ;*

Avant que d'en avoir besoin ,

*Je pense avoir encor bien du Chemin à
faire.*

LA LORRAINE ESPAGNOLETTE.

I X.

L *'An passé ce mystere auroit esté peut
estre*

*Obscur & trop caché pour un Esprit hu-
main ;*

*Tout revêtu de neige , il ne pouvoit pa-
reître.*

*Je le voy nud , j'y cours , c'est icy le
Chemin.*

*FRADET , Pr. de S. G. l'Aux.
X.*

X.

Vous qui sur le declin de l'âge
Perdez presque des yeux la lumiere
Et l'usage,
Et le plus noble de vos sens,
Ne vous chagrinez point dans l'état où
vous estes,
D'avoir les paupieres mal netes,
Vous allez rajeunir, car malgré vos
vieux ans,
Le *Mercur*e à tout âge a trouvé des Lu-
netes.



Si vostre veüe est obscurcie
Par quelque maille, orgueil, humeur,
taye, ou chassie,
De vous le *Mercur*e prend soin;
Mettez donc en repos vos ames inquietes,
Il a mille vertus secretes,
Et pour vous secourir dès le pressant besoin,
Son art mesme à ces maux a trouvé des
Lunettes.

RAVEL, de Rouen.

XI.

Quand de neige en Hyver la terre est
tapissee,
Le grand Chemin caché nous égare en
plein jour,

G ij

*Et c'est ainsi Vieille insensée ,
Que sous des cheveux blancs vostre beau-
té cachée*

Fait chez vous égarer l'Amour.

*Croyez-moy , vieux Tison que l'amour va
brûlant ,*

*Renoncez aux douceurs , renoncez aux
fleuriettes :*

*Mais mes yeux , dites-vous , ont encor du
brillant ,*

*Oùy , c'est quand sur le nez vous avez des
Lunettes.*

*MICONET , Avocat à Châ-
lons sur Saône.*

XII.

D*epuis que je lis le Mercure ,
Je n'ay point vu d'Enigme plus obscure.*

Mongénie y perd son Latin ;

*Mais comment en pouvoir découvrir le
mystère ?*

*Comment trouver le fin & le nœud de l'af-
faire ,*

Puis qu'elle en cache le Chemin ?

*Le Controlleur des Muses de
Montasnel en basse Nor-
mandie.*

XIII.

XIII.

Rendre service au Sage, au Pauvre,
à l'Opulent,
C'est l'usage de ton talent;
Ton secours est bien nécessaire
A plus d'une Personne, & pour plus
d'une affaire.
Cependant on ne t'aime pas,
Tu n'obliges, dis-tu, par tout que des
Ingrats.
Je ne scaurois trouver tes plaintes indis-
crettes.
Je ne t'ay pourtant pas grande obliga-
tion,
C'est par pure compassion,
Car lors que je te vis, je te vis sans Lu-
nettes.

Les Inconnus de Poitiers.

XIV.

Quand tu cherches le mystere
Des Enigmes de ce Mois,
C'est sans raison que tu crois,
Qu'il faut pour sortir d'affaire,
Aller trouver la Iobin.
On ne dit là que sornettes
Qui menent à triste fin.

G iij

*Prends seulement tes Lunettes ,
Après va le grand Chemin.*

LE P. LA TOURNELLE.

XV.

A M. LE D A U P H I N.

S O N N E T.

C'est assez , Grand Dauphin , ~~accu-~~
per à l'Histoire ,
Mars jaloux des Neuf Sœurs , prétend
avoir son tour ,
Et ne sçauroit plus voir différer l'heureux
jour
Qu'Hymen vous doit unir avecque la
Victoire.

Il promet en partage aux Filles de Mé-
moire ,
Le Prince qui sera le fruit de vostre a-
mour ,
Pourveu qu'en mesme temps par un juste
retour
Il puisse librement vous guider à la
gloire.

Elles vous ont acquis le Mestier des Sça-
vans.

Et

du *Merveilleux Galant*. 151
Et l'Art de vous moquer de l'injure des
temps ;

Mais le Dieu des Lauriers , & le Roy de
la Trace ,

Luy , que charment en vous des talens
inouis ,

Vent , vous faisant passer mesme sur le
Parnasse ,

Vous apprendre à trouver le Chemin de
LOUIS.

C. HUYGHE , d'Orleans.

X V I.

L'Enigme que vous proposez ,
Ne me surprend pas moins que l'effec
des Planetes ;

Resvez , lisez , & relisez ,

On n'y peut rien voir sans Lunetes.

BAPELON , Prestre de Saint
Estienne en Forest.

X V I I.

TEs deux Enigmes m'ont occupé ce
matin ,

Et de les deviner j'estais fort incertain ,

Mais sur l'une astaché plus qu'à ma Pa-
cenoître ,

G iij

Les Lunetes m'ont soulagé :

Et parce qu'il n'a point neigé,

J'ay trouvé le Chemin de l'autre.

POISSON.

X V I I I.

VOstre premiere Enigme est (dit-on)
trop obscure,

Agreable & galant Mercure.

Chacun pourtant voulant faire le fin,

En cherche comme il pent le sens à l'a-
vanture.

Pour moy je tiens la route la plus sûre,
Lors que pour la trouver je prens le grand
Chemin.

Les nouveaux Académiciens
de Beauvais.

X I X.

LE plus clairvoyant Interprete,
Fût-ce Argus avec ses cent yeux,
Dans cet Enigme ingenieux
Ne verroit goutte sans Lunete.

GOULLE', Avocat au Parlement
de Roüen.

X X.

Mercure, de chacun procure l'avan-
tage.

Il fait des Lunetes aux Vieux ;

Et

*Et comme à tous il se partage,
Il montre le Chemin aux jeunes Cu-
rieux.*

GIBIEUF DE LA FAYE,
de Bourges.

XXI.

LE mot de cet Enigme est assez dif-
ficile,

Pour le trouver je suis trop malhabile,
Et quand j'y resserois d'icy jusqu'à de-
main,

Je demeurerois en Chemin.

GARDIEN.

XXII.

J'Ay beau conter à Philis des fleurettes,
Et luy vanter les biens de ma Maison;
Elle pretend avoir raison,

De m'écarter en voyant mes Lunettes.

HUGO DE GOURNAY.

XXIII.

DEpuis que je lis des Enigmes,

Soit en figures, soit en rimes,

Je n'en ay point trouvé qui m'embarasse
plus.

La premiere cacherait-elle

De la Mer le flux & reflux,

Et la seconde, une Escabelle ?

G

154 *Extraordinaire*

*Vrayment je suis au bnt , j'ay rencontré
le fin.*

*Vous ne sçavez , Muse , ce que vous
faites,*

*Vous n'en trouverez pas d'aujourd'huy le
Chemin,*

*Si vous n'avez de meilleures Lunetes.
Le Contrôleur des Muses
de Montasnel en Basse
Normandie.*

XXIV.

E*N tout temps, en tous lieux, & pour
plus d'une affaire,*

Le Fer fut toujours nécessaire;

Mais je vous diray sans gauchir,

*Que ce qui me paroist aussi vieux que le
Monde,*

*Et qu'on ne peut trouver lors qu'il vient
à blanchir,*

*Qui sert en Guerre , en Paix , qui mène
aux bords de l'Onde ,*

Est, ou je suis un faux Devin,

Infailiblement le Chemin.

Les Inconnus de Poitiers.

XXV.

L*A vieille Iris parle encor d'amou-
retes;*

Mais c'est bien se moquer des Gens,

Car

du Mercure Galant. 155

*Car elle a plus de cinquante ans,
Et ne peut lire un mot sans prendre des
Lunetes.*

C. Huruge, d'Orleans.

XXVI.

L'*Anteur du Mercure est bien fin,
Il ne conte pas des sornetes,
Quand pour decouvrir son Chemin
Il nous fait prendre des Lunetes.*

*LE REDDE, Chanoine de
S. Piat à Chartres.*

XXVII.

E*tre necessaire au Commerce,
Et sans se rebuter, souffrir mainte tra-
verse,
Confondre avec sa fin celle de l'Univers,
Et toucher tous les Ports des Mers;
Après ce beau portraict, apres cette pein-
ture,
Il ne faut pas aller consulter la Iabin,
Pour deviner, Galant Mercure,
Que vous avez voulu nous parler du
Chemin.*

*HEUVRAUD, Avocat en Par-
lement, de Tonnerre.*

XXVIII.

Quel mystere est celuy cy,
 Qui par aucuns Interpretes
 Sans le secours des Lunetes,
 Ne scauroit estre éclaircy ?

SAINT VINCENT.

X X I X.

Pour arriver au sens mystérieux
 Que la premiere Enigme icy cache à mes
 yeux,
 J'ay pris le Coche qui me mene
 De Paris au País du Maine.
 Dites, Monsieur, de grace, au pauvre Pe-
 lerin,
 Si ce n'est pas là le Chemin.



Pour la seconde en verité,
 Si grande en est l'obscurité,
 Que je donne ma Robe aux plus fins In-
 terpretes,
 S'ils la découvrent sans Lunetes.

DE NIVELLE, Avocat
 en Parlement.

X X X.

Des qu'à marcher on commença,
 Le Chemin sur la Terre aussitost se traça.
 Et

*Et la route en suite sur l'onde,
De l'un jusques à l'autre Monde,
Reconnut pour l'Auteur de son inven-*
tion,

L'Art de la Navigation.

*Quand le sable ou la neige cache
Le chemin, l'embarras en fâche ;
Enfin tenant le vray , de peur de s'éga-*
rer,

On peut le demander pour s'en mieux as-
surer,

*Et cela durera du Monde autant que
l'âge ;*

*Ainsi c'est le Chemin, la Route & le
Passage.*

LE CHEVALIER BLONDEL.

X X X I.

P*Our considérer les Cieux,
Et voir le cours des Planetes,
Si l'on n'a pas de bons yeux,
Il faut prendre des Lunetes.*

Le Bon Amy, de Rouën.

X X X I I.

L*E Mercure sage & benin
Prévoyant bien que le Chemin
Qu'il nous avoit tracé sous une Enigme
obscuré,*

Se

*Seroit de difficile accès
Pour un œil qui des ans a ressenty l'injure,*

A mis une Lunete aupres.

**DRONCE & LA SECHERESSE,
Solitaires de Touraine.**

X X X I I I.

S*I je croyois qu'on mist mon nom dans
le Mercure,*

*On me verroit d'abord prendre la plume
en main,*

Coucher sur du papier, ou sur du parchemin,

Quelque curieuse avanture,

Mais pour suivre un si beau Chemin

Il faudroit estre aidé des dons de la Nature,

Se servir de la conjoncture,

Et ne pas renvoyer l'affaire au lendemain.

**BAPELON, Prestre de Saint
Estienne en Forest.**

X X X I V.

D*Es Enigmes vieux Interpretes,*

*Qui pour trouver le sens perdez vostre
repos,*

Si

du Mercure Galant. 159

Si le vent en lisant fait tomber vos Lunetes.

Il vous apprendra les deux Mots.

*La BLONDINE GUERIN,
de Provins.*

X X X V.

Pour expliquer l'Enigme qu'on propose
Tu pourrois bien rêver jusqu'à demain,
Sans avancer pour cela de grand' chose,
Si tu ne vas tout droit le grand Chemin,
FORMENTIN & CAUDRON,
Régens au College
d'Abbeville.

X X X V I.

Il n'est point de Vieillard, si peu judi-
ci eux
Qui ne doive trouver cette Enigme facile
En effet pour aider sa prunelle debile,
Les Lunetes bientôt luy sauteront aux
yeux.

Les mêmes.

X X X V I I.

EN Chemin l'autre jour je trouvoy
des Lunetes;
Mercure, on dit qu'elles viennent de
vous,

Je

160 *Extraordinaire*

*Je vous les rends, avoüez entre nous
Que qui rend de la sorte, aime à payer ses
debtes.*

Les mesmes.

XXXVIII.

P*Our apprendre le Manége,
Sans qu'il en coûte beaucoup,
Les Chemins couverts de nége
Vous l'enseignent tout d'un coup.*

Le bon Amy de Roüen.

XXXIX.

S*Uivre le grand Chemin
Un Baston à la main,
M'a toujours paru fort utile;
Aux Champs aussi bien qu'à la Ville,
C'est l'appuy du Vieillard comme du Pe-
lerin.*

DE LA COULDRE, de Caën.

XL.

E*Nigme, en vain à t'expliquer
Mon esprit se veut appliquer,
Car tu me parois si secreete,
Que ton sens ne se peut qu'à peine conce-
voir.*

Ainsi pour mienx t'appercevoir,

*A l'âge de vint ans j'ay besoin de
Lunetes.*

*LE ROUX, Ecclesiastique
de Bretagne.*

XLI.

S*ur l'Enigme j'avois l'esprit fort
à la gesne,
Et sans-doute j'aurois resvé jusqu'à de-
main,*

*Si mon Pere prenant ses Lunetes en
main,*

*Ne m'eust dit ; Tien , voila le Mot qui
te fait peine.*

LE GIVRE, Avocat à Provins.

XLII.

P*our trouver au plustost l'Enigme du
Mercure,
J'ay voulu me servir d'un Chemin de
détour.*

*J'ay cherché cette route & la nuit & le
jour ,*

*Croyant qu'elle seroit & plus courte &
plus seûre ;*

*Mais n'ayant pû trouver le but de mon
dessein ,*

*Pourquoy (me suis-je dit) faire icy tant
le fin ?*

Pour

162 *Extraordinaire*

*Pour trouver cette Enigme obscure,
Il ne faut seulement qu'aller son grand
Chemin.*

Les Réclus de S. Leu d'Amiens.

XLIII.

A *Mans à cheveux gris,
Qui lassez vos Iris
A lire vos Fleuretes;
Le Mercure à ce jour
Pour servir vostre amour,
Vous offre des Lunetes.*

DE LONGES, Avocat à Lyon.

XLIV.

JE ne suis pas un grand Prophete,
Et je ne sçais pas deviner;
Mais j'ay grand besoin de Lunete,
Moy qui commence à grisonner,
Et si je suis bon Interprete,
Je croy sans beaucoup raisonner,
Qu'on trouve dans vostre Gazette
Ce que je viens d'imaginer;
Remede pour la Camusote,
Remede qu'on peut bien donner
Aux nez qui sont faits à Pompee.
Quand l'âge vient nous chagriner.
Heureux trois fois soit le Poëte
Qui peut si bien le façonner.

Le Bedeau utile de Laon.

XLV.

XLV.

Comme il m'est glorieux de voir ce
que vous faites,
Mercure dont l'esprit remplit tous nos
souhaits ,

Pour vous envisager de pres ,

J'ay voulu prendre des Lunetes.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

XLVI.

Que le Mercure est agreable !

Que ses desseins sont genereux !

Pour se donner à tous, sa bonté secon-
rable

Envoye à cet effet des Lunetes aux
Vieux.

P. GEOFFROY.

XLVII.

Des Rayons du Soleil une Née
embellie

Exprime son portrait par la réflexion;

C'est alors que Phébus regarde un
Phaëton ,

Que l'on appelle Parélie,

LA BLONDINE GVERIN,
de Provins.

RELA

*RELATION D'UNE
Feste donnée à Bacchus , par les
Nymphes du Mont Nissa , à
l'occasion de la Conquête des
Indes.*

A Pres avoir fait triompher l'Amour aux yeux de toute la Terre , dans la dernière Lettre que vous avez reçeuë de moy , ne me sera-t'il pas permis , Monsieur , de prendre dans celle-cy le party d'un autre Dieu , qui le premier icy-bas a porté le Diademe , & sans qui peut-estre l'usage des Triomphes seroit encor ignoré? Mais pourquoy ne travaillerois-je point à la gloire de Bacchus ? Vous m'en donnez une occasion par la cinquième Question de vostre Extraordinaire. J'ay donc crû que sans trop m'éloigner de la décision que vous en demandez , je pouvois inventer ce qui suit.

Dés que Bacchus fut Vainqueur des Indiens , il fit bâtir dans leur País au pied du Mont-Nissa, une Ville de même nom , afin d'élever un Monument
éternel

éternel à sa gloire , & de rendre plus celebres les Nymphes qui l'avoient noury durant sa jeunesse. Ces Nymphes reconnoissantes d'un bienfait si considerable, s'éforçerent de témoigner de la gratitude à Bacchus. Dans ce dessein elles luy preparerent une Feste, pour laquelle elles employerent des Mets delicieux, des Vins exquis, & des Fruits excellens. Elles accommoderent à l'entrée de leur Antre un Berceau de Treille en forme d'Arc de Triomphe, autour duquel regnoient des Festons de Lierre, & de Vigne. Elles mirent encor toute leur adresse à figurer au dessus de la place de Bacchus , une espee de Diadème, avec les Raisins qui pendoient du haut de ce Berceau. Le Dieu couronné de Pampre & arrosé de Parfums, estoit assis sur des Lits gazonnez, mais tout semez de Fleurs. Il avoit le plaisir d'entendre les Bacchantes & les Satyres qu'il avoit amenez avec luy, mêler le son de leurs Instrumens au ramage des Oiseaux, & aux murmures des Fontaines. D'ailleurs les Nymphes le divertissoient de ce qu'on pouvoit luy dire de plus agreable , & de plus

plus enjôué. Il n'est pas difficile à croire qu'un Conquerant, qui estoit bien aise de se délasser des fatigues de la guerre, s'abandonna là entierement à la joye. Aussi répondoit-il à tous les bons mots, & plaisantoit-il sur toutes les matieres qui se présenteient. Je vous laisse à penser s'il oublia de tourner en ridicule la maniere dont les Indiens avoient appris de luy l'usage du vin, & comme ces Barbares en ayant bû, s'imaginoient que ce fut du poison, parce qu'il les avoit enyvrez & mis en furie. Ce n'est pas que dans la belle humeur cette reflexion sérieuse ne luy échapât. Le Vin, s'écrioit-il, servira de témoignage aux Héros futurs, que le métier de Mars ne doit point estre leur seule occupation, puis qu'il est des talens pour les regnes de Paix, qui peuvent immortaliser. Il est vray, Seigneur, répondit une des Nymphes, que l'art de planter la Vigne, non moins que le bruit de vos Conquestes, porte vostre non aussi loin que le Soleil porte sa lumiere, & fait qu'on vous élève des Autels par tout. Les
Hom

Hommes , continua-t-elle , sont heureux à present de sçavoir cultiver cette Plante admirable , qui commençoit à n'estre plus si chérie ny si estimée , qu'elle l'avoit esté dans les premiers siècles , lors qu'une aventure , qui est digne de vous estre racontée , la fit connoistre. Nous autres Nymphes nous sommes pour ainsi dire , des Archives vivantes qui peuvent transmettre jusqu'à la dernière posterité les merveilles des siècles passez. Bacchus prévoyant peut-être que le recit seroit long , se mit à boire plusieurs coups , & apres écouta ce qui suit .

Un jour que les Dieux s'estoient tous assemblez dans le Ciel , reprit la mesme Nymphe , l'Amour se servit de l'occasion pour se plaindre à eux , de ce que son pouvoir commençoit à décliner sur la Terre. Moy , remontroit-il à ces Divinitez , qu'on nommeroit à bon droit le principe de tout bien , sera-t-il dit que mes fleches ne feront plus de blessures , & que mon flambeau sera incapable desormais d'enflammer le cœur des Humains ? Il est donc de ma destinée d'avoir mon couchant de

de même que le Soleil ; mais est-il de votre intérêt de souffrir qu'il y ait dans l'Univers des Jeux , & des Plaisirs, où les miens ne soient point appelés ? Les Mortels à présent se forment une humeur grossière, barbare, & sauvage, parce qu'ils suivent peu mes maximes qui n'exigent que la douceur, la politesse , & l'urbanité. Vous vous apercevez sans doute , que le cœur de ces Mortels s'endurcit de jour en jour à vos inspirations. Hélas ! s'ils s'engageoient davantage sous mes Loix, ils deviendroient doux, traitables, & dociles aux enseignemens de la vertu. Veüillez, grands Dieux , pénétrer la vérité de mes paroles, & rétablir mon pouvoir dans l'une & l'autre Hémisphère ! Ce discours finy , Esculape seul y répondit , en disant que pour remédier aux malheurs de l'Amour , il sçavoit un moyen sûr. Ce moyen étoit de donner à connoître aux Hommes une certaine Plante, qui auroit la force de leur communiquer un feu qui augmenteroit celui qu'inspire le Dieu qui fait aimer. Dès que ces Mortels auront goûté du fruit de cette Plante,

ajou

ajouôtoit - il , vous les verrez se retirer des fatigues de la Chasse, qui est presque leur unique divertissement , afin d'embrasser une vie plus mole , & plus oisive. S'il arrive que les Hommes trouvent ce fruit si délicieux qu'ils en prennent avec excès , cet excès sera moins préjudiciable que celuy des autres vices. Le grand Jeu , par exemple, est la ruine d'une Famille ; car bien qu'un Joüeur soit longtemps heureux, la fortune peut changer pour luy, & ce changement le dépouïller à la fin de tous ses biens. Ses Enfans qui ne s'attendoient point à ce fâcheux revers, en sont d'autant plus misérables, qu'ils n'ont point esté élevez à se garantir de la mandicité par le travail. De mesme si un grand Chicaneur laisse des héritages mal acquis à ses Enfans , ces Enfans ne les possederont point en sûreté, puis qu'on sera toujourns en droit de les refaisir sur eux , lors que la malversation de leur Pere deviendra connue. C'est pourquoy leur infortune est qu'ils sont ruinez par les frais de Justice. Au lieu que les Enfans d'un Buveur voyant dépérir insensiblement leur bien , se

Q. de Janv. 1680.

H

prévaloir contre les rigueurs du Sort. Et puis quels blasphemes ne vomit point un Homme qui est dans la perte du jeu ! De quels crimes n'est point capable celui qui de sens froid , ravit l'héritage de son Voisin ! Et l'un & l'autre , quel méchant exemple donnent-ils à leur Famille ! Un Buveur, tout le mal qu'il commettra , sera de noyer sa raison dans le Vin , car les crimes qui seront les effets de son ivresse , ne feront point de mauvaise impression , puis qu'ils proviendront d'un insensé, & qu'au contraire ils inspireront plutôt du dégoût & de l'horreur. Croyez-moy , il n'est point de passion qui cause du bien dans le monde , autant qu'en produira celle de boire , lors qu'elle ne sera point poussée jusqu'à l'excès, car un Mortel qui prendra du jus de cette Plante modérément s'il est Soldat ; il en aura l'ame moins inaccessible à la crainte, & ainsi rendra des services plus considérables à son Prince & à l'Etat. S'il est Homme de société , il sera souhaité davantage, parce qu'il en aura l'humeur plus agréable. S'il est Amant, il sera mieux écouté
de

de sa Belle , parce que ce qu'il luy dira en aura plus d'énergie.

L'Amour satisfait de ce que luy ap-
prenoit Esculape , le pressa de luy faire
connoistre cette merveilleuse Plante.
Il obtint facilement ce qu'il deman-
doit , & éprouva aussi-tost sur l'Or-
meau, qui estoit un jeune Homme In-
dien , bienfait , & d'une Race illustre,
que le Jus de cette Plante ou plutôt
ce Nectar , seroit propre pour achever
de consumer les cœurs qui auroient dé-
jà esté échauffez du feu de son Flam-
beau. Il prit donc l'occasion que l'Or-
meau fatigué de la Chasse, s'endormit
dans le fond d'un Bois , afin de luy ins-
pirer en songe que s'il goûtoit du fruit
d'une certaine Plante faite de la ma-
niere qu'il luy dépeignoit , il rempor-
teroit une Conqueste qu'il estimeroit
plus que tous les biens du monde. En-
suite il luy perça le cœur d'une de ses
Flêches. Dès que ce jeune Chasseur
fut réveillé , il vit à quelques pas de
luy la Plante dont il luy avoit esté par-
lé en songe. Il en goûta , & le Jus luy
en parut délicieux. Il fit part aussi-tost
de cette nouvelle découverte aux Per-

H ij

sonnes de sa connoissance , & chacun en eut de la joye : mais il ne tarda guères à rencontrer la Vigne qui estoit la Beauté pour qui l'Amour l'avoit blessé. Comme l'Ormeau avoit pris du Jus de la Plante abondamment , il estoit d'une humeur plus enjouée que de coûtume. Ainsi faisant alors un aven de sa passion à cette Belle , il n'eut pas de peine à s'insinüer dans ses bonnes graces. Cet Adorateur , tout glorieux de ce qu'il estoit écouté favorablement , ne douta point que la Vigne ne fust cette Conquête que le songe luy avoit predite. Aussi depuis ce temps-là on auroit pû luy presenter les honneurs du Triomphe avec le Diadème , si quelqu'autre en avoit esté l'Autheur avant vous ; on luy auroit encor donné les Trésors des Indes qui vous sont acquis , qu'il auroit tout méprisé pour jouir du bonheur de voir son Amante. La Chasse avoit cessé d'estre son unique employ, depuis que son cœur estoit devenu la proye des beaux yeux de la Vigne. Cette jeune Beauté estoit alors pour luy une Diane , qui portoit son Arc & ses Flèches dans ses yeux. Enfin il ne se passoit

passoit plus de jours sans que l'Ormeau eust le plaisir de parler à sa Maîtresse, ou de goûter du Jus de la Plante. Les endroits mesme du Bois où se trouvoit cette Plante, estoient les lieux de leurs rendez-vous. Ce qui en est un témoignage assuré, c'est que lors qu'ils estoient sur le point d'y savourer les délices de l'Amour, un Chasseur, qui n'estoit pas encor devenu Bûveur & Amât, entendant du bruit dans des brossailles, perça d'un coup de Javelot les deux Personnes amoureuses. Leurs blessures étant mortelles: elles expirerent entre les bras du Chasseur. Mais l'Amour voyant qu'on començoit à suivre ses Loix avec ardeur, & que l'Ormeau & la Vigne estoient les vrais modeles d'une parfaite union, à l'instant mesme les métamorphosa tous deux. Il changea la Vigne en la Plante qui avoit donné lieu à leurs intrigues, & l'Ormeau en un bel Arbre, dont l'ombrage seroit recherché de ceux-là mesme qui n'auroient qu'à y prendre le frais, & que des mysteres amoureux n'y conduiroient pas. L'Amour craignant que par une longue succession de temps, on

ne perdist la memoire de cette Méta-
morphose, assigna des noms à la Plante
& à l'Arbre ; & c'estoient ceux de l'A-
mant , & de l'Amante. Mais afin qu'on
ne doutast jamais de la verité de l'Hi-
stoire , ce Dieu a voulu que jusqu'aux
siecles les plus reculez , l'Ormeau & la
Vigne tout insensibles qu'ils sembler-
oient estre , continuassent à s'em-
brasser.

La Nymphé finit là son Discours.
Je ne vous diray point ce que Bacchus
y répondit , comme se passa le reste de
la Feste , ny de quelle maniere ce Dieu
retourna triomphant à Thebes ; ma Let-
tre n'est déjà que trop longue , & il est
temps de vous dire que je suis vostre,
&c.

DE LA SALLE , Si de l'Etang.

DES



DES FEUX DONT LES
Anciens se servoient dans les
guerres , & de leur composition ;
& de la découverte de la Pou-
dre à Canon.

IL me semble qu'il est assez à propos de donner un Abregé des Feux dont les Anciens avoient l'usage dans leurs Guerres , & d'en déclarer la composition , la nature & les effets , avant que de parler de la Poudre à Canon , à cause du raport qu'ils ont ensemble , & pour en faire un parallele.

Il seroit icy superflu de nommer toutes les Machines de guerre , leurs figures , leurs usages & leurs effets , & plusieurs autres choses que les Anciens avoient dans leurs Armées , & de dire quels en ont esté les Inventeurs. Les Curieux auront recours aux Auteurs , entre lesquels sont Vegetius , Polybe , Frontin des Stratagemus , Ælian , Godefræus , Steuvechius en son Commentaire , Olaius Magnus , Theodorus ,

H. iiii

Zuingerus en son Theatre de la Vie humaine , & plusieurs autres , nostre dessein n'étant que de parler des Feux des Anciens.

Il faut commencer par les matieres qui entroient en leur composition. La premiere estoit ordinairement le Bitume, dont il y a deux especes. L'une est liquide , & l'autre limoneuse & épaisse. De ce Bitume liquide il distile une Huile qui pénètre les Pierres & les Rochers , que l'on appelle à cause de cela *Petrole*. Cette Huile est si susceptible du Feu , qu'estant mêlée dans la composition, elle la rendroit extrêmement combustible. Quelques-uns ont voulu dire que c'estoit la Naphthe; mais nous y trouverons de la différence; puis que l'une & l'autre servoient à la composition. Le Bitume épais & limoneux est une terre grasse , onctueuse & chaude , qui ne laisse pas de servir à la même composition. On trouve plusieurs Lacs dans les Parties Orientales qui regorgent de ces deux sortes de Bitume , & principalement il y en a un fameux vers l'Euftrate. Ce fut de ce Lac que l'on tira la matiere dont la Reyne Sémiramis fit enduire les Mu-

maillles de Briques dont elle avoit fait ceindre Babylone.

Outre ces deux matieres , on ajoûtoit une autre espece de Bitume, appelé *Asphalte* , qui a beaucoup de raport avec la Poixrésine , mais qui est un peu plus dur , qui demeure plus longtemps allumé , & qui se nomme à cause de cela *Pissasphalte*. Il prend fort aisément feu : La seconde espece de l'*Asphalthe* est un peu limoneuse , & ressemble beaucoup au Bitume épais. Il y a des Lacs de l'un & de l'autre plutôt au Levant qu'au Couchant, & au Nord, à cause de la chaleur qui aide à leur génération. Ce fameux Lac , nommé *Asphalte*, si large & si profond, qui contient soixante stades de circuit, est dans la Paléستine , & sa matiere approche du Bitume; mais l'odeur en est plus forte & enteste davantage. C'est de luy dont Aristote , Strabon , Joséphe, Egesippe, Simon Majole, & autres, font mention & rapportent des merveilles.

On adjoute encor à cette composition le Soulfre , qui estant d'un esprit plus subtil & plus vif, aidait beaucoup à l'inflammation. Il y en a quatre espe-

ces. Le vif, que les Grecs appellent *Apyron*, parce qu'il est tel qu'il sort de la Mine, & ne passe point par le feu. Les autres especes s'y fondent aisément. Les Isles Volcanelles, Lipary, Scantia & Scandaglia, en abondent aussi-bien que Pozzoli, & pour cela ces lieux sont ordinairement sujets à prendre en feu. Il y a des Fontaines sulphurées qui en font connoître les Mines. L'Isle de Thule où est le Mont Hecla, qui jette continuellement du feu comme le Mont Ethna & le Vesuve, en fournit toute l'Europe.

On y méloit aussi de Nitre, qui est une espece de Sel qui se tire de la Terre, & dont l'esprit est fort subtil. Il s'en trouve des Mines dans Naucratis, & près de Memphis, au raport du même Theodore Zuingerus.

La Malthe, qui est une espece de limon de nature gluante, onctueuse & adherente, estoit du nombre de ces matieres. Ce limon estant une fois allumé, ne se peut éteindre dans l'eau même, & la pluye l'embrase davantage. Il ne se détache point de la chose où il tient, qu'il ne l'ait entierement consumée

mée; de sorte qu'un Soldat en estant pris en ses vêtements ou en ses armures, n'avoit pas le temps de s'en dépouiller qu'il n'en sentist les furieux effets. Il y en a un Lac près de Samosate en Comagène; & Lucullus Capitaine des Romains vit les prodigieux effets de ce limon au Siege de cette Ville, qu'il fut contraint de lever avec la perte de beaucoup de ses Troupes qui furent consumées de ce limon en feu. Voyez sur cela Lucain.

La Naphthe estoit aussi une des principales matieres. Elle a une si grande affinité avec le feu, qu'elle s'y jette d'elle-mesme sitost qu'elle le voit. Elle est inextinguible, & coule des lieux d'où elle naist comme le Bitume liquide ou la Petrole. La matiere en peut se secher, & tient toujours de sa nature subtile & ignée. On en voit divers Lacs dans la Contrée de Babylone, & en celle d'Austragène, Ville des Parthes, comme aussi dās la Perse. On tient que Médée, pour se vanger de l'infidelité de Jason, trouva le moyen de consumer par la Naphthe qui prit feu, Creüse sa nouvelle Epouse, & le Roy Créon son Pere,

Pere, luy ayant envoyé une riche Couronne & un Voile qui en estoient enduits, sous prétexte de quelque reconnaissance. Le plus prompt remède contre la Naphthe en feu, est de l'étouffer avec de la terre, de la fange & du vinaigre. L'eau n'y feroit rien. On use des mêmes choses pour éteindre la Malthe. On peut voir Ammiam, Marcellin, Diodore, Probus, Salluste, & autres.

Voila les principales matieres qui entroient en la composition des Feux des Anciens, lesquelles estant alliées ensemble, faisoient des operations prodigieuses. Ils en avoient leurs Magazins pleins comme nous de Poudre à Canon.

Les Grecs ont esté les inventeurs d'un Feu à qui l'on donnoit ordinairement le nom de Grégeois. Olais en rapporte la composition. Il se faisoit de matieres fort combustibles & inextinguibles; l'Asphalte, la Naphthe, la Gomme Dragant, la Poix Grecque, le Soulfre, le Vernis de Genèvre, le Nitre, la Pétrole, le Sel Gemme, la Sarcacole & le Camfre, y entroient, & ce Feu estoit si subtil & si actif, que quand la matiere en estoit allumée, elle rouloit d'elle-
me sme

mesme avec tant de violence , qu'elle consumoit dans un Camp , Hommes, Chevaux , Bagages , Armes , & toutes les Machines où elle s'attachoit. Elle subsistoit mesme dans l'eau sans s'éteindre. C'est aussi dont on se servoit dans les Armées Navales pour brûler les Vaisseaux & faire perir la Milice ; car un Homme en estant atteint avoit beau se precipiter dans la Mer , ce Feu l'y consumoit comme ailleurs. Voyez Plutarque en la Vie d'Alexandre.

On inventa encor une autre forte de Feu inextinguible , dont la matiere estoit la Poix, le Soulfre, l'Encens , la Manne d'Encens, le Bitume, la Petrole, la Colophone, avec de la raclore de Sapin gommeux ou de Larix , & c'estoit dont on enduisoit les faisceaux de Serment , ou d'autre bois combustible, qu'on jettoit avec des dards en forme de carreaux de foudre, pour les attacher aux Machines de Guerre, ou Tours ambulatoires des Ennemis, & y estant une fois attachez , ils consumoient souvent les Machines avec les Soldats. On se servoit de ces mêmes faisceaux attachez aux cornes des Taureaux. Les ayant enduits

endus & allumez, on pouſſoit la nuit ces Animaux en furie dans le Camp des Ennemis, & y cauſant une grande épouvante aux Hommes & aux Chevaux, ils y faiſoient un étrange ravage. Ajoutons qu'on ſe ſervoit de ces mêmes matières en Feu qu'on verſoit du haut des Tours ou des Murailles des Villes aſſiégées ſur les Soldats qui les eſcaladoient, & que l'on jettoit ces faiſceaux attachez à des crampons ſur ceux qui avec leurs Bouchers faiſoient la tortue pour y grimper. C'étoit encor avec ces Feux que l'on étouffoit les Mineurs dans leurs trous quand ils ſap- poient les Murailles. Voyez Appian Alexandrin, Herodian, les Commentaires de Céſar, & autres. Le premier Inventeur des Mines des Anciens eſtoit Capanée.

L'uſage eſtoit auſſi des Miroirs ardans. On en voit un fameux exemple dans la Guerre des Romains contre la Ville de Syracuſe, d'où Archimede, à qui on en donne l'invention, brûla la Flote Romaine, quoy qu'elle fût éloignée de 4. ou 5. milles de Syracuſe. Voyez les Ouvres du même Archimede.

Les

Les Flambeaux ardans de Cire, de Nitre & de Poix, servoient pour éfrayer les Elephans & les mettre en déroute. Cecy est du temps des Romains qui s'en servirent contre ceux de Pirrhus, & qui les firent fuir tous épouvantez, renversans leurs Tours de bois & leurs Hommes avec un grand fracas. Ce fut ce qui causa la défaite de ce Roy dans la Lucanie. Ils s'en servirent aussi contre Hannibal dans l'Afrique, contre le Roy dans l'Orient, & contre Jugurtha dans la Numidie. On peut voir Tite-Live, Justin Florus & autres, & sur tout Pline.

*DE LA DECOUVERTE
de la Poudre à Canon.*

NOus passons icy sous silence tous les noms & les différentes especes de l'Artillerie, les Armes à Feu, & les Machines anciennes & modernes que les Ingénieurs ont inventées, & inventent tous les jours.

Selon l'opinion la plus cōmune, l'Artillerie n'a été inventée qu'après la découverte de la Poudre à Canon, & l'un
&

& l'autre semblent dépendre entièrement de la Chymie, puis que cet Art, par ses subtiles opérations, a reconnu la nature & les qualitez de toutes les choses; ce qui est fixe, volatil, fusile, combustible, inextinguible, vif, & toutes les évaporations qui se font par l'activité du Feu; la vertu des Sels, les esprits du Soulfre & du Salpêtre; & enfin toutes les compositions qui se peuvent faire les plus subtiles & ignées; après quoy il n'a pû estre difficile de parvenir à la composition de la Poudre à Canon, la matiere en ayant esté découverte. Toutesfois l'usage n'en est pas si ancien chez nous que chez les Chinois, suivant les diverses Relations des Voyageurs qui sont revenus de ces Pais-là.

Venons donc à la découverte de la Poudre à Canon. On la donne à un Moine Allemand nommé Bertholdus Niger, Chymiste, en l'année de 1378. Quelques François en ayant veu les expériences, en apprirent le secret & la composition aussi-bien que l'usage. On voit en effet que sa violence & son activité sont si grandes, qu'un seul grain est assez subtil & capable d'enflâ

enflamer en un moment une masse. fust-elle aussi grande que l'Univers, sans laisser aucun vestige de soy-même, sinon une épaisse fumée ou une vapeur qui se dissipe aussi-tost; parce que l'esprit qui regne en tant de petits grains comme en autant de petits corps séparés, & qui les anime tous également, ne cherche qu'à se réunir par l'inflammation, & la violence si vive & si prompte, les consumant tous en un même temps ensemble, fait les effets que l'on voit arriver par les Mines; car cet esprit est contraint en se voulant dilater, & cherchant une étendue selon la capacité, de faire sauter les Mines, & la violence en est plus grande, plus il est serré. C'est là le secret des Ingénieurs, de proportionner les charges aux effets qu'ils desireront, & de fabriquer les Mines par angles, & d'éloigner l'amorce de l'angle où la Mine doit jouer, de peur que le feu soit obligé de sortir par le même endroit où l'amorce a pris feu. Avant que de parler de sa composition, nous dirons quel est l'Auteur de la Mine. On tient que ce fut un nommé *Franciscus Georgius Senensis*,

nenfis, qui y enseigna le premier le secret aux Espagnols au Siege de la Citadelle de Lucilliane pres de Naples, estant défenduë par les François, la Poudre à Canon estant alors en usage. Voyez le même Theodore Zuingerus. Il rapporte aussi que les Venitiens s'en servirent en 1400. contre les Genoïs qui furent extrêmement surpris de voir des effets si extraordinaires par cette Poudre, & par les Mines dont ils ne connoissoient pas encor l'usage.

A l'Egal de l'Artillerie, on voit que la même Chymie, qui fait les opérations sur tous les Métaux, qui en connoist la nature, le tempérament & les mélanges, a donné aussi la connoissance de fondre l'Artillerie & de la perfectionner en l'état où on la peut voir. Aussi voyons-nous que ce Moine Allemand estoit Chymiste, & qu'il l'inventa en 1380. deux ans apres la poudre à Canon, suivant le rapport du même Zuingerus. Ce n'est pas qu'en quelques Contrées du Nort on ne se serve encor de Canons de cuir-boüilly & endurcy au vinaigre, lesquels font jusques à dix & douze décharges avec assez

sez de violence pour les attaques , & pour donner dans la Cavalerie & l'Infanterie. On les rafraîchit comme ceux de fonte avec le vinaigre. Ils sont si faciles à porter , que douze n'estans pas montez , font à peine la charge d'un Cheval , & de nostre Siecle. Gustave Roy de Suede en avoit dans son Armée.

Parlons maintenant de la composition de la Poudre à Canon. Premièrement la matiere en doit estre sèche & peu terrestre ; car le tout consiste en l'esprit. Elle ne doit pas aussi se liquéfier au Feu ; mais au contraire au même instant qu'elle sent une étincelle , elle doit s'enflamer. Le Salpêtre qui entre en sa composition, aussi-bien que l'Ammoniac qui est un composé , est volatil & de nature sulfurée & mercuriale. Il se trouve souvent dans la terre , & s'y forme par l'urine des Bêtes, qui d'elle-même est chaude & salée , & qui plus elle pénètre, plus elle s'allie avec la terre , & forme ce corps particulier qui tient de la nature du Sel. Plus il est sec, il en est de plus subtile operation. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve aussi dans
les

les Cavernes qui se forme d'une humeur qui distille & se congele. On en trouve aussi dans les Colombiers, qui par la chaleur de la fiente de Pigeons s'engendre dans la terre. Il faut aussi remarquer que dans les lieux d'où l'on a tiré le Salpêtre, si on en ramasse la terre par monceaux, elle en produira une plus grande quantité les années suivantes. C'est un des principaux corps qui entre dans la Poudre à Canon.

L'esprit de Soulfre de qualité moyenne entre le fixe & le volatil, y est extrêmement requis, & peut bien faire une liaison de l'ame & du corps. L'ame est le Salpêtre jointe à l'esprit du Soulfre, & le corps est le charbon, mais principalement de bois de Saule, parce qu'il est moins terrestre que tout autre, plus léger & plus poreux, à cause de l'aubeau qui se trouve dās le tronc de cet Arbre. Mais pendant qu'on fait la composition de la poudre avec ces matieres, on doit l'arroser avec de l'Eau de vie rectifiée, puis on la laisse sedher pour en évaporer l'humidité, afin, que l'esprit de l'Eau de vie y reste seul, qui naturellement est si porté au feu, qu'une étin

étincelle précipite à même temps l'inflammation. Si l'on y ajoute l'esprit du Camfre, sans doute l'inflammation en sera encor plus prompte. Voilà l'ame, l'esprit, & le corps de cette poudre, qui fait tant d'opérations si merveilleuses, tant par l'Artillerie, que par les Mines & autres machines que les Feux de nos Anciens, dans lesquels il entroit tant de diverses matieres pour la composition, auroient peine à en faire davantage. Si l'on veut que la Poudre fasse peu de bruit, il la faut beaucoup broyer pour la rendre menué, mais elle perd beaucoup de sa force. Voilà la découverte de nostre Allemand, tant pour la Poudre à Canon que pour l'Artillerie, & ce que la Chymie a pû produire.

La Chymie a aussi appris que l'Or réduit en poudre subtile & bien préparée, est aussi prompt & violent en son ignition, que la Naphthe, & la force du coup en est excessive, mais le jeu en coûteroit beaucoup. Il y a encor l'herbe *Aproxis*, qui de sa nature est tellement seche & ignée, pour naistre en des lieux chauds & sulfureux, comme à Pozzoli & ailleurs, qu'elle s'enflame à l'approche du feu, & ne cede pas en sa

precipitation au Camfre ou à la Naphthe. Sur tout cela voyez Olaus , Bodin, Pline, Cardan, Porta, Vecker, l'Essay des Merveilles, & autres.

A LA POUDRE À CANON.

E Sprit de Salpêtre & de Feu,
 Petit grain plus prompt que la
 Foudre,

Qui par un effroyable jeu
 Fais sauter les Palais en poudre ;
 Que celui qui te découvrit,
 Et le sein de la terre ouvrit,
 Ne fit-il là ses funeraillles !
 Il estoit digne de ce sort,
 Sans, te tirant de ses entrailles,
 Fournir des armes à la Mort.



Helas ! à combien de Mortels
 Ce vray Bastard de Salmonée,
 Loin de s'attacher aux Autels,
 A-t-il tranché de destinée ?
 Quand il fit son fatal dessein,
 N'avoit-il pas du Genre humain
 L'ame entierement ennemie ?
 Son cœur estoit plus dur qu'un Roc,

De

*De découvrir par sa Chymie
Un Art indigne de son froc.*

*C'estoit assez que les carreaux
Que tient le Maistre du Tonnerre,
Dont pour se vanger de nos maux
Il fait trembler toute la Terre ;
C'estoit assez que le poison
Peut bien naistre en toute saison
Dans l'Aconit & la Ciguë.
Falloit-il jusques aux Enfers
Chercher une vapeur qui tue
Avec tant d'Instrumens divers ?*

*Ouy, Poudre, ton activité
Qui ne veut rien qu'une étincelle,
Agissant sur ta quantité,
En ramasse la force en elle.
De tout poids tu sçais triompher,
Tu dissous le Bronze & le Fer,
Et reduis le Marbre en poussiere :
Helas ! tu ne veux qu'un moment
Pour faire d'une Ville entiere
Un effroyable Monument.*

*Combien d'épouvantables noms
Portent tes fatales Machines !
Prendra-t-on pas pour des Démons
Ceux qui te cachent dans les Mines ?*

Tuo

Ton feu si soudain y reluit,
Avec horreur, tumulte & bruit,
Qu'il en fait plus que le Tonnerre.
Il ne peut demeurer enclos,
Fut-il au centre de la terre,
Qu'il n'en fasse un affreux chaos.



Regarde le sang répandu
De ceux qui courent à la gloire;
Si ce Sacrifice t'est dû,
Combien peut coûter la victoire ?
La terre est couverte de Corps,
Et les Expirans & les Morts
Font voir un spectacle funeste.
On doit plus redouter tes coups,
Que les dards dont s'arme la Peste,
Quand le Ciel s'en fera contre nous.



Contente-toy pour l'avenir
De tant de soupirs & de larmes,
Pour ceux que l'on a vu finir
Leurs jours au milieu des alarmes.
Que dis-je ? Si c'est pour leur Roy
Qu'ils ont péri dans leur employ,
Leur gloire doit estre immortelle,
Mais pour te bannir désormais,
Esprit de Feu, Poudre cruelle,
LOUIS a ramené la Paix.

Si

*Situ fers, ne fers plus enfin,
Que pour l'allégresse & la joye.
Ce n'est plus que pour le DAUPHIN,
Qu'il faut qu'en tous lieux on t'em-
ploye.*

*A la gloire de son beau nom
Fay par tout bruire le Canon.
Va publier son Alliance,
Et par des Concerts glorieux
De la Baviere & de la France,
Perte l'union jusqu'aux Cieux.*
RAULT, de Rouen.

LA GROTE.

HISTOIRE.

C'Est à vous seul que je demande
Justice, aimable Mercure, & c'est
vous seul de qui je puis l'attendre dans
la conjoncture où ma destinée m'a ré-
duite. Vous la rendez publiquement
depuis plus de trois ans, non seulement
aux Princes & aux Héros de vostre
Patrie ; mais vous avez encor deterré
le merite des Païs Etrangers, pour le
Q. de Janv. 1680. I

faire connoître par tout où va vostre Ouvrage, c'est à dire, par tout le Monde. Cette pensée me remplit de confiance sur la grace que j'ay à vous demander, car j'ay du merite aussi, si un talent aussi rare qu'une fidelle tendresse, en est une marque. Vous portez le nom d'un Dieu qui n'a jamais manqué de charité pour les cœurs tendres. Il s'est fait de tout temps un genereux plaisir d'estre le menager des fortes amitez. Je vous demande d'estre celui de la mienne, & quand vous aurez un peu réfléchy sur la pensée qu'il m'est venuë de me servir de vous, faute d'avoir aucune autre adresse assurée, peut-estre que vous serez touché de l'état de mon cœur, & que vous trouverez dans le stratageme que je mets icy en usage, un caractère de nouveauté assez particulier pour meriter que vostre complaisance s'engage dans mes interests, & que vous me serviez, ne fust-ce qu'à cause de l'invention. Apprenez donc mon avanture.

Je suis Fille ; j'ay reçu le jour dans un Pais où il y en a quantité de fort jolies, & c'est peut-estre ce grand nombre

nombre qui a semé parmy nous une
espece de concurrence, & qui a fait que
pas une de mes Compagnes n'a jamais
voulu convenir que je fusse belle. J'ay
toujours fort bien penetré leurs senti-
mens là dessus ; mais il ne s'agit plus de
cela. Il faut seulement vous dire , que
dans le temps que vous commençastes
vos admirables voyages , vous ne fû-
tes pas plutôt arrivé en mon País, que
le Livre que vous y laissastes en passant
me fut apporté. Je n'avois que treize
ans alors, & mon goust, quoy que jeune,
fut si sensiblement frappé de vostre des-
sein , je trouvay les loüanges que vous
donnez à tous ceux qui s'en rendoient
dignes , si bien tournées , & les agré-
mens qui sont répandus dans tous vos
Ouvrages si délicats , que je me sentis
saisie d'une galante ambition de me
voir mêlée parmy tant d'illustres. Un
assez agreable Fripon connut ma foi-
blesse là-dessus , & prit tant de soin
d'exagerer devant moy la gloire qu'il y
avoir d'estre dans vos Memoires , que
je ne pûs résister à la tentation. Il pro-
fita de tous mes panchans , & connois-
sant que j'en avois pour luy aussi bien

que pour la réputation que vous donnez , il ne manqua pas de me faire comprendre que nous devions lier luy & moy un petit commerce d'amitié, qui dans peu formeroit quelque agreable aventure , pour me mettre en carriere. Tout cela flata les endroits les plus sensibles de mon cœur , & mon silence accompagné d'un certain sourire qui sans vanité ne déplaisoit pas , luy fit croire que je consentois à m'embarquer. Je ne veux point exprimer icy les plaisirs que me donnerent les premiers momens de nostre intelligence , ma memoire les rapelle plus que je ne veux ; mais j'en sçais surmonter l'émotion. Lycidas (c'est ainsi qu'il s'appelloit) prenoit tous les soins du monde de me plaire. Il me disoit cent choses tendres, pleines d'esprit, & de passion, & lors que je luy répondois à son gré, comme il m'arrivoit fort souvent ; Ah, s'écrioit-il , le bel endroit pour le Mercure ! J'avois tous les matins un Billet par lequel il me rendoit compte de tout ce qu'il pensoit lors qu'il ne pouvoit me voir, & j'y répondois avec une franchise qui n'eut jamais de pareille.

Il

Il estoit transporté de ces retours, & sur tout je me souviens qu'il fit cent folies devant moy lors qu'il me vint remercier d'un Billet que je ne puis m'empêcher de confier à vostre discretion.

B I L L E T.

JE me suis reveillée à neuf heures. J'ay d'abord pensé à vous, & je me suis dit à moy-mesme que je vous aimerois plus aujourd'huy que je n'ay encor fait. A dix heures, j'ay reçu vostre Billet qui m'a donné une telle impression de joye, que j'ay l'air beaucoup plus gay qu'à l'ordinaire. A onze heures, je me suis habillée, & me suis trouvée si jolie, que je plains tous ceux qui me regarderont aujourd'huy. A midy, j'ay esté à l'Eglise où je m'estois flatée de vous rencontrer, j'en suis revenue à près d'une heure, pour vous écrire que je suis en colere de ce que vous avez manqué d'y estre, & que je gronderay jusqu'à quatre heures que vous viendrez chez ma Cousine me rendre compte de ce qui vous en a empesché.

Il n'y manqua pas, & le Traître

n'eut point de peine à se justifier. Vous vous étonnez que je luy donne ce nom, ou pour mieux dire, vous estes surpris qu'il se soit mis en état de le mériter, après les bontez que vous voyez que j'avois pour luy ; mais il n'est que trop justement appliqué, & à peine avions-nous esté un mois dans cete union, qu'il se laissa toucher aux coquetes avances de cette mesme Cousine, qui ne faisoit semblant de me servir, que pour se servir elle - mesme. On ne peut tromper longtemps des yeux intéressez. Je l'estois de trop bonne foy, pour ne pas découvrir cette double infidélité. Cependant je ne voulus pas en croire mes seules allarmes, & j'en fis confidence à une Fille qui servoit ma Cousine, & qui se trouva du caractère de toutes les Personnes qui servent, c'est à dire qu'elle estoit bien plus à moy qu'à sa Maîtresse. Elle m'apprit bien plus que je ne voulois sçavoir de ces cruelles affaires ; & peu de jours apres, elle m'apporta un Billet que ma Cousine écrivoit à mon Infidelle. Ma Cousine a de l'esprit, & vous en jugerez par ce Billet qui estoit en Vers, & où je n'ay rien changé.

Ouy

OVy, je croy que pour moy vostre
amour est extrême,
Que jamais on n'aime de mesme,
Mais il vous doit estre bien doux
D'estre certain que je vous aime,
Et que je n'aime rien si tendrement que
vous.


Ainsi je vous défens les plaintes & les
larmes ;
Ou si vostre cœur sent quelques tendres
allarmes ,
Que ce ne soient jamais des doutes de ma
foy ;
Je n'aimeray que vous, j'en jure tous mes
charmes ,
Tant que vous n'aimerez que moy.

Ces protestations m'estoient d'assez
seûrs garans de la delicatesse de leur
intelligence. Vous voyez qu'on n'y par-
loit point de moy, & que l'on me com-
ptoit pour rien. Il y en avoit assez
pour faire mourir toute autre Person-
ne. J'avois dissimulé jusques là, mais
je ne me trouvay plus en état de le fai-
re. Je m'enfermay tout un jour, &
pleuray tant, qu'enfin je me soula-

geay. Cette abondance de larmes fit place à une autre abondance de réflexions fort raisonnables, qui au bout de vingt-quatre heures me mirent en état de voir mon Traître de sang froid, & de me divertir en troublant cette Intrigue, sans faire semblant de la connoître. J'obtins de ma Mere qui alloit à la Campagne, de rester à la Ville, & de demeurer chez ma Cousine jusqu'à son retour. Imaginez-vous quel regal c'étoit pour moy de jouir de la contrainte où je mettois mes deux Infidelles, dont l'un feignoit toujours de m'aimer comme je feignois de le croire; & ma Cousine d'un autre costé affectoit de la complaisance pour me laisser avec luy, pour ne me parler que de luy, & s'empoisonner ainsi elle-mesme par toutes les démarches de cette conduite forcée. J'avouë que cette vengeance m'estoit d'autant plus douce, qu'elle venoit par eux-mesmes qui m'outrageoient, & qui sans-doute me vangeoient encor dans le fond de leurs cœurs par les remords qu'ils devoient avoir de me tromper ainsi. Enfin cette secrete violen-

ce ne pût durer. Ils chercherent à se parler à loisir, & loin de moy. Ils destinerent à cette consolation une nuit & un Cabinet de rocaille qui est au bout d'un Jardin assez beau. Pour aller à ce Cabinet, il faut traverser une Grote enfoncée dans la terre d'environ trois pieds & demy. On y descend par des degrez de marbre, qui pour achever l'ovale du dessein de la Grote, sont en forme de Fer à Cheval. Le rendez-vous fut pris, & j'en fus avertie aussi-tost par cette mesme Fille qui devoit y accompagner ma Cousine. J'arrestay avec elle que je m'y cacherois la premiere, que je les écouterois, & que les ayant convaincus, je leur dirois tout ce que j'estois en droit de leur dire. Pour mieux flatter l'impatience de ma Cousine, qui croyoit que l'heure n'arriveroit jamais assez tost, je feignis un grand mal de teste. Ce pretexte pour me retirer de bonne heure, fut pour elle une joye infinie. Je voyois en cette aimable Scelerate un empressement à me soulager, le plus tendre du monde.

de en apparence. Je reçus tout de bonne grace. Nous nous séparâmes enfin , & elle ne douta point que je n'allasse me mettre au Lit. Le moment du rendez - vous estoit marqué à onze heures , & il n'en estoit que neuf. Quel chagrin pour ma Cousine, de n'avoir pas preveu qu'elle seroit libre si-tost ! J'employay bien ce temps-là. J'allay dans le Cabinet. Je me cachay derriere une Statuë de Momus, & peu s'en fallut que je ne l'invoquasse pour le prier de rendre l'aventure risible. La Fille qui devoit accompagner ma Cousine , me suivit , & m'assura que ma Cousine ne viendrait point seule , & que j'avois tout le temps de me bien cacher. Un remords d'amitié me saisit. Je n'eus pas le courage d'exposer ma Parente à la confusion d'estre ainsi surprise , & je dis à Petit-val (c'est le nom de cette Fille) que puisque sa Maistresse auroit plutôt manqué au rendez - vous que d'y venir seule , je la conjurois de ne rentrer point dans la Maison , mais de sçavoir seulement si Lcidas estoit à

une

une Porte de derriere du Jardin, où elle m'avoit dit qu'il devoit se trouver, & qu'il suffisoit que je pûsse ainsi le convaincre de sa trahison. Elle y consentit, me laissa seule dans la Grote, & ayant appelé Lcidas à travers la Porte qui est au bout d'une fort longue Allée, elle sçeut qu'il y estoit depuis neuf heures. Elle revint, & me trouva hors de la Grote, où je faisois le guet du costé de la Maison, car j'avois peur que ma Cousine me vinst troubler. Cette inquietude estoit cependant fort legere, & soit par le secours de Momus qui me fit prendre sur le champ un fort plaisant dessein, soit par quelque autre inspiration goguenarde, vous verrez que je n'avois pas perdu mon temps pendant que j'avois esté seule. Je renvoyay donc Petit-val pour introduire Lcidas dans le Jardin, avec ordre de marcher derriere la Pallissade des Charmes de l'Allée, & de s'arrester à vingt pas de la Grote, jusqu'à ce qu'il y vîst briller de la lumiere qui luy serviroit de signal pour y entrer. Je recommanday ensuite à Petit-val de rentrer dans le Cabinet par une Porte de derriere

derriere, par où j'y rentray moy-mesme, & de ne point passer par la Grote à son retour. Tout cela fut executé, & le moment fatal estant venu, je fis briller la lumiere que j'éteignais quand j'entendis approcher l'impatient Cavalier pour qui se faisoit la Feste. En descendant dans la Grote, il marqua son arrivée par un *St*, auquel je répondis par deux ou trois autres, & luy pour replique s'écria, *la peste je suis dans l'eau*. Ce n'est rien, mon Cher, répondis - je, en déguisant ma voix, avancez promptement. Dieu sçait si le prétendu empressement que je luy fis voir, redoubla le sien. J'en entendis l'effet, car plus il descendit pour s'approcher, plus il enfonça dans l'eau, jusqu'à ce qu'il se precipita dans un petit Bassin d'un peu plus d'une toise en quarré, qui est au milieu de la Grote, où il en trouva jusqu'à la ceinture. Pendant que j'avois esté seule, j'avois tourné deux Robinets qui avoient ainsi préparé la Scene. Je fus contente de l'entendre crier, car il m'estoit resté assez de bonté pour craindre qu'il ne tombast la teste la

pre

premiere. Petit-val , à qui j'avois tout dit depuis son retour , se tenoit les costez de rire ; & moy qui voulus augmenter l'embarras du Traître , je la fis sortir du Cabinet avec moy , rentray dans ma Chambre , & laissay ce nouveau Leandre combattre contre les flots dans l'obscurité , & temperer un peu l'ardeur de ses feux.

Cependant ma Cousine cherchoit Petit-val de tous costez , avec d'autant plus d'empressement & d'inquietude , qu'il y avoit long-temps que l'heure du rendez-vous estoit passée. L'adroite Fille se retira d'affaire avec un aussi grand sérieux , que si le rapport qu'elle luy fit avoit esté bien sincere. Elle luy dit qu'elle estoit allée attendre Licidas à la Porte du Jardin pour luy ouvrir dès qu'il y seroit arrivé , afin qu'entrant aussi-tost, il fust moins exposé à estre decouvert , mais qu'il n'y estoit point venu. Cette pretendüe negligence fut un rude coup pour ma crédule Parente. Elle demeura interdite , & avoua que sa trop grande facilité meritoit bien

bien cette punition ; que Licidas estoit inexcusable pour toujours , quoy qu'il pust luy estre arrivé , & que fust-il dans ce moment à la Porte , elle ne sortiroit point. La Fille ne demandoit pas mieux. Cependant lors qu'elle sortit encor , en disant qu'elle alloit y revoir , ma pauvre Cousine n'eust pas la force de s'y opposer. Petit - val courut à l'entrée de la Grote , d'où elle appella plusieurs fois Licidas , & voyant qu'il ne répondoit point , elle prit le chemin de la Porte par où elle l'avoit introduit. Elle l'y trouva en effet dans l'état que vous pouvez vous figurer , & faisant tous les efforts qu'il pouvoit pour se retirer ; Hé Monsieur, s'écria-t-elle dès qu'elle le vit , & fit semblant de ne pouvoir en dire davantage. Luy qui estoit à demy mort de chagrin & de froid , avoit de la peine à parler ; mais enfin il tâcha d'articuler quelques reproches confus & emportez , autant qu'un cruel claquement le luy put permettre , sur ce qu'on l'avoit laissé sans secours dans un si fâcheux accident. Petit - val écouta tout d'un

d'un air consterné , & puis reprenant la parole ; non dit - elle , jamais trahison n'a esté si lâche. Ma Maistresse pouvoit aisément ne pas consentir au rendez - vous que vous luy aviez demandé , non pas vous y attirer comme elle a fait , pour ne vous faire rencontrer qu'une si sanglante marque de sa dureté. Quoy , dit-il , c'est une affaire premeditée , & preparée par elle - mesme ? Vrayment , repliqua Petit - val , vous l'avez pû connoistre à ses paroles. Croyez - moy , fuyez cette Ingrate , & ne la revoyez jamais. Sur tout ne paroissez point de quelques jours , & sçachez auparavant si elle n'aura point fait quelque méchante plaisanterie d'une perfidie si noire. Lcidas la quitta dans cette pensée , pestant contre tout le Sexe , & contre sa malheureuse aventure. Il ne parut plus dans la Ville , d'où il partit deux jours apres sans qu'il y soit revenu. Ma Cousine de son costé attendoit toujours qu'il vinst luy rendre compte de ce qui l'avoit empesché de se trouver au Jardin , & me demandoit de ses
nouvel

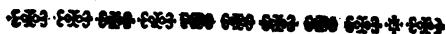
nouvelles sous le pretexte de mon propre interest. Tantost je feignois d'en estre en peine, tantost je prenois un air d'indifference affectée, que ma Cousine croyoit estre un dépit aussi veritable que le sien; & lors que la nouvelle de son départ fut répandue, je témoignay si peu de sensibilité là-dessus, que ma Parente ne pouvant plus déguiser la sienne, & ne sçachant point la cause de ce départ précipité, m'avoüa par quelques larmes ce que je sçavois aussi bien qu'elle. J'en fus touchée. Je ne me plaignis point, mais je tâchay de la plaindre, & de la consoler, & luy appris ensuite tout ce qu'elle ne sçavoit pas si bien que moy. Licidas estoit absent déjà depuis quelques semaines. Ma cause estoit juste pour autoriser tout ce que j'avois fait. L'aventure d'ailleurs estoit assez plaisante. Ainsi elle en rit avec moy. Elle s'attacha à un autre qui l'aime & qu'elle ne hait pas; & moy je n'aime personne, si je n'aime encor ce même traître Licidas.

En

En quelque endroit donc qu'il puisse estre ie veux, s'il vous plaist, aimable Mercure, qu'il apprenne que c'est moy qui l'ay fait baigner malgré luy, & qu'il trouve icy un aveu aussi sincere de la verité, que si le secret de ce burlesque rendez-vous pouvoit interesser ma conscience. S'il a quelque réponse à me faire, il pourra vous la confier; & je vous prie, charmant Mercure, de vouloir vous en charger. Aussi bien c'est par vous qu'il a commencé à seduire mon cœur; mais je ne sçay si lors qu'il me flatoit de l'esperance de me faire mettre dans le Mercure, il croyoit que je l'y ferois mettre moy-mesme, & que j'y publierois ce qui l'occupe presentement. J'ay encor plus de commerce avec son cœur qu'il ne s'imagine, & je le défie de me démentir sur les sentimens qu'il a pour une Dame d'un mérite infiny, à laquelle il n'oseroit dire un mot de ce qu'il sent. C'est une des plus aimables Personnes du monde; mais enfin c'est une assez cruelle destinée pour un Homme qui n'a jamais sçeu contraindre

dre ses passions, de voir tous les jours mille charmes en une Personne, de découvrir à chaque instant des qualitez divines en elle, de s'interesser jusqu'à la folie à tout ce qui la regarde, de s'abandonner à toute la rapidité d'un panchant tendre & des-interessé, & d'estre obligé de prendre un air tranquille & invincible, parlant toujours contre l'amour, & contre les plus petits attachemens. Voila ce qui me vange encor, & c'est une peine pour luy qui plaist assez à mon ressentiment. Que s'il vouloit des-avoüer ces sentimens dont je suis bien informée, montrez luy un peu la Piece qui suit. On en apprend le sujet par sa lecture, & on y decouyre le cruel état où l'a réduit depuis peu la pensée qu'il avoit d'avoir déplû à Egidie.

**ELEGIE**



ELEGIE.

CEssez, cruels ennuis, cessez, vives
allarmes,
*Qui m'avez tant coûté de soupirs &
de larmes;*
Cessez, mortels chagrins, par qui mes
sens troublez
Nourrissent dans mon cœur tant de
maux assemblez;
Un doux calme succede à vostre affreux
ravage,
L'adorable Egidie a fait ce grand ou-
vrage,
De ses rares bontez un effort généreux
Sur mon sort déplorable a baissé ses
beaux yeux.
D'un regard, d'un seul mot la secoura-
ble amorce,
De tous vos noirs poisons a dissipé la
force;
Malgré vous je respire, & je retrouve
enfin
Le tranquille repos de mon premier
destin,

Oüy,

Oùy, j'ay crû trop longtemps que l'aimable Egidie

De sa chere amitié n'honoroit plus ma vie,

Qu'elle me ravissoit un si précieux bien
Au prix duquel pour moy tout le reste
n'est rien.

Helas ! que j'ay passé de momens effroyables !

Que mon cœur a souffert de tourmens incroyables,

Quand j'ay crû voir ces yeux dont les attraits charmans

Portent dans tous les cœurs de si doux sentimens,

Se remplir pour me voir de froideurs inhumaines,

Qui cent fois ont glacé tout mon sang dans mes veines,

Et quittant pour moy sent tout ce qu'ils ont de doux,

Par de sombres regards m'expliquer leur courroux !

Hé d'où me vient, disois-je, une telle disgrâce ?

J'en ay senty le coup avant que la menace,

J'en ignore la cause, & mon esprit confus

Sçait

*Sçait quel est mon malheur , & ne sçait
rien de plus.*

*Je m'examine alors , je pese , je mé-
dite*

*Sur un détail exact de toute ma con-
duite ,*

*Et tous mes procedez à ma pensée of-
ferts*

*Ne me reprochent rien digne d'un tel
revers.*

*Plus mon cœur se consulte , & plus il se
rappelle ,*

*Plus il se voit soumis , sincere , ardent,
fidelle.*

*Nul de ses mouvemens ne luy paroist
suspect ;*

*Soins, tendresse , devoirs, Zele, crainte,
respect ,*

*C'est là tout ce qu'il trouve , & tout ce
qui l'anime ,*

*Et rien dans tout cela ne luy paroist un
crime.*

*Lors pour mieux m'accabler , mon triste
souvenir*

*De mon bonheur passé venoit m'entre-
tenir.*

*Ma memoire en ce point cruellement
heureuse ,*

Me

*Me montrait Egidie autrefois géné-
reuse.*

*De son illustre appuy portant mes inté-
rests ,*

*Et souvent pour mon bien m'expliquant
des souhaits ,*

*Je rappellois ainsi sa douceur obli-
geante ,*

*Mais hélas ! y joignant ma fortune pré-
sente ,*

*Les termes diférens de ces comparai-
sons*

*Répandoient dans mon sein mille & mil-
le poisons.*

*Par cet accablémēt de mon ame éperdue ,
Mes sens estoient saisis , ma raison con-
fonduë ,*

*Et l'esprit interdit , desolé , furieux ,
L'appellois à témoin les Hommes & les
Dieux.*

*L'attestois les transports de ma douleur
profonde ,*

*Qu'on auroit pû cent fois aneantir le
monde ,*

*Avant que l'on m'eust veu ny dire , ny
penser ,*

*Rien qui dût lay déplaire , ou qui pût
l'offencer.*

Cepen

Cependant chaque jour sa haine impi-
toyable

Me traitoit comme on traite un insigne
Coupable ,

Mais pourquoy de ces maux secretem-
ment atteint ,

Les ay je tous soufferts sans m'estre ja-
mais plaint ?

Devois-je balancer à chercher une route
Qui me pust éclaircir de ce funeste
doute ?

Mais non , il vaut bien mieux que mon
cœur déchiré

Ait sçeu cacher les traits qui l'avoient
peneiré.

Il vaut mieux que malgré toute mon in-
nocence

Il ait sçeu condamner sa douleur au
silence ,

Et que quoy que de moy le Sort eust
résolu ,

Mon timide respect ait toujours prévalu ;
Ce respect si profond , si pur , & si sin-

cere ,

N'a point de sentimens d'un commun
caractere ,

Aucun autre jamais ne le peut éga-
ler ,

Et

*Et je l'eusse amoindry , si j'eusse osé
parler.*

*C'est par luy qu'Egidie apparemment
touchée ,*

De sa severité s'est enfin relâchée ;

*Par luy sa belle bouche apaisant mon
effroy ,*

*M'a dit que ses bontez sont les mesmes
pour moy ,*

*Que son estime enfin n'est point inter-
rompue ,*

*Que par un faux soupçon mon ame pré-
venue*

*Se desoloit sans cause , & souffroit en
effet*

*L'excès d'une douleur qu'elle n'avoit
point fait ;*

*Et si mon infortune à mes desseins con-
traire ,*

*Me rendoit malheureux jusques à luy
déplaire ,*

Que sa juste pitié la feroit souvenir

*De m'apprendre mon crime avant que
me punir.*

*Ah , que n'a point produit dans mon
ame charmée ,*

*D'un si puissant secours la douceur ani-
mée !*

Sens

*Sensible au dernier point , lors que je puis
penser*

*Qu' Egidie en mon sort veut bien s'inte-
resser,*

*Que j'ay beny de fois l'aimable complai-
sance*

*Qui finit ma misere avec cette assurance,
Et dans les doux transports que j'en veux
conserver,*

*Est-il quelque douleur que je n'ose braver?
Fuyez donc noirs chagrins , fuyez , vives
allarmes,*

*Qui m'avez tant cousté de soupirs & de
larmes,*

*Fuyez , mortels ennuis , & souffrez...
mais hélas !*

*Dans ces ravissements ne nous aveuglons
pas.*

*Peut-estre qu' Egidie en secret offensée,
Dans ce qu'elle m'a dit déguise sa pensée,
Sa pitié feint peut-estre , & sous son air
charmant*

*Elle cache à mes yeux tout son ressenti-
ment.*

*Mais pourquoy le penser, & pourquoy se
contraindre?*

*Voudroit-elle pour moy s'abaisser jusqu'à
feindre?*

Q. de Janvier 1680. K

*Non, non, j'en crois l'aveu qu'il luy plaist
me donner,*

Que nul nouveau soupçon n'ose m'empoisonner.

Fondez sur ses bontez, & sur mon innocence,

De toutes mes frayeurs calmons la violence,

A la remercier bornons tous nos efforts,

Et par des vœux ardens expliquons nos transports;

Que le Ciel qui la fit & si juste, & si belle,

Conserve les trésors qu'il prodigua pour elle;

Que ce repos qu'elle offre à mon cœur accablé,

Soit sur ses heureux jours mille fois redoublé;

Que sa vie en plaisirs soit sans cesse féconde,

Et qu'on puisse cent fois aneantir le monde,

Avant que de me voir rien faire, ny penser,

Qui doive luy déplaire, ou puisse l'offenser.

*C'est dans ces sentimens qu'il faut passer
ma vie,*

Tout

*Tout prest à la donner pour servir Egidie,
Trop heureux mille fois , si je vois mon
destin*

Sacrifier mes jours à cette illustre fin.

*Fuyez donc, noirs chagrins, fuyez, vives
alarmes,*

*Qui m'avez tant coûté de soupirs & de
larmes,*

*Fuyez, mortels ennuis qui m'accablez de
coups,*

De la part d'Egidie, évanouissez-vous.

*La Philosophie & la Rhétorique ne
sont point ses deux Sœurs dont on a parlé
dans l'Histoire Enigmatique du dernier
Extraordinaire, comme on l'a voulu croire
dans vostre Province, mais l'Université
de Paris & l'Académie Française. La
Lettre qui suit vous expliquera agreable-
ment toute cette Histoire. Elle est de Mr
Soüy, Conseiller à Provins.*

A MONSIEUR ***

PUIS que vous voulez sçavoir ce que
je pense de l'Histoire Enigmatique
du huitième Tome de l'Extraordinaire

K ij

du Mercure, je vous diray, Monsieur, que je l'explique sur *l'Université de Paris, & l'Academie Françoisse*. Voicy de quelle maniere.

Quoy qu'il semble que ce soit contre l'ordre ordinaire de la Nature, que la naissance des Enfans precede celle des Peres, il est neanmoins vray que l'Université de Paris, qui reconnoist nostre grand Monarque pour Pere, en prenant la qualité de sa Fille aînée, ayant esté fondée par Charlemagne il y a huit ou neuf Siecles, est plus ancienne que son Pere. Son origine est effectivement illustre, & elle est née dans la pourpre comme Fille d'Empereur, puis qu'elle est Fille de ce grand Prince qui estoit Roy de France & Empereur. Que Rome se soit réjouiye de l'établissement de l'Université, la raison en peut estre double. La premiere est, que Charlemagne tira de Rome ses quatre premiers & doctes Professeurs, Alevin, Rabaut, Jean & Claude, & eut grande gloire d'avoir contribué à la naissance d'une si illustre Fille. La seconde, sont les grands services que Rome devoit recevoir, & qu'elle

qu'elle a effectivement reçeus de l'Université, qui a maintenu ses Droits contre les Heretiques, & augmenté par sa Science & par sa Doctrine son pouvoir & son empire, & qui quelquefois aussi a borné son autorité, comme l'Histoire de Philippes le Bel l'apprend, dans la vigoureuse resistance que fit l'Université contre la Bulle d'Excommunication de Boniface Pape, apportée par le Cardinal de Narbonne.

Que l'Université ait paru d'abord comme un grand Fleuve, ou comme une grande Princesse, l'application n'est pas malaisée à faire. L'on sçait les avantages que les grâds Fleuves apportent aux Provinces par leur cours, & l'on n'ignore pas aussi que l'Université ne communique abondamment toutes les richesses de l'Ame par la Science. Que ce soit une grande Princesse, son illustre naissance, les avantages qu'elle procure, & les belles qualitez, luy font meriter ce nom, & les respects qui sont dûs aux Personnes de ce haut caractere.

Qu'elle ait attiré la curiosité de tou-

tes les Nations, comme Salomon, il n'y a rien qui doive nous surprendre. Chacun sçait que la doctrine & la sagesse de l'Université, ont fait du bruit par toute la Terre, & je ne sçay si sa renommée n'a point obligé la Reyne Jeanne de Navarre, Femme de Philippes le Bel, à fonder par sa liberalité Royale le Colleege de Navarre, comme la sagesse de Salomon obligea la Reyne de Saba de venir admirer ce Prince, & luy faire des Presens.

Pour les visites qu'elle a reçues des grands Hommes des Pais étrangers, il suffira de nommer Saint Thomas, qui y ayant professé, y a appris & enseigné mille belles choses.

Je n'entre point dans la question de sçavoir si elle a puisé toutes ses richesses des Etrangers. Je sçay qu'elle en a emprunté beaucoup de l'Italie pour le Latin; d'Athènes pour le Grec; pour l'Hebraïque, de la Palestine; pour le Syriaque, de l'Assyrie; de l'Egypte, pour les Hyeroglyphes & Figures, de l'Inde, pour l'Imprimerie, & autres curiositez: mais si elle a emprunté des Etrangers quelque chose, elle l'a rendu avec usure, ayant mis les

Arts, les Langues & les Sciences, dans la dernière perfection.

L'esprit d'Alexandre , tout vaste qu'il ait esté, cede à celuy de l'Univer-
sité , puis que le premier n'a soupiré
qu'après les conquestes & la possession
du Monde , que l'autre possède abso-
lument; ses connoissances estenduës
luy rendant tributaires des Empires &
des Peuples qu'Alexandre n'a jamais
connus.

Les plumes de ses Enfans , qui les
élevont au haut des Cieux , & en suite
les font descendre jusqu'au centre de
la Terre , & au fond des Enfers , sont
les doctes Ouvrages des Theolo-
giens que je passe sous silence , ayant
à m'expliquer à une Personne qui a
une connoissance parfaite de cette su-
blime Science.

Que l'on enseigne dans les Classes
les Pauvres comme les Riches , je croy
que c'est le sens de ces paroles; *Ce qu'elle
fait à l'égard du grand monde, elle le
fait à l'égard du petit.* Les bons, les mé-
diocres & les méchans Livres sont les
aîles de ses Enfans , dont les uns vol-
lent haut , les autres entre deux airs,

& les autres rampent à terre.

Le nombre des Maisons qu'elle a, peu éloignées les unes des autres, où l'on parle en langage différent, marque la pluralité des Colleges & des Classes. L'un & l'autre conviennent, y ayant dans les Colleges diversité d'opinions pour la Philosophie, & dans les Classes diversité d'Auteurs Grecs & Latins.

Les Procés qui se forment & se terminent chez elle, ne luy ostent effectivement rien de sa sagesse. Quoy qu'ils donnent toujours naissance à de nouveaux, il ne faut point d'Epices pour les régler. Vn docte Repondant dans un Acte public, en décide quelquefois plus de quinze dans une apres-dinée. Les Fleurs de Rhétorique, sont les belles Fleurs qu'elle produit; les peines & les veilles sont les épines; la bourbe & la crasse dont les Hybernois & autres l'ont défigurée, sont les chicanes de l'Ecole, & les pedantesques manieres de ces Regens & Répétiteurs cretéz, qui n'empeschent pas les Doctes & les Sçavans de l'estimer; ces defauts-là ayant produit mesme un
grand

grand avantage, puis qu'ils ont donné lieu à la naissance de l'Académie Française qui est sa Cadete.

Le grand Homme qui en conçut le dessein, fut feu Monsieur le Cardinal de Richelieu, Proviseur & Docteur de Sorbonne; ce mot explique l'obligation reciproque de l'un & de l'autre. Pour sçavoir si l'Académie est Sœur ou Fille de l'Université, quoy que leurs principes soient peu differens, le peu de raport que je trouve dans le reste, me fait luy donner le nom de Sœur. Que cette Cadete soit plus propre; qu'elle ait tout l'air de la Cour, y estant extraordinairement, qu'elle s'exprime d'une maniere où l'on ne puisse rien trouver à dire, & que cela vienne de la pluralité de ses Maris & de ses Amans, cela s'explique en deux mots, en disant que la Langue Française est dans sa perfection, que le Roy a eu la bonté de donner un Aparrement au Louvre à Messieurs de l'Académie, qui sont ses Maris & ses Amas, dont elle repare la perte par un nouveau choix sans crainte de blâme. Ces notions generales qu'elle a de la guerre, des Loix & de

la Paix , & autres. sont les divers Emplois & les Professions de Messieurs les Académiciens. La maniere dont on reçoit un Académicien , & le merite qu'il faut qu'il ait pour entrer dans cet illustre Corps, repond de la justesse de son choix. Dire qu'il y en a de toute sorte de qualitez , c'est expliquer le mot de Roture. Pour l'union, je la veux croire pieusement. Je sçay néanmoins qu'il y a de la jalousie; mais comme ce n'est pas entre tous, ils s'écrivent souvent les Délibérations de l'Académie, & des Lettres galantes & spirituelles.

Pour ses Filles , ce sont les Académies de Soissons & d'Arles. Ses Alliées sont les Académies des Humoristes de Rome , des Endormis de Gênes. L'Académie Françoisse est si illustre & si recommandable, que son nom & ses Ouvrages sont connus & admirés par tout. Ses deux premiers Nourrissons sont Messieurs de Balzac & des Marais , qui ont écrit sur la Langue Françoisse par le commandement de Monsieur le Cardinal de Richelieu ; & elle a esté si heureuse, que pour comble de sa fortune , le Roy en a voulu estre le Pere & le

Protecteur, en luy donnant retraite au Louvre. Le reste de l'Histoire concerne la reconnoissance que certe Fille a pour les graces que luy a faites ce grand Roy son Bienfaicteur; mais quelques efforts qu'elle fasse, ils seront toujours au dessous de son merite. L'humilité de l'Autheur reconnoissant qu'il est encor moins digne de parler du Roy que l'Académie, n'est pas de l'Enigme; & la bonne intelligence de ces deux Sœurs qui avoient que leur Pere les a fait connoistre chez des Peuples dont elles n'avoient point oüy parler, toutes curieuses qu'elles sont, est le dernier coup de pinceau que l'on donne au Portrait du Roy, dont les glorieuses Actions chantées par l'Académie & l'Université, ayant esté portées par la Renommée chez les Nations étrangères, les ont fait connoistre des Peuples les plus éloignez. Je ne sçay, Monsieur, si j'ay deviné. Je m'en raporte à vous,

*C*Es doctes, ces illustres Sœurs
Que le Mercure nous propose,
A mon sens ne sont autre chose,

S.

128 *Extraordinaire*

*Si je m'arreste à leurs grandeurs,
Que l'Vniversité des Roys la Fille aînée,
En tout temps, & par tout des Sçavans
honoree,*

*Qui sans chagrin & sans dépit
Voit que l'Académie aujourd'huy sa Ca-
dexe*

*Comme plus galante & mieux faite,
Joint à l'Honneur le bel Esprit.*

*Messieurs Gardien , & Bessin
Lieutenant de Clamecy , & le Bon
Clerc de Châlons sur Sône , ont
trouvé ce mesme sens. J'ajoute
quelques autres Explications en
Vers.*

S*ans sortir de nostre Hemisphere,
J'ay trouvé ces deux Sœurs, dont LOUIS
est le Pere ;*

Et le Mercure en verité,

Plus à propos ne pouvoit, ce me semble,

Nous faire voir ensemble

L'Académie & l'Vniversité.

Mad. LE FEBVRE , de Tonnerre.

I I.

O *V* je me trompe fort , ou le galant
Mercure ,
Qui sçait adroitement cacher la verité
Sous quelque agreable figure ,
Promene mon Esprit dans l'Univerfité ,
Et je gagerois bien ma vie ,
Que de là je suis transporté
Dans la Françoisé Academie.

SAINT VINCENT.

I I I.

M *A* Muse estoit toute endormie ,
Mais au moment de son réveil
Elle vit avec le Soleil ,
La Sorbonne & l'Académie
Briller d'un éclat sans pareil.

POLYMENE.

I V.

S *O*it que sur l'Univerfité
Roule l'Histoire Enigmatique ,
Ou qu'avec plus de verité
Elle soit toute Académique ,
En qualité d'Académicien ,
Chacun de nous la reconnoist tres-bien ;
Pourrions - nous reconnoistre une si digne
Mere

Dons

Dont l'auguste LOUIS est le Fils & le
Pere ?

Les Nouveaux Académiciens de
Beauvais.

V.

Mercure, en nous donnant l'His-
toire Enigmatique,
Vous avez à nos yeux peint l'Université,
Dont la grande capacité
Rend la France si magnifique.



C'est d'elle que nous vient la fine Politi-
que

Qui surpasse en Sçavoir toute l'Antiqui-
té ;

Nostre seule prospérité

En est une preuve authentique.



L'illustre Académie est sa fille, ou sa
Sœur,

Qui reconnoist pour Protecteur

L'invincible LOUIS, qui s'est rendu
son Pere.



Ses enfans sont tous grands Esprits,

Qui pour estre avouez d'une si digne Me-
re,

Se

*Se font tous annoblir par leurs fameux
Ecrits.*

Les Reclus de S. Leu, d'Amiens.

V I.

A *V* sçavant Nourrison de l'Vniver-
sité,
Souvent de s'exprimer manque la faculté;
Et tel qui de Science a l'ame dégarnie,
Au contraire est poly comme l'Académie,
Tant le nombre est petit de ces Auteurs
heureux,
Qui Disciples de toutes deux,
Possèdent le rare assemblage
Du Sçavoir & du beau Langage.

*Cette dernière Explication est du Sé-
rieux sans critique de Geneve, qui a
fait la nouvelle Histoire Enigmatique que
je vay vous proposer.*



HISTOIRE ENIGMATIQUE.

Deux Sœurs jumeles faites pour
la servitude, rendent le plus bas
de

de tous les offices dans presque toutes les Maisons du Monde. Elles ont deux Freres aussi jumeaux , qui servent en public & en particulier à tout le Genre humain. On ne sçait pas bien si les Freres sont les Aînez ou les Cadets, mais ils ont divers avantages par dessus les Sœurs ; car outre qu'ils sont plus hauts de taille , ils ont des oreilles & des yeux , ce qui manque aux Sœurs. Elles en sont fort récompensées, en ce qu'elles se trouvent exemptes, du moins aujourd huy , de certaines astrictions auxquelles on assujettit les Freres , afin qu'ils servent avec plus d'attachement, & qu'ils ne se separent de leurs Maîtres qu'avec sa permission, & l'on n'a même guère veu les Sœurs tenir de la Lune , comme souvent on a veu les Freres. Les Sœurs ayant un peu plus de panchant pour le service des Personnes de leur sexe , en gardent aussi fort la bien-seance, puis qu'elles sont si casanieres , que rarement elles sortent du Logis, ou si elles font voyage, c'est presque toujours *incognito*. Elles sont comme tout le Sexe , un peu bruyantes; mais on leur pardonne, sur ce qu'el-

les

les sont d'ailleurs tellement amies de la propreté, qu'outre celle qui leur est particuliere, elles ne contribuent pas peu à en faire avoir à leurs Freres. Elles portent en France un nom Grec, & on s'étonne qu'estant assez retenues & modestes presque par toute la terre, il est pourtant un certain lieu de l'Europe, où non seulement elles sont magnifiquement vestues, mais où il arrive à l'une d'elles de se laisser baiser à une infinité de Gens, sans que pour cela on la traite de prostituée.

L' Auteur de cette nouvelle Histoire a répondu par les six Vers que vous allez voir, à une des Questions du dernier Extraordinaire.

*Le Joüeur & le Chicaneur,
Quoy que sans conscience, & sans beaucoup d'honneur,
Acquièrent quelque fois une grande richesse,
Et rarement sont-ils sans montrer de l'adresse;
Mais à quoy l'Yvrogne est-il bon,
Qui perd l'honneur, le bien, le corps, & la raison?*

B I L L E T

D'une jeune Demoiselle de Tonnerre , à un Avocat de Paris.

ON dit que vous aimez , Tircis ,
 Je n'en suis pas encor bien sûre ;
 Mais en tout cas , je vous conjure ,
 De nous dire un peu vostre avis
 Sur cette Question proposée au Mer-
 cure.

S Ç A V O I R.

Si l'amour diminuë plutoſt par les
 rigueurs d'une Belle , que par ſes fa-
 veurs.

R E P O N S E.

VOs rigueurs chaque jour , Iris ,
 Ne font qu'accroître en moy l'ardeur qui
 me transporte ;
 Tel pourroit cependant en uſer d'autre
 ſorte
 Pour l'Objet dont il eſt épris.
 Voilà ce que je puis vous dire.

Quand

*Quand vous aurez à mon martyre
Donné quelque soulagement ,
J'en parleray plus sçavamment.*

Les sentimens qui suivent sont de
Monsieur Panthot Docteur Med. &
Profes. aggregé au College de Lyon.

A Lyon.

A MADAME A. D.

JE suis persuadé , Madame , qu'il n'est
pas possible de suivre le party de la ri-
gueur & de la severité contre les fa-
veurs qui font le sujet de la premiere
Question de cette Lettre, quand on n'a
point l'esprit tourné aux aventures des
Histoires fabuleuses , & des Romans
tous remplis de ces Amans desesperés
que les rigueurs de la Belle qu'ils ai-
ment font mourir incessamment, & que
la satisfaction de souffrir fait toujours
vivre. Vous m'avouerez que la douceur
de l'esprit, & l'accueil favorable (si ce
mot de faveur vous effraye) ont de si ai-
mables plaisirs, qu'il faut estre de mau-
vais goust pour cōserver quelques bons
senti

sentimens parmy les rebuts & les mépris que les rigueurs causent ordinairement. Vous me ferez la grace, Madame, de m'apprendre si ce party vous plaist, & si j'ay réussi dans le desir que j'ay de vous satisfaire.

QUESTION I.

Si l'amour diminué plutôt par les rigueurs d'une Belle, que par les faveurs.

L'Esprit de l'Homme est quelquefois agité de sentimens si contraires à la raison, qu'il fait souvent consister son plus grand plaisir & sa satisfaction, dans les occasions où il rencontre plus de difficulté & de résistance. Cette opinion a formé tant de partis differens, en tout ce qui peut flater les passions les plus déréglées, que les Amans qui ne cherchent ordinairement que les moyens d'adoucir leurs peines, & de satisfaire leurs desirs, n'ont pas toujours ressenty de la felicité dans les plus tendres faveurs, ny des souffrances dans les rigueurs les plus severes. C'est ce qui a donné lieu à cette premiere Question.

Si

Si l'on ne peut juger des véritables sentimens de l'ame , & de la sincerité du cœur, que par les actions & les mouvemens qui suivent les appetits les plus particuliers ; la rigueur qui marque toujours du rebut, de l'aversion, & du mépris, doit plutôt diminuer l'amour, que les faveurs, parce que les contraires ont plus de disposition à se détruire, & les semblables à se conserver ; & quoy que les choses où l'on trouve plus d'opposition, en donnent plus d'envie , & allument de plus forts desirs, elles ne sont pas pour cela d'une plus longue durée , & avortent incontinent , quand l'amour qui ne se conserve que par l'amour mesme , se laisse facilement de mépris & de rebus, & trouve bien-tost sa fin, où il cherchoit sa félicité.

Il faut , pour mieux établir la vérité de ce party , & s'éloigner de l'opinion, qui n'a pour fondement dans la plus grand' part des Esprits que le caprice , rechercher les différentes causes des rigueurs dans les sujets divers qui les produisent , & qui nous apprennent qu'elles partent souvent d'un
cœur

cœur naturellement insensible , que les feux de l'amour les plus passionnez ne peuvent échauffer , quelquefois des glorieux sentimens de l'honneur & de la modestie , qui ne permettent pas aux Personnes bien nées, quelques dispositions qu'elles ressentent à se laisser toucher , de répondre trop facilement aux empressemens & aux recherches des Amans , pour ne pas rendre leur conquête moins chere & moins considerable. Tres-souvent les rigueurs naissent aussi quand la conformité d'humeur & la sympathie, qui sont les veritables nœuds de l'amour , ne se rencontrent pas entre la Belle & le Cavalier, qui ne peut rien faire d'agréable que par cet inexplicable secours, sans lequel les plus rares qualitez ne plaisent jamais.

Ces considerations sont assez connoître, de quelque raison qu'on veuille se flater pour favoriser le party de la rigueur , qu'il est bien difficile sur tant de causes diferentes, & tellement opposées à l'amour , d'establiir d'autres sentimens que ceux qui persuadent qu'il n'y a point de si forte passion qu'elle

qu'elle ne détruise ; car si la Belle est naturellement insensible, il n'est point de feux qui puissent vaincre la froideur de son temperament. Si elle préfère l'honneur à l'amour, est-il rien au monde qui luy soit plus contraire que la raison, qui est toujours invincible quand elle est la maîtresse de la passion ? S'il n'y a pas de la conformité d'humeur, & que la sympathie, qui est le premier mobile de l'amour, ne s'y rencontre point, qui peut vaincre l'aversion, & unir ce qui est incompatible ?

Toutes ces causes ne manquent jamais de détruire la passion, & de laisser la persévérance la plus constante, quand elle n'est soutenue d'aucun espoir qui puisse adoucir la destinée d'un malheureux Amant qui ne peut longtemps nourrir & conserver l'amour parmi les souffrances, les soupirs, & les larmes.

Mais les faveurs sont les aimables fruits & les précieux gages de l'amour, qui doivent affermir la constance & la félicité des Amans, lors qu'ils ont mérité les graces & le cœur de la Belle

Belle qu'ils aiment. Cet état est le plus heureux & le plus parfait de l'amour; & quoy que les Amâns qui sont arrivés au comble de leurs souhaits, semblent n'avoir plus rien à desirer, & que l'on veuille que les feux les plus ardens de cette passion se ralentissent, quand elle ne peut plus allumer de nouvelles flâmes, neantmoins les plaisirs qui naissent d'un amour récompensé, sont autant de nouveaux appas aux Personnes bien assorties, que la douceur d'une félicité constante unit & assemble, pour ne se quitter jamais.

QUESTION II.

Si la jalousie d'une Maistresse est plus à craindre que la jalousie d'un Rival.

QUoy que la jalousie d'une Maistresse soit toujours avantageuse à un Amant, & qu'elle parte des plus forts sentimens de l'amour, elle est pourtant plus à craindre que celle d'un Rival, qui n'est qu'un haïssable & fâcheux adversaire, qui recherche avec ardeur la possession d'un bien qui

qui luy est encor incertain , & que les services, les empressemens , & l'émulation d'un autre luy rendent plus difficile, mais plus glorieux à meriter & à vaincre.

La concurrence & cette émulation, qui font naître à un Amant le desir pressant de surpasser le Rival qui luy est opposé , ouvrent une vaste carrière à la perfidie , à la colere , à l'envie , & à tous les plus violens artifices qu'un Amant passionné & jaloux puisse inventer pour troubler le repos , & traverser les desseins de celuy qui par des mesmes sentimens le trouble & le traverse à son tour.

Tant de maux , de persecutions, d'inquietudes , de souffrances , & quelquefois de terribles & sinistres résolutions , sont moins à craindre à un parfait Amant , que la moindre disgrâce que luy fasse éprouver la Belle qu'il aime ; car elle donne plus de crainte & de terreur d'un seul de ses regards, quand elle est en colere ou de mauvaise humeur , qu'un Rival le plus brave n'inspire d'effroy dans quelque exploit fameux où il doit signaler son courage.

Q. de Janv. 1680.

L

Il n'est donc rien parmy les Amans qui soit plus à craindre que la jalousie d'une Maîtresse , que l'assiduité , les soins , les empressemens , & les services les plus soumis ne peuvent satisfaire. C'est une passion pleine de soupçons , de foudris , & de peines insupportables , qui reduisent les Amans aux plus rudes épreuves de la perseverance. Aussi est-elle le tombeau de l'amour , qui se détruit aisément par les violences du dépit & de la haine , qui produisent de si dangereux effets , que la plus modérée travaille à l'instant sans consulter son cœur , à favoriser du moins un Rival , ou à le guerir , & à oublier l'Amant infortuné sur lequel tombe cette disgrâce.

Cette jalousie est quelquefois bien plus à craindre , lors que parmy les raisons qu'une Maîtresse croit avoir de s'entester d'une si furieuse manie , elle soupçonne que le mépris en est la principale cause , & qu'un Amant la quitte pour une autre. C'est alors que la jalousie devient cruelle , & qu'elle se change en des sentimens d'une si terrible indignation , qu'on peut dire ,
quand

quand elle arrive jusques là , qu'il n'est rien qui soit plus à craindre que la jalousie & la colere d'une Maîtresse , & que les Femmes étant tres sensibles à l'amour , le sont aussi extremement à la haine.

QUESTION III.

S'il est plus avantageux à un Homme qui se résout à se marier , d'épouser une Personne dont il est amoureux, qu'une autre pour laquelle il ne sent dans le cœur que de l'estime.

L'Experience nous apprend que rien au monde ne donne plus d'empressement que le Mariage , quand on est fortement amoureux d'une Belle qui n'est point cruelle ny insensible , & qu'il n'y a rien aussi dont les suites ayent plus d'incertitude , & soient moins semblables à la felicité qu'on se propose dans ce flatteur engagement.

Il n'est pas si avantageux lors que le seul amour s'en melle , & qu'il conduit le cœur d'un Amant passionné qui se rend facilement aux charmes de cet aveugle Maître , dont les faveurs en-

chantées & les appas trompeurs, donnent tant de faux brillans aux Objets les moins accomplis, qu'un moment de possession en découvre tout l'artifice, & rebûte le plus fidelle Amant.

On est à couvert de ces dangereux repentirs, quand l'estime qui est l'effet d'un grand merite, fait la regle de nos desirs, & le prix certain de nos inclinations, que rien ne peut combler d'une plus constante & plus parfaite felicité que la vertu, le bel esprit, les bonnes inclinations, le grand succès aux exercices galans, & l'approbation universelle, qui composent tout l'ornement du beau Sexe, & font naître l'estime.

Elle se soutient d'elle-mesme par toutes les rares qualitez qui la font chérir, sans le secours odieux des couleurs & des artifices empruntez, qui rendent celles qui en tirent leur plus charmans appas, si peu semblables à elles-mesmes, que pour peu qu'on le connoisse, elles deviennent aussi-tôt le remede que la cause de l'amour. Mais les engagemens qui naissent de l'estime, ne sont point sujets aux sentimens

timens ordinaires , & à l'inconstance des Amans ; & le temps , la maladie , & l'infortune , ne peuvent rien diminuer du prix d'un si grand bien qui ne peut finir & changer qu'avec la vie. Il est donc plus avantageux de suivre ce party , puis que le caprice fait l'amour , & la raison , l'estime.

QUESTION IV.

Si une Maîtresse fait plus souffrir un Amant, quand elle luy préfere un Rival qu'elle a dessein d'épouser , que quand elle luy en prefere un dont elle ne veut qu'estre aimée.

Sil le plus grand de tous les maux est celui auquel il y a moins de remède , & qui ne laisse aucune esperance à un Amant de parvenir au bien qu'il se propose , il n'y a point de doute qu'une Maîtresse fait plus souffrir un Amant lors qu'elle luy prefere un Rival qu'elle a dessein d'épouser , que quand elle luy prefere celui dont elle ne veut qu'estre aimée.

En effet , bien que l'état d'un Rival que la Maîtresse abandonne pour

aimer seulement un autre qu'elle luy prefere , soit tres - malheureux , parce qu'un Amant souffre toujours beaucoup dans une pareille disgrâce , neanmoins son infortune luy laisse encor l'esperoir de fléchir par ses services le cœur de sa Maîtresse , & de changer sa destinée.

Mais le mal est bien plus grand lors que la Belle prefere à cet Amant rebuté , l'heureux Rival qu'elle veut épouser , pour luy donner toute son affection , & le rendre entierement le maître de son cœur par les doux liens du Mariage , qui doit estre le point de la felicité des Amans , & qui ne laisse à un malheureux Rival que le desespoir de perdre sa Maîtresse , sans qu'il puisse se flater d'aucun retour , avec un extrême regret de n'avoir sçeu plaire.



QUE S

QUESTION V.

S'il est plus préjudiciable à un Homme qui est Pere de Famille, d'estre grand Joueur, que grand Buveur, ou grand Chicaneur.

Bien que ces trois perniciéux defauts fassent presque également la desolation & la perte d'une Famille, neantmoins le Joueur qui peut d'un seul coup de malheur perdre tout son bien en moins d'un quart-d'heure, & le Chicaneur par le mauvais succès d'un Procès mal intenté, se ruiner en tres peu de temps, sont plus préjudiciables à leur Famille que le Buveur qui consomme son Bien plus lentement, & détruit plus promptement sa santé que les autres, par les excès & l'intemperance, qui luy causent de si grandes maladies, qu'à peine vit-il assez pour dissiper autant de Bien pendant la vie, que les premiers en dissipent en peu de jours.

Je souhaiterois, Madame, avoir d'aussi bonnes qualitez que ces trois sont haïssables, pour me rendre plus

digne de celle de vostre tres-humble, &c.

PANTHOT, Doct. Med.

Avant que je vienne aux Enigmes de Fevrier, vous estes priée de jeter les yeux sur une planche galante des Armoiries de l'Amour. Elles furent proposées dans ma sixième Lettre Extraordinaire, & Monsieur Brossard de Montanay, Conseiller au Présidial de Bourg, m'envoya un peu apres celles que je vay vous expliquer. Je vous en eusse fait part dès ce temps-là, si elles eussent esté dessinées. Vous y perdez de fort agreables Madrigaux du mesme Monsieur Brossard sur chaque sujet, qu'il m'a esté impossible de retrouver, apres avoir fait graver la Planche. Voicy ce qu'elle contient.

I.

L'AMOUR

Porte de sable à un Flambeau & à une Flèche d'or au Chef d'argent, chargé d'un Cœur embrasé de gueules, monté d'un Vol ondé de sable & de sinople. Suposts, deux Lyons de gueules accolés & enchaînés d'or. Cimier, un

VR.

49
de



24
dig
bl



un Phénix d'or sur son Bucher de gueules. Cry, *De mi fuego, mi vida.*

I I.

Porte party de sable & de sinople, un Cœur d'or d'une Flèche de mesme placé en Abîme. Suposts, de mesme. Cimier, un Caméleon. Cry, *A todos apercebido.*

I I I.

Porte de sable, semé de Larmes, & de petites Flèches d'argent au chef d'or, chargé d'un Ancre de sinople. Suposts, deux Coqs. Cimier, un Soleil. Cry, *Et urendo placet.*

I V.

Porte ondé de sable & de sinople, à l'Esquif sans Rames & sans Voile, d'or, chargé d'un Cœur enflâmé de gueules. Supost, deux Aigles. Cimier, une Syrene. Cry, *Cantat ut devoret.*

V.

Porte d'argent au Monde embrasé de gueules. Suposts, deux Chevaux aïslez. Cimier, un Mirthe. Cry, *Dat frondes, florum est parcus, fructusque recusat.*

EXPLICATIONS DES Enigmes proposées dans le Mercure de Fevrier.

Monsieur Gardien a trouvé le sens de toutes les trois. La Lettre qu'il m'a fait la grace de m'écrire là-dessus, vous apprendra que les deux en Vers estoient le Galimatias, & l'Oeuf, & que le Cabos représentoit un Tableau de Cilindre. Je n'ay rien à adjoûter à ce qu'il en dit.

SVR LESTROISENIGMES de Fevrier 1680.

VOs Enigmes du mois passé, Monsieur, ont toutes (à mon sens) de grands rapports entr'elles, en sorte que l'on pourroit les expliquer l'une par l'autre; & je ne sçay si à cause de cela, vous n'aurez point affecté par un jeu d'esprit, de les choisir, & de nous les exposer ainsy ensemble. Les deux en Vers cachent assurément le *Galimatias*, & l'Oeuf; & celle en Figure, qui

qui nous donne le Cahos à débrouïller, c'est à dire à l'expliquer d'une chose qui de la confusion ait passé à quelque arrangement, pourroit bien nous donner à entendre un Galimatias à réduire en ordre, & un Oeuf à faire éclore. Ne peut-on pas dire, par une comparaison assez juste, qu'un Galimatias ressemble à un Oeuf, & qu'un Oeuf, est une espece de Galimatias ? Il est certain que de plusieurs sujets confus, & de quantité de paroles mal placées, le bon ordre en peut composer un discours raisonnable : De mesme que des différentes parties, & des différentes qualitez qui sont dans l'Oeuf, la chaleur en fait éclore un Poulet bien formé. Pour le Cahos, il estoit sans doute un Galimatias, puis que c'estoit la confusion mesme ; & l'on peut ce me semble, l'apeller avec raison, l'Oeuf dont le monde fut tiré par la vivifiante & toute puissante Parole. Vous voyez, Monsieur, que je suppose icy avec vous, & selon les Poëtes, un Cahos avant la creation du Ciel & de la terre, qui est neanmoins le point par où l'Ecriture commence l'Histoire de la construction

étion du Monde par son Createur ; mais je le suppose ce Cahos tel qu'il auroit esté , c'est à dire une matiere créée. Ainsi de quelque sorte qu'il ait plû à ce grand Ouvrier de faire la chose , il auroit toujours esté vray de dire que le Monde a esté tiré du néant.

*Quand sa voix plus forte qu'un
Foudre,*

Et plus viste que les Eclairs ,

Fendant les espaces des airs ,

Fit que tout sortit de la poudre ;

A l'instant qu'il le fit paraistre ,

On vid naissant dessous ses pas ,

Obeir ce qui n'estoit pas ,

A la volonté de son Mistr

*Il dit ; & tout fut fait ; Tout sortit du
Silence.*

*Que tout donc obeisse à ce Dieu Tout-
puissant ,*

*Puis que dans l'heureux jour que tout
prit sa naissance ,*

*Tout pour estre produit luy fut obeis-
sant.*

Après ce mot de réflexion serieuse où m'a emporté la grandeur de l'idée de la Creation , qui est venue s'offrir

si naturellement en cet endroit, je reviens à la comparaison du Cahos à un Oeuf. Pour la soutenir, je pourrois icy me prévaloir du témoignage de ces premiers Scavans du Monde, les Egyptiens, dont la Theologie estoit enveloppée de Fables, qui peut-estre ne sont grossieres qu'en apparence. Ils enseignoient que leur Dieu Horus (si ma memoire ne me trompe) avoit tiré plusieurs Dieux d'un seul Oeuf ; & par ces Dieux (que l'on pourroit tres-bien appeler des Dieux d'une mesme couvée) ils entendoient les influences des Astres, & les qualitez élémentaires.

J'ay donc, ce me semble, quelque raison de conjecturer que le mot de l'Enigme du Cahos peut estre le Galimatias ou l'Oeuf. Tout ce broüillaminy, s'il m'est permis de me servir de ce terme, qui n'en doit de guere à celui de Galimatias; tout ce mélange, dis je, des Elémés qui nous est marqué autour de Dieu, ou de l'Esprit represété par cette Figure humaine, signifieroit les cœceptions mal digerées, & les paroles en desordre qui font le Galimatias;
&

& par ce même esprit seroit entendu l'habile Homme qui démêlant chaque chose, & la mettant dans une juste situation, en formeroit un discours bien sensé. J'avoüe néanmoins que selon la rigueur des regles, cecy est un peu trop delicat pour le mot d'une Enigme, & qu'il faut quelque chose de materiel; c'est ce qui se trouve dans l'Oeuf, qui par cette raison conviendrait bien mieux au Cahos. Le mélange des Elemens quadre juste aux diverses parties & aux diverses qualitez que l'Oeuf renferme; & la chaleur qui fait éclore le Poulet, soit celle de la Poule, soit celle du feu, comme l'on s'en sert à cet effet en Egypte, seroit désignée par cette Figure qui semble agir & débrouïller la masse confuse.

Si pourtant ce n'estoit ny l'un ny l'autre de ces deux sujets, je souhaiterois au moins que ce fust un *Tableau de Cilindre*, un de ces Tableaux plats, où vous voyez que l'effusion & la confusion des traits & des couleurs nous representent; pour ainsi dire, un *vray Cahos*, qui nous empesche d'y rien
compre

comprendre , jusques à ce que par le secours du Cilindre , posé dans le milieu , toute cette multitude de points dispersez venant à s'y rassembler au point de veüe , nous y voyons distinctement la figure d'un Homme , d'un Animal , ou de tel autre corps que le Mathématicien , aidé du Peintre , aura pris pour son sujet. Peut-estre n'ay-jé pas mieux rencontré à cette dernière Explication qu'aux deux précédentes ; mais quoy qu'il en soit , c'est celle à laquelle je m'arreste , jusques à ce que vous nous en ayez donné une plus juste. Je suis , &c.

G A R D I E N .

Outre Monsieur Gardien , la seule Lorraine , qui n'est plus à present Espagnolete , à trouvé le Galimatias ; & Mr Bouchet , ancien Curé de Nogent , le Cilindre. Voicy plusieurs Explications en Vers sur l'Oeuf.

I.

VN matin que Philis , cette charmante Belle,

M'avoit reçu dans sa Ruelle,
Nostre esprit de concert estoit tant occupé
A

*A poursuivre ardemment un certain
Mot rebelle ,*

*Qui fuyoit de nostre cervelle,
De peur d'estre par nous à la fin attrapé,
Sans couverture Enigmatique ,
Ce Mot continuoit à nous faire la nique,
Quand tout-à coup Lisete entrant en
habit neuf*

(Ce jour estoit un jour de Feste)

*Fit entrer à l'instant ce Matin dans
ma teste,*

*En abordant Philis pour luy donner un
Oeuf.*

*Le Chevalier Gessonde Cor-
navant de Montpensier.*

I I.

M*ercure , à mon avis , est un bon
Medecin ,*

*Il presente un Secret dont la vertu di-
vine ,*

Sans Sirop & sans Medecine ,

Peut garantir soir & matin

*Des funestes vapeurs d'un Hyver in-
commode.*

Aussi devient-il à la mode.

De ce Secret tout le monde fait cas ;

Il est aimé de la Vieillesse ,

Et

*Et souvent mesme la Jeunesse
Le prefere aux Vins délicats.*

*Enfin, divine Iris, ce Remede sublime
Donne un nouvel éclat à vos charmans
attraits.*

*Mais las ! le croirez-vous, si je dis qu'un
Oeuf frais*

*Est cet heureux Secret que tout le monde
estime ?*

L'ancienne Societé d'Abbeville.

III.

L*Es plaisirs sont finis, & je voy le
Carefme*

*Qui vient faire la guerre à vos divins
appas.*

Belle Iris; ne pretendez pas

*A force de jeusner vous rendre le teint
blesme ;*

*Ne mangez point de Chair, j'y consens
de bon cœur,*

Suivez cette devote ardeur

Qui vous porte à cette abstinence ;

*Mais pour vous conserver le brillant de
vos traits,*

Allez obtenir la Dispense

De manger au moins des Oeuf frais.

R. DAUTESPINE.

IV.

CEcy passe la raillerie ,
 Amy Mercure , & fait gronder les
 Gens de bien.

Encor pour la Galanterie ,
 Pour les Vers amoureux, pour la Prose
 fleurie ,
 C'est là vostre mestier, on ne vous en dit
 rien ;

Mais apres tout , il n'en va pas de
 mesme ,
 D'offrir à tous venans des Oeufs frais
 en Carefme ;
 Et cette fois vous n'estes pas Chrestien.

V.

Prenez l'Oeuf que je vous envoie ,
 C'est un Oeuf frais, & de bon sens.
 Je n'en demande point d'encens ,
 J'en suis bien payé par ma joye,
 Et pour moy c'est une monnoye
 Préférable aux plus grands presens.

LE CLERC DE BUSSY.

V I.

Mercure, pour le coup vous n'avez
 pas raison,

Vos

du Mercure Galant. 239

*Vos présens en ce Mois ne sont pas de
saison ,*

Puis qu'une Autorité suprême

Nous défend les Oeufs en Carefme.

MIGONET, Avocat à Chalons
sur Saône.

VII.

UN petit Ecolier amoureux du Mer-
cure ,

Lisoit un jour l'Enigme obscure

Qu'on y propose chaque Mois.

*Souvent il devinoit , & gagnoit sa ga-
geure ,*

Mais il eust perdu cette fois.

*Vne Poule passa , criant , cherchant à
pondre ;*

Pour le troubler & le confondre ,

Elle sembloit faire du bruit exprés.

Lors il cria d'une colere extrême ,

*Animal importun , s'il n'estoit pas Ca-
refme ,*

*Je voudrois te manger avec ton Oeuf
frais.*

LE PETIT VAUSSEMAIN
de Bagnolet.

VIII.

LE Mercure Galant aux beaux Es-
prits si cher,

N'osant

N'osant nous tenter par la Chair,
 S'est avisé pour le Carefme
 De nous presenter un Oeuf frais.
 O l'admirable stratagème,
 Pour nous damner à peu de frais.

HEUVARD , Conseiller du
 Roy à Tonnerre.

I. X.

Y Pensez-vous , Galant Mercure ,
 Ne vous faites-vous pas injure ,
 De maltraiter ainsi nostre Religion ?
 Vous donnez la permission,
 Et vous la donnez de vous-mesme,
 De prendre un Oeuf frais en Carefme.
 Les Nouveaux Académiciens
 de Beauvais.

X.

JE ne suis pas de fort grand prix,
 Quoy qu'à la Cour souvent l'on me
 voye en usage.
 Sans moy l'on cesseroit de chasser aux
 Perdrix ,
 Sans moy le Rossignol par son tendre
 ramage
 Ne viendrait plus charmer nos sens &
 nos esprits.

*Je suis sans vie, & je fais vivre,
Je ne suis ny Chair ny Poisson;
Mais quand au Cuisinier une fois on
me livre,
Il me met en ragonst de plus d'une façon.
De ma Mere & de moy l'on a peine à
répondre
Quel fut fait le premier des deux.
Quoy que je sois sans poil, sans barbe, &
sans cheveux,
Quand on parle proverbe, on parle de
me tondre.*

*LA LORRAINE qui n'est
plus Espagnolete.*

XI.

P*Our conserver à peu de frais
D'un beau teint la douceur char-
mante,
Un bon Boüillon, un bon Oeuf frais,
Ont une vertu ravissante.*

Mad. DE RICHEBOURG.

XII.

V*Rayment, Monsieur Briden, vostre
panse s'abaisse,
Tout le monde s'en apperçoit;
Vous*

262 *Extraordinaire*

*Vous avez perdu de la graisse
De l'épaisseur de plus d'un doigt.
Sans - doute le Carefme en est la seule
cause ;*

*Peut-être n'aimez-vous la Raye , ny
l'Alose ,*

*J'ay pitié de vostre malheur ;
Mais ayez patience , & souffrez ce
malaise.*

*Je jure qu'en vostre faveur ,
Si je deviens Prélat de nostre Diocese,
Je feray Mandement exprés
D'user en Carefme d'Oeufs frais.*

DARNUEL , de Troyes.

X I I I.

L'*On a voulu dans une Rime
Nous cacher le sens d'une Enigme,
Mais il faudroit estre bien neuf,
Pour n'y pas découvrir un Oeuf.*

LE PRESIDENT MORIN,
du Mans.

X I V.

M*onsieur le Mercure Galant;
Vous avez un fort beau talent
Pour faire le debit de vostre marchan-
dise ,*

Mais

*Mais celle de ce Mois ne paroît pas de
mise.*

*Vous avez rencontré fort mal,
Il falloit l'étaler pendant ce Carnaval ;
Vous n'êtes pas Chrétien, pour le moins
du bon Crefme,
De débiter des Oeufs dans le temps du
Carefme.*

TROTTE Avocat au Mans.

X V.

Galant Mercure, il vous faut dire
Qu'on m'a défendu de vous lire,
Mais n'en soyez pas étonné.

*L'on ne tient envers moy cette rigueur
extrême,*

*Qu'à cause (m'a-t-on dit) que vous avez
donné*

Vn Oeuf à gober en Carefme.

Les Reclus de S. Leu, d'Amiens.

X V I.

Les Muses du Mont Saint Mi-
chel,

Et les Muses du Montafnel,

*Pour expliquer l'Enigme estoient en
grande peine.*

Leur Apollon en avoit la migraine,

Chacune

*Chacune tour à tour se renvoyoit l'E-
teuf,*

*Lors qu'une Muse du Parnasse
Leur dit, Mes Sœurs, je voy ce qui vous
embarrasse,*

*Vous ne sçauriez trouver à tondre sur
un Oeuf.*

*Le Contrôleur des Muses du Mon-
tasnel en Basse Normandie.*

XVII.

J*E ressens un plaisir extrême,
D'avoir trouvé sous tant d'attraits
Le Portrait de l'Objet que j'aime;
Il m'explique, c'est un Oeuf frais.*

*Mad. DV PLESSIS-QUERDREO,
de Quimperlé en Bretagne.*

XVIII.

P*our deviner cette Enigme,
Quoy qu'en ce point je sois tout neuf,
Je soutiens sans plus de rime,
Que ce ne peut estre qu'un Oeuf.*

LE DOYEN DE ROTRENNEN.

*Ceux qui ont expliqué cette mes-
me Enigme sur l'Oeuf frais, sont
Messieurs*

Messieurs Cabat le jeune, de Rouen;
 Bessin; Lieutenant de Clamecy; De
 la Motte-Gueret, de S. Brieux:
 La Belle-Mademoiselle Fanchon
 Perigny de Lyon: Allemand, Com-
 mis general des Fermes du Tabac
 dans le Luxembourg; Le Bourg,
 Medecin de Caën; Serrant, Curé
 de Nogent le Roy: Françoise Pei-
 sonnel de Marseille: Le Solitaire
 de Genève: François Devillencusue
 Gentil-homme de Manosque en
 Provence: Minot Regnard, Bailly
 de Crusy: Toulouse, Procureur Fis-
 cal de Crusy: Faubrand, de London:
 Du Perroy, de Paris: Banger, Con-
 seiller au Présidial de Châlons en
 Champagne: De Lorme, de la Rue
 des Bourdonnois: De Beschallier,
 de Chartres: Beranger: Bell... de
 Boissimon C.D.C. Deon, Avocat au
 Parlement: De Ravieres: Rouillant,
 Avocat au Présidial de Langres:
 Q. de Janvier 1680. M

Doudon, de Tours, Avocat en Parlement : Hallot, Avocat à Verdun Landais le fils, Banquier à Saint Brieux : Marandais, Sénéchal à S. Brieux ; & Compadre, Avocat : De Milleville, Abraham, de Milleville, Sorn, Avocat en Parlement : Hordé, de Senlis : Mesdemoiselles Dautembert, d'Abbeville : Marie M. Tevenot, Femme de M. Marcon Entrepreneur du Roy : Patou, de Honfleur : La Fougère, & La Porte, d'Orléans : Brunet, de Chartres : Le Thomas : Le Chevalier de la Salamandre : Les Réclurs du Jard de Châlons en Champagne : Ephigénie, de Tours : La Belle Orion de Provins : La jeune Souy : La Belle Lorraine de Troyes : L'Agréable Boiteuse de Troyes : La douceur la plus aimée de Morlaix : Les deux Sœurs inséparables de S. Vallery : & la Blondine Guerin.

QUES

QUESTIONS A DECIDER.

L.

SI un Amant qui a le plaisir de voir souvent sa Maîtresse dont il se connoist hay, est moins à plaindre, que celui qui en estant éloigné sans aucune espérance de la voir jamais, a la certitude d'en estre aimé tendrement.

I I.

S'il est possible d'aimer fortement, sans qu'on soit aimé.

I I I.

Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour.

I V.

Lequel des cinq Sens contribue le plus à la satisfaction de l'Homme.

V.

On demande quelle est l'Origine de la Dance.

On souhaiteroit des Discours
sur les différens effets de la Sym-
pathie, dans quelque sujet qu'elle
se rencontre.

*Voilà, Madame, les différentes
matieres sur lesquelles roulera
l'Extraordinaire du 15. Iuliet. Je
reserve jusques-là un Sçavant
Traité des Talismans, un autre de
la Pierre Philosophale, & quelques
Réponses aux dernières Questions,
qui nous pû entreen dans cette
Lettre.*

A Paris ce 15. Avril 1680.



